This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

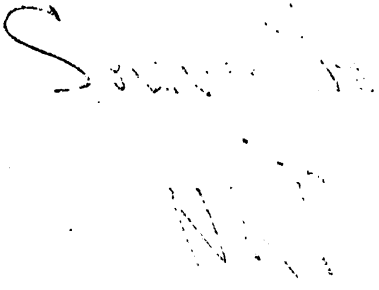
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.



Souvestre

NKF

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ÉMILE SOUVESTRE
Parues dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1 vol.
AU BORD DU LAC	1 —
AU COIN DU FEU	1 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
DEUX MISÈRES	1 —
LES DRAMES PARISIENS	1 —
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1 —
EN FAMILLE	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
L'HOMME ET L'ARGENT	1 —
LE MAT DE COCAGNE	1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1 —
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 —
PIERRE ET JEAN	1 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2 —
RICHE ET PAUVRE	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
SOUS LES OMBRAGES	1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étape	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1 —
TROIS FEMMES	1 —

Paris, Imp. de A. PILLET, rue des Grands-Augustins, 5.

THÉATRE

DE

LA JEUNESSE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860
Tous droits réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA

LOTERIE DE FRANCFORT

OU

L'OCCASION FAIT LE LARRON

1

ASTOIN NEW-YORK

PERSONNAGES

FÉLICITÉ HOFFEN, aubergiste au village de Molbron, près de Haguenau.

Vingt-cinq ans, air capable, parlant avec une certaine emphase; personne qui a la plus haute opinion d'elle-même. — Costume de demoiselle de village.

ROSETTE, cousine de Félicité.

Seize ans; jeune fille gaie et naïve. — Costume plus campagnard que celui de Félicité.

PÉRINE, vieille servante, autrefois nourrice de Félicité.

Parlant peu et d'un ton simple; ayant le bon sens de l'expérience. — Costume de paysanne; une quenouille et un fuseau.

Madame GODARD D'OBERSTADT.

Quarante ans; d'une élégance extravagante; voulant prendre le ton du grand monde. — Caricature.

AMANDA, femme de chambre de madame Godard.

Vingt-quatre ans; très-élégante et l'air très-impertinent.

LA

LOTERIE DE FRANCFORT

OU

L'OCCASION FAIT LE LARRON

La scène se passe au village de Molbron : le théâtre représente une salle d'auberge, au rez-de-chaussée. Au fond, une porte et une fenêtre; à droite, une porte conduisant dans une chambre, et une cheminée sur laquelle se dresse une glace; à gauche un buffet, et sur ce buffet un petit miroir suspendu au mur; chaises et guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE[1]

FÉLICITÉ, lisant, ROSETTE, cousant, assise sur une chaise basse, PÉRINE, filant au fond, près de la fenêtre.

FÉLICITÉ, lisant haut, d'un ton sentencieux.

« L'homme philosophe ne dépend que de ses principes : il ne se laisse pas plus maîtriser par la bonne ou

1. Les noms des personnages sont inscrits, en tête de chaque scène, dans l'ordre où les personnages eux-mêmes doivent être placés relativement au spectateur. Le premier inscrit est à la gauche du spectateur, le second vient ensuite, et les changements de position sont indiqués par des notes. Toutes les indications de mise en scène sont données de la place où se trouvent les spectateurs.

par la mauvaise fortune que le rocher par la vague retentissante de l'Océan. » Que cela est vrai et bien dit!

ROSETTE.

Ah! ma cousine, êtes-vous heureuse d'avoir été instruite par le vieux professeur qui logeait chez votre tante, et d'avoir appris à vous amuser en lisant ces gros livres qui me font bâiller, moi, rien qu'à les regarder!

FÉLICITÉ.

Ce n'est pas seulement du plaisir que j'y trouve, ma chère, c'est le moyen de me mettre au-dessus des faiblesses humaines, d'être toujours juste, sage, raisonnable, modérée, dans mon humble position.

ROSETTE.

Ah! ma cousine, il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre de votre position! être propriétaire de la meilleure auberge de Molbron...

PÉRINE.

Je crois bien que c'est la meilleure! il n'y en a pas d'autre, et comme on dit, *dans le royaume des aveugles...*

FÉLICITÉ, l'interrompant.

Ah! ma chère Périne, vous voilà encore avec vos proverbes!

PÉRINE.

Dame! mam'zelle, ce sont mes gros livres à moi.

ROSETTE.

Si M. Toffer était ici, il vous appellerait encore la filleule de Sancho Pança.

PÉRINE.

Je m'en embarrasse bien de votre M. Toffer, un commis-voyageur en loterie... qui veut toujours vous faire acheter des billets... et qui a forcé mademoiselle à en prendre un.

ROSETTE.

Ah! à propos, ma cousine, je l'ai retrouvé; le voici.
(Elle prend dans sa corbeille à ouvrage un billet qu'elle apporte à Félicité.)

FÉLICITÉ, prenant le billet.

Merci, Rosette.

ROSETTE, souriant.

Si vous alliez pourtant avec ça gagner le gros lot, la baronnie de Cracofmann! devenir une grande dame!

FÉLICITÉ.

Cela ne changerait rien à ce que je suis, ma chère; riches ou pauvres, les homme sont égaux; et quand on a des principes...

PÉRINE.

Oui, oui; mais il y a un proverbe qui dit que quand le veau a fait fortune, il veut qu'on l'appelle M. le bœuf.

FÉLICITÉ.

Et vous en concluez que mon caractère changerait avec ma position?

PÉRINE.

Dame! mam'zelle, c'est dans la nature... moi-même, voyez-vous, quand je vas à la ville sur le vieil âne Grison, je veux qu'on me fasse place, et je regarde les piétons comme rien du tout, tandis que quand je suis à pied je bougonne tout bas contre ceux qui se font porter. C'est dans notre pauvre nature d'être fier avec ceux qui sont plus bas, et de jalouser ceux qui se trouvent plus haut : *Faut pas,* comme on dit, *que le toit du voisin dépasse notre grenier.*

FÉLICITÉ.

Parlez pour vous, Périne, et non pour ceux qui ont des principes! Quant à moi, je déclare que je n'ai ni jalousie ni fierté. J'estime les gens à leur valeur et non d'après leur fortune ou leurs titres!

ROSETTE, qui est allée à la porte du fond.

Ah! ma cousine, voilà un équipage qui s'arrête devant la cour.

FÉLICITÉ, se levant vivement.

Un équipage! Il nous arriverait des voyageurs en équipage!

ROSETTE.

Il en descend une belle dame en dentelles et en falbalas!

FÉLICITÉ.

Vite, vite, rangez tout ici...

(Elle range la chaise sur laquelle elle était assise.)

ROSETTE, toujours à la porte du fond.

On vient de l'appeler madame la marquise.

FÉLICITÉ.

Une marquise! je vais à sa rencontre.

PÉRINE, à part, ironiquement.

Pour prouver qu'elle ne fait attention ni aux titres ni à la fortune. Oh! pauvre espèce humaine; c'est toujours la même chose! Comme dit le proverbe : *D'un sac à charbon on ne peut pas tirer de farine.*

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE II

FÉLICITÉ, LA MARQUISE, ROSETTE.

LA MARQUISE.

Ah! quelle horreur! de la boue, des ornières!... mais on ne balaye donc jamais vos grandes routes? il n'y a donc point de police dans ce pays?

FÉLICITÉ.

Pardon, madame, nous sommes ici à la campagne.

LA MARQUISE.

Mais cela n'empêche pas d'avoir des trottoirs; à Paris, il y en a dans les lieux les plus champêtres.

FÉLICITÉ.

Ah! madame arrive de Paris?... Donnez donc une chaise, Rosette. (Rosette va chercher une chaise.) Et madame se rend...

LA MARQUISE.

Au château d'Oberstadt, un ancien marquisat que je viens d'acheter.

FÉLICITÉ.

Quoi! madame serait la nouvelle propriétaire? (A Rosette, qui apporte une chaise.) Un fauteuil, Rosette, donnez un fauteuil.

(Rosette donne un fauteuil; Félicité remonte vers la porte du fond.)

ROSETTE.

Voilà, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Fort bien. (S'asseyant.) Ah! Dieu, que c'est dur!

ROSETTE.

Dur, notre grand fauteuil? il a été fait pour les malades.

LA MARQUISE.

Pour les malades de votre classe, ma chère; mais moi, je suis d'une sensibilité... (Elle se retourne sur le fauteuil.) Oh!... on n'emploie donc point les élastiques dans votre département?

ROSETTE.

Pardonnez-moi, madame la marquise, pour faire des jarretières!

LA MARQUISE, étonnée.

Des jarretières en ressorts de fauteuil! mais c'est alors un pays de sauvages.

(Elle se lève. Félicité, à qui Périne est venue parler du dehors, redescend vivement vers la marquise.)

FÉLICITÉ.

Ah! mon Dieu! quel contre-temps[1]!

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il?

FÉLICITÉ.

On vient de s'apercevoir que l'avant-train de la voiture de madame la marquise est brisé.

LA MARQUISE.

Brisé?

FÉLICITÉ.

Madame la marquise sera forcée d'attendre qu'on l'ait réparé.

LA MARQUISE.

Mais c'est impossible; il faut que j'arrive ce soir à mon château d'Oberstadt. L'intendant est parti en avant pour préparer la réception qu'on doit me faire : feu d'artifice, arc de triomphe, illuminations. J'ai réglé moi-même toutes les surprises; si je reste ici, tout est manqué. (A Félicité.) Déclarez au postillon que je veux partir, mademoiselle, que je le lui ordonne.

(Rosette, qui est allée à la porte du fond et qui a parlé à son tour à Périne, revient vers la marquise.)

1. La marquise, Félicité, Rosette.

ROSETTE.

Pardon, madame la marquise, il dit que la voiture est en trop mauvais état.

LA MARQUISE.

L'impertinent! une berline qui m'a coûté cinq mille francs; ce sont vos routes qui l'ont anéantie.

FÉLICITÉ.

Je ferai observer à madame la marquise...

LA MARQUISE, l'interrompant et s'animant à mesure.

Je vous répète, mademoiselle, qu'elles sont affreuses.

ROSETTE.

Mais, madame la marquise...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Que ce sont des routes faites pour des paysans.

FÉLICITÉ.

Cependant, madame la marquise...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Et que des gens comme il faut ne sauraient s'y hasarder.

ROSETTE.

Alors, madame la marquise...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Et que je vous trouve bien hardie, ma chère, de les défendre contre moi.

ROSETTE, *reculant déconcertée.*

Ah! si les grandes routes ont eu des torts envers madame la marquise, c'est bien différent!

FÉLICITÉ, *ironiquement.*

Maintenant que le pays aura le bonheur de posséder une personne comme il faut, le gouvernement s'empressera, sans doute, d'améliorer les voies de communication.

LA MARQUISE.

Je l'espère bien; mais, en attendant, comment me rendre à Oberstadt, car il faut que j'y sois avant deux heures?

ROSETTE.

Oh! c'est bien facile; par la petite route de traverse, il n'y a pas plus d'une lieue. Madame la marquise pourrait la faire en se promenant.

LA MARQUISE, *scandalisée.*

Comment, à pied? Vous voulez que j'aille à mon château à pied?

ROSETTE.

Dame! ça m'est arrivé bien des fois.

FÉLICITÉ, *ironiquement.*

A vous, Rosette, parce que vous êtes une petite paysanne; mais apprenez que les gens bien nés ne marchent pas.

ROSETTE.

Alors madame la marquise pourrait monter notre vieil âne.

LA MARQUISE, avec indignation.

Hein! pour qui me prenez-vous? Faire une entrée à âne dans l'antique marquisat d'Oberstadt!

FÉLICITÉ, ironiquement.

Fi donc! c'était bon pour le Fils de Dieu entrant à Jérusalem; mais madame la marquise est de trop bonne maison...

LA MARQUISE.

J'aime encore mieux prendre patience; seulement qu'on se hâte de tout remettre en état.

FÉLICITÉ.

Le charron s'en occupe, madame.

LA MARQUISE.

Fort bien; en attendant, veuillez me donner une chambre où l'on puisse se reposer.

ROSETTE, allant vers la droite.

Il y a là la chambre jaune...

LA MARQUISE.

Oh! le jaune, je l'ai en horreur, il me prend sur les nerfs... C'est peuple! Chez moi tout est blanc, rose ou bleu céleste! Les couleurs tendres reposent l'âme et avantagent le teint... Mais à propos, que devient donc ma caméristé?

ROSETTE, qui ne comprend pas.

La ca... mé... riste... c'est quelque bagage?

FÉLICITÉ, souriant.

Eh non! madame la marquise veut parler de sa femme de chambre.

LA MARQUISE.

Oui, Amanda; où est donc restée Amanda?

FÉLICITÉ.

La voici.

(Félicité retourne à la gauche et reprend sa lecture.)

SCÈNE III

LES MÊMES, AMANDA et PÉRINE, portant des cartons[1].

LA MARQUISE, aigrement à Amanda.

Et arrivez donc, mademoiselle; où restez-vous? pourquoi ne venez-vous point recevoir mes ordres?

AMANDA.

Parce qu'il fallait d'abord exécuter ceux que madame m'avait donnés et retirer ces cartons...

LA MARQUISE, s'apercevant qu'un des cartons portés par Périne est écrasé.

Ah! grand Dieu! Voyez, voyez, mademoiselle.

AMANDA.

Quoi donc?

LA MARQUISE.

Le carton...

1. Félicité, Amanda, la marquise, Périne, Rosette.

PÉRINE.

Y avait trois malles par-dessus.

LA MARQUISE, qui a ouvert le carton, en retire un chapeau complétement aplati.

Ciel! mon dernier chapeau d'Alexandrine!

PÉRINE.

Il a l'air d'une crêpe!

ROSETTE, qui s'est approchée et qui regarde le chapeau.

Oh! et ce petit coq qu'était là en guise de plumet!

LA MARQUISE.

Un oiseau de paradis de trois louis; voyez, mademoiselle, dans quel état...

PÉRINE.

Il n'a plus que la moitié de sa queue.

AMANDA.

Mon Dieu, madame, ce sont les cahots!

LA MARQUISE.

Du tout, c'est votre négligence, mademoiselle, c'est votre maladresse.

AMANDA, blessée.

Je n'ai jamais passé pour maladroite jusqu'ici, madame.

LA MARQUISE.

Probablement parce que vous n'aviez rien à gâter.

AMANDA, aigrement.

Madame oublie qui j'ai servi.

LA MARQUISE.

Mon Dieu! vous devez avoir servi quelque boutiquière de la rue Saint-Denis.

AMANDA, plus aigrement.

Pas avant d'être entrée chez madame.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, mademoiselle?

AMANDA.

Je veux dire que quand on a pu satisfaire madame la vicomtesse d'Arvilliers, mademoiselle de Beaumont et madame la duchesse de Mortain, on ne doit pas être trop maladroite pour servir des bourgeoises.

LA MARQUISE.

Savez-vous que vous êtes d'une remarquable impertinence?

AMANDA.

Alors, c'est que c'est un défaut qui se gagne, madame.

LA MARQUISE.

Encore! Ah! c'en est trop, prenez garde de pousser ma patience à bout...

AMANDA.

Madame n'a qu'à supposer qu'elle y est.

LA MARQUISE.

Vous voulez donc que je vous donne votre congé?

AMANDA.

A moins que madame n'aime mieux que je le prenne.

LA MARQUISE, très en colère.

Eh bien! mademoiselle, je vous chasse!

AMANDA.

Depuis un mois que je subis les caprices de madame, voilà la première bonne parole qu'elle m'adresse.

LA MARQUISE, de plus en plus irritée.

C'est bien! vous me payerez cette insolence. Allez, allez; mais surtout gardez-vous de jamais envoyer vers moi aux informations, ou j'en donnerai de détestables.

AMANDA.

Madame est trop bonne; je me garderai bien de dire que j'ai eu l'honneur de la servir, cela me fermerait toutes les bonnes maisons.

LA MARQUISE.

Et pourquoi cela, mademoiselle?

AMANDA.

Parce que les grandes dames ne voudraient pas prendre la femme de chambre de madame Godard, l'ancienne marchande à la toilette du marché Saint-Germain.

(Félicité, Rosette et Périne poussent une exclamation de surprise en regardant la marquise.)

LA MARQUISE, hors d'elle.

Malheureuse! sortez, sortez!

AMANDA.

Madame oublie que je ne suis plus à son service.

LA MARQUISE.

Alors, c'est moi qui sors, pour n'avoir pas à supporter votre présence.

(Elle entre à droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, excepté LA MARQUISE[1].

ROSETTE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! la marquise qui a été marchande à la toilette!

AMANDA.

Fort heureusement pour elle; car ce sont les vieilles guipures, les soies reteintes et les manchons démodés, qui l'ont rendue millionnaire.

FÉLICITÉ.

Et qui lui ont permis d'acheter le domaine d'Oberstadt?

AMANDA.

Ce qui lui a donné en même temps un titre, un nom...

1. Amanda, Félicité, Rosette, Périne au fond.

FÉLICITÉ.

Et des ridicules.

ROSETTE.

Oh! en fait de ridicules, par exemple, on peut dire qu'elle est plus que millionnaire! L'avez-vous entendue parler de son horreur pour le jaune?

AMANDA.

Ce qui ne l'empêche pas d'aimer son teint.

ROSETTE.

Et quand je lui ai parlé tout à l'heure de se rendre au château sans attendre sa voiture, avez-vous entendu? (Elle imite le ton de la marquise.) « Pour qui me prenez-vous, ma chère? une femme comme moi, aller à pied! » On aurait dit qu'elle était venue au monde en équipage.

FÉLICITÉ.

Et avec cela, d'un dédain pour les autres... d'une dureté... Comme elle a congédié mademoiselle!

AMANDA.

Oh! pour cela, je ne m'en inquiète pas; elle a trop besoin de moi pour me renvoyer sérieusement. Je suis la seule qui sache lui faire des sourcils et teindre ses cheveux.

ROSETTE.

N'importe! je ne comprends pas, quand on a été soi-même parmi les petits, que de grandir ça vous tourne la tête.

PÉRINE, qui est allée s'asseoir au fond et s'est remise à filer.

Oui, oui, comme dit le proverbe : *Ceux qui regardent du haut d'une tour prennent tous les hommes pour des fourmis.*

FÉLICITÉ, d'un ton sentencieux.

Parce qu'ils n'ont pas de principes! Mère Périne, avec un peu de philosophie on reste au-dessus des chances heureuses ou funestes de la fortune:

A tout événement le sage est préparé.

ROSETTE.

Ainsi, ma cousine, vous pourriez devenir riche comme le roi, ou pauvre comme notre bedeau, sans changer de caractère?

FÉLICITÉ, d'un ton sentencieux.

Pourquoi en changerais-je, ma chère? La richesse est quelque chose de passager et de secondaire comme la pauvreté : l'homme a sa véritable destinée en lui-même.

AMANDA.

Ah bien oui! mais, pour mon compte, je ne serais pas fâchée de la changer *cette destinée que j'ai en moi-même,* vu qu'elle m'a toujours fait servir les autres et que je m'arrangerais bien d'être servie à mon tour.

FÉLICITÉ, souriant.

Malheureusement on ne peut plus compter sur les héritages des oncles d'Amérique.

AMANDA.

Non; mais il n'y a pas moins des coups de fortune pour certaines gens. Mademoiselle de Beaumont avait un cousin qui a gagné, dans une soirée, deux mille louis au lansquenet.

ROSETTE.

Deux mille louis! oh! moi j'en serais devenue folle!

FÉLICITÉ.

Toujours faute de principes, ma bonne.

AMANDA.

Et ceux qui ont gagné des domaines à la loterie de Francfort! c'est bien autre chose, ma foi! Pendant la route madame Godard m'a fait lui lire le journal, et j'ai vu la liste des lots. Il y a une baronnie, avec des moutons et des paysans!

ROSETTE.

La baronnie de Cracofman?

AMANDA.

Précisément.

ROSETTE.

La loterie a donc été tirée?

AMANDA.

Les numéros sortants étaient dans le journal.

FÉLICITÉ, très-vivement.

Vous les avez lus?

AMANDA.

Certainement. Je les ai là.

FÉLICITÉ, très-vivement.

Ah! voyons!

(Amanda va chercher le journal dans un des cartons.)

ROSETTE.

Dites-donc, ma cousine, si vous aviez gagné quelque chose, par hasard?

FÉLICITÉ.

Moi? quelle folie! je n'y pense même pas. (A Amanda, avec impatience.) Vous ne trouvez pas le journal?

AMANDA, revenant avec le journal.

Voici[1].

ROSETTE.

Ah! Dieu! ma cousine, le cœur doit vous battre!

FÉLICITÉ.

Fi donc, ma chère, quand on a des principes! (Vivement à Amanda.) Voyons, de grâce, mademoiselle!

AMANDA, qui a cherché dans le journal.

J'y suis, tenez! (Elle lit.) La maison de Francfort gagnée par le n° 1073.

ROSETTE.

C'est pas ça.

1. Rosette, Félicité, Amanda, Périne.

AMANDA, *lisant.*

Le moulin de Kœnig gagné par le n° 2451.

ROSETTE, *avec impatience.*

C'est pas encore ça.

AMANDA.

Les bois de Roslen gagnés par le n° 4602.

ROSETTE.

Mais après, après... dites seulement les chiffres.

AMANDA.

Eh bien! voici: les numéros gagnants sont 942, — 6034, — 51, — 979.

FÉLICITÉ, *très-vivement.*

C'est tout?

AMANDA.

Oui.

ROSETTE, *en joignant les mains.*

Ah! ma cousine, vous n'avez rien.

FÉLICITÉ, *avec effort.*

Eh bien! ma chère, m'en voyez-vous troublée? Je vous répète que, quand on a de la philosophie, la bonne ou la mauvaise chance ne peut vous faire sortir de votre tranquillité; et si j'avais gagné la baronnie...

AMANDA.

La baronnie... Ah! mais je l'ai oubliée, moi, elle appartient au n° 66.

FÉLICITÉ, avec un cri.

Soixante-six !

ROSETTE.

C'est le numéro de ma cousine !

AMANDA et PÉRINE.

Est-ce possible !

FÉLICITÉ, tirant le billet de son fichu.

Oui, le voilà, regardez.

TOUTES, regardant le billet.

Soixante-six !

FÉLICITÉ, hors d'elle.

Je suis baronne !... (Elle chancelle.) Rosette, soutenez-moi !

ROSETTE.

Dieu ! ma cousine se trouve mal.

(Elle la soutient et l'aide à s'asseoir.)

PÉRINE.

J'en étais sûre !

(Elle s'empresse auprès de Félicité [1].)

AMANDA.

Ah ! par exemple !

PÉRINE, à Rosette.

Vite de l'eau !

(Rosette va chercher un verre d'eau sur le buffet à gauche.)

1. Rosette, Félicité, Périne, Amanda.

AMANDA, ironiquement.

Mais rappelez-lui donc ses principes.

PÉRINE.

Vaut mieux apporter du vinaigre.

AMANDA.

Voici.

(Elle présente un flacon de sels et le fait respirer à Félicité, qui rouvre les yeux.)

ROSETTE.

Ça la ranime.

FÉLICITÉ, revenant à elle.

Ah! merci, je suis mieux... c'était seulement la surprise... Mais, dites-moi, vous êtes certaine que c'est bien le numéro 66?

AMANDA, donnant le journal.

Voyez vous-même.

FÉLICITÉ, lisant.

Oui, c'est écrit en toutes lettres.

PÉRINE.

Le buraliste de la poste doit le savoir, lui qui était chargé de la souscription.

FÉLICITÉ, se levant.

Vous avez raison! Courez chez lui, Périne, pour vous assurer...

PÉRINE.

Faudrait peut-être lui montrer le billet?

FÉLICITÉ.

Soit; mais songez bien que vous m'en répondez !

PÉRINE.

Craignez rien !

FÉLICITÉ.

Au reste il est enregistré... Vite, Périne, je vous attends. (Périne sort par le fond en emportant le billet.) Il faut que je sache quelles sont les formalités à remplir pour faire valoir mes droits.

AMANDA.

Il me semble qu'il y a quelque chose à ce sujet dans le journal.

FÉLICITÉ.

Voyons. (Elle lit.) « Les gagnants sont invités à se faire connaître sans retard aux bureaux de direction dont ils relèvent. » — Pour moi, c'est celui d'Haguenau; je partirai aujourd'hui même.

ROSETTE.

Aujourd'hui ! alors faut que j'aille retenir la carriole de Baptiste.

FÉLICITÉ, se récriant.

Une carriole ! à quoi pensez-vous, ma chère ? me prenez-vous pour une marchande de volailles ?

ROSETTE.

Cependant ma cousine...

FÉLICITÉ.

Cependant il y a des convenances qu'il faut respecter! Vous devriez comprendre que quand on va s'appeler madame la baronne de Cracofman...

AMANDA, ironiquement.

Et quand on a des principes...

FÉLICITÉ.

On ne peut voyager qu'en chaise de poste.

ROSETTE, stupéfaite.

Vous, en chaise de poste!

FÉLICITÉ, sèchement.

Et pourquoi pas, ma chère?

ROSETTE.

Ah! grand Dieu! et quand je pense qu'avant-hier encore vous avez fait la route sur Grison.

FÉLICITÉ, impatientée.

Il ne s'agit pas d'avant-hier! veuillez passer chez maître Landof pour l'avertir.

ROSETTE.

Tout de suite, tout de suite! (Elle va prendre son châle.) Ah! Jésus! quel changement! me voilà la cousine d'une baronne!

FÉLICITÉ.

Mon Dieu! vous l'avez déjà dit vingt fois.

ROSETTE.

Ah! ce n'est pas assez, je le dirai mille, je le répéterai à tout le monde... ici et là-bas; car vous m'emmènerez avec vous, n'est-ce pas, ma cousine?

FÉLICITÉ.

Nous verrons, nous verrons.

ROSETTE.

C'est donc pas sûr?

FÉLICITÉ.

Mon Dieu! ma chère, la vie que je vais être forcée de mener est tellement en dehors de vos habitudes, si étrangère à votre éducation et à vos goûts...

ROSETTE.

Mais, ma cousine...

FÉLICITÉ.

Songez que je vais être forcée de recevoir à mon château de Cracofman toute la noblesse du pays! Vous concevez qu'au milieu de cette société distinguée...

AMANDA, ironiquement.

La famille de madame la baronne serait déplacée.

ROSETTE.

Comment?

FÉLICITÉ.

Et puis c'est toujours un malheur de sortir de sa classe, ma chère; croyez-moi, gardez votre humble po-

sition, vos goûts modestes... et allez me chercher la chaise de poste.

AMANDA.

D'autant plus que voici l'ex-revendeuse qui arrive.

FÉLICITÉ, avec empressement.

Madame la marquise d'Oberstadt, ah! fort bien! (Avec un geste superbe.) Qu'on nous laisse.

(Rosette paraît stupéfaite, Amanda s'approche d'elle en souriant, lui prend le bras et l'emmène dans le fond en lui parlant bas.)

SCÈNE V

FÉLICITÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ce que je viens d'apprendre serait-il possible, mademoiselle, la baronnie de Cracofman vous serait échue en partage?

FÉLICITÉ, avec une dignité comique.

C'est la vérité, madame.

LA MARQUISE, saluant avec exagération.

Ah! mademoiselle la baronne!

FÉLICITÉ, saluant de la même manière.

Madame la marquise...

LA MARQUISE, saluant.

Le hasard de cette rencontre est pour moi un honneur!

FÉLICITÉ, saluant.

Et pour moi un bonheur!

LA MARQUISE, saluant.

Je puis enfin parler à une personne née.

FÉLICITÉ, saluant.

Moins née que vous!

LA MARQUISE.

Et mademoiselle la baronne part pour son domaine?

FÉLICITÉ.

J'attends la chaise de poste, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Une chaise de poste! vous voyagez en chaise de poste! mais vous allez être brisée de fatigue!

FÉLICITÉ.

Il est certain qu'il faut du courage!

LA MARQUISE.

Surtout quand on a des nerfs comme nous! car vous devez avoir des nerfs, mademoiselle la baronne?

FÉLICITÉ.

Énormément, madame la marquise.

LA MARQUISE.

J'admire toujours nos paysans, qui peuvent rester exposés au froid et au chaud, au soleil et à la poussière!...

FÉLICITÉ.

Mon Dieu! ces gens-là ne sentent pas!

LA MARQUISE.

J'espère que, quand mademoiselle la baronne repassera le Rhin, elle ne refusera pas de venir visiter Oberstadt.

FÉLICITÉ.

A la condition que madame la marquise voudra bien embellir Cracofman de sa présence.

LA MARQUISE, saluant avec exagération.

Ah! mademoiselle!

FÉLICITÉ, saluant de même.

Madame!

LA MARQUISE.

Mais j'empêche mademoiselle la baronne de faire ses préparatifs...

FÉLICITÉ.

Nullement.

LA MARQUISE.

Cependant, pour sa toilette de voyage?

FÉLICITÉ, embarrassée.

Mon Dieu! madame la marquise me voit prise au dépourvu...

LA MARQUISE.

Est-ce possible?

FÉLICITÉ.

Et je compte partir comme je suis là.

LA MARQUISE.

Ah! fi! je ne le souffrirai pas! J'apporte de Paris les modes les plus nouvelles; je veux que mademoiselle la baronne choisisse...

FÉLICITÉ.

Moi! oh! madame la marquise, je ne me permettrai pas...

LA MARQUISE, qui est allée à un carton, d'où elle tire un chapeau ridicule.

Allons, pas de résistance : que pensez-vous de ce chapeau [1] ?

FÉLICITÉ.

Je le trouve... foudroyant!

LA MARQUISE.

C'est moi qui l'ai inventé! il est le seul de son espèce! Une femme d'un certain rang doit se distinguer de loin, rien qu'à la coiffure.

(Elle a mis le chapeau à Félicité.)

FÉLICITÉ.

Il est certain que celle-ci donne un très-grand air.

LA MARQUISE, prenant dans un autre carton un pardessus ridicule.

Et que dites-vous de ce camail! il a toutes les couleurs du prisme.

(Elle le pose sur les épaules de Félicité.)

FÉLICITÉ, ravie.

J'ai l'air d'être vêtue d'un arc-en-ciel.

1. La marquise, Félicité.

LA MARQUISE.

Maintenant mademoiselle la baronne de Cracofman peut faire son entrée dans ses domaines.

FÉLICITÉ, se mirant à droite.

Je vous semble donc présentable, madame la marquise?

LA MARQUISE, qui se mire à gauche, sans regarder Félicité.

Adorable, mademoiselle la baronne. (Se retournant.) Mais moi-même, comment me trouvez-vous avec ce bonnet?

FÉLICITÉ.

Effroyablement distinguée. (Elle se promène en prenant des attitudes extravagantes.) Que dites-vous de ma tournure, marquise [1]?

LA MARQUISE, qui se promène en sens inverse en s'éventant d'une façon ridicule.

Étourdissante! Que vous semble de ces manières?

FÉLICITÉ.

Pyramidales [2]!

LA MARQUISE, embrassant Félicité.

Chère belle! qu'elle a de goût!

FÉLICITÉ, l'embrassant.

Excellente marquise! Que de jugement!

1. La marquise, Félicité.
2. Félicité, la marquise.

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Il n'y a que les gens de notre classe pour savoir ainsi se comprendre.

FÉLICITÉ, avec sentiment.

Nous voilà amies!

LA MARQUISE, de même.

Pour la vie!

FÉLICITÉ.

Ah! voici l'impertinente caméristé que vous avez chassée.

LA MARQUISE.

Oh! mon Dieu! je n'y pense déjà plus; les sottises de ces espèces ne vous touchent pas; c'est même du meilleur ton; une caméristé polie sent sa bourgeoise d'une lieue.

FÉLICITÉ.

Alors vous garderez mademoiselle Amanda?

LA MARQUISE.

Dans l'intérêt des bonnes traditions... et puis elle coiffe comme un ange! Vous concevez que ce sont des considérations morales...

SCÈNE VI

LES MÊMES, AMANDA, puis ROSETTE et PÉRINE [1].

AMANDA, à la marquise, d'un ton de grande déférence.

Madame, la berline est réparée, je viens de la voir atteler.

LA MARQUISE.

Fort bien; nous aurons à revenir, mademoiselle, sur vos insolences de tout à l'heure.

AMANDA.

Que madame la marquise m'excuse; ce sont des habitudes prises dans les grandes maisons.

LA MARQUISE.

Il suffit; vous me suivrez au château.

PÉRINE, au dehors.

Mademoiselle Félicité! où est mademoiselle Félicité?

ROSETTE, au dehors.

Par ici, mère Périne. (Elle paraît à la porte du fond avec Périne et lui montre Félicité.) Par ici.

FÉLICITÉ, allant vivement vers Rosette et Périne.

Eh bien! amenez-vous la chaise de poste [2]?

1. Félicité, la marquise, Amanda.
2. Rosette, Félicité, Périne, la marquise, Amanda.

ROSETTE.

Ah! bien oui, des chaises de poste! il n'y en a plus besoin.

FÉLICITÉ.

Que voulez-vous dire? Le numéro 66 n'aurait-il pas gagné la baronnie?

PÉRINE.

Faites excuse.

FÉLICITÉ.

Alors elle est à moi. (Elle prend le billet que Périne tient à la main.) Voyez mon billet... il y a bien deux 6.

PÉRINE.

Voilà l'erreur.

FÉLICITÉ.

Comment?

PÉRINE.

Ce sont deux 9.

TOUTES.

Ah!

FÉLICITÉ, saisie.

Deux 9! Qui vous a dit?...

PÉRINE.

Le buraliste.

FÉLICITÉ.

Mais comment sait-il lui-même?...

PÉRINE.

Parce qu'il y a un point, et qu'il assure que ces

choses-là ne se mettent jamais avant les chiffres, que ça se met toujours après !

FÉLICITÉ, regardant le billet.

Ciel ! il a raison ! J'ai lu le billet à l'envers.
(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

LA MARQUISE.

A l'envers !

ROSETTE, qui a pris le billet et qui le montre.

Certainement; en regardant comme ça, il y a 66... et un château; mais en regardant comme ceci, il y a 99... et rien du tout.

LA MARQUISE.

Mais alors mademoiselle n'est point baronne ?...

ROSETTE, avec intention.

Pour le moment, ma cousine reste aubergiste.

LA MARQUISE.

Aubergiste ! Ah ! grand Dieu ! et moi qui lui ai parlé comme à une égale !

FÉLICITÉ, se levant avec fierté.

Je ferai observer à madame Godard...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Assez, mademoiselle !... Amanda, remettez en place mon chapeau et mon camail [1].

1. Rosette, Félicité, Amanda, la marquise, Périne au fond.

FÉLICITÉ, se dépouillant de l'un et de l'autre.

Ah! en effet, j'allais oublier que madame doit en avoir besoin... nous approchons du carnaval!

LA MARQUISE.

Adieu, ma chère. Tâchez de vous consoler de ne pas être baronne.

FÉLICITÉ.

Pour cela, madame, je n'aurai qu'à me rappeler ce que sont certaines marquises.

(La marquise sort avec Amanda.)

ROSETTE, la regardant sortir, en riant.

Est-elle en colère, est-elle en colère! Ah! bien, ma cousine, vous l'avez joliment remise à sa place.

FÉLICITÉ.

J'ai en horreur la vanité!

ROSETTE, finement.

Oh! je le vois bien... maintenant! Aussi faut dire que vous avez reçu un fier coup! Perdre comme ça une baronnie... faute d'un point!

FÉLICITÉ, reprenant son ton sentencieux.

Qu'importe, Rosette, quand on a des principes! Avec de la philosophie on trouve toujours sa force en soi-même!

PÂRINE, qui s'est remise à filer.

Oui, oui, mais faut pas trop s'y fier! La philosophie, c'est comme toutes les choses de ce monde, ça se déchire à l'user; faut toujours que Dieu nous aide, en nous épargnant les tentations, vu que, comme dit le proverbe : *L'occasion fait le larron.*

LE TESTAMENT
DE MADAME PATURAL

OU

CE QUI VIENT DU TROMPETTE S'EN VA AU TAMBOUR

PERSONNAGES

Madame ROBIN, exécutrice testamentaire de madame Patural.

Cinquante ans, toilette simple, femme raisonnable. Ce rôle peut être joué, si on le veut, par un homme, et le personnage devient alors M. Robin; il suffit de faire dans le dialogue les légers changements nécessités par cette substitution.

Madame la marquise de ROCENCOEF.

Soixante ans, costume suranné, le ton grotesquement hautain, caricature.

Madame de LORIEUX.

Trente ans, élégance exagérée, ton de précieuse.

JEANNETON.

Dix-huit ans, costume de gardeuse de dindons; jupon court, sabots, chapeau de grosse paille ou coiffe.

GERTRUDE, servante de madame Robin.

Soixante ans, l'air hardi, costume rappelant la vivandière de l'empire.

LE TESTAMENT

DE MADAME PATURAL

OU

CE QUI VIENT DU TROMPETTE S'EN VA AU TAMBOUR

La scène se passe à Montargis, dans la maison de la défunte. Le théâtre représente un salon très-simple : porte au fond; deux portes à droite, une porte à gauche. Au fond, à droite de la porte d'entrée, un bureau; à gauche, un cartonnier.

Au côté gauche, une armoire ou tout autre meuble à mettre du linge.

Fauteuils à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

GERTRUDE, achevant de compter du linge placé dans le meuble à gauche; madame ROBIN écrivant, à son bureau à droite, ce que Gertrude dicte.

MADAME ROBIN.

Cinquante-sept paires de draps... J'ai écrit, Gertrude.

GERTRUDE.

C'est tout, madame; voilà l'inventaire de la défunte achevé... Maintenant les héritiers peuvent venir.

MADAME ROBIN.

Comme exécutrice testamentaire, je leur ai écrit, et je les attends aujourd'hui à Montargis.

GERTRUDE.

Cette brave madame Patural, tant qu'elle a vécu on l'a laissée toute seule; on eût dit qu'elle n'avait pas de famille; la voilà morte, et tout de suite il s'en présente une!

MADAME ROBIN.

C'est tout simple, ma bonne; on n'a point de parents et on a des héritiers! Rappelez-vous, d'ailleurs, que ma pauvre amie était une paysanne. Le hasard l'avait fait connaître à M. Patural pendant la révolution, et elle lui rendit de tels services, qu'il ne crut pouvoir s'acquitter qu'en l'épousant.

GERTRUDE.

Comme mon pauvre défunt, le tambour-maître du 45e.

MADAME ROBIN.

A la différence que la famille de votre mari ne regarda pas son choix comme une mésalliance, tandis que celle de M. Patural ne lui pardonna jamais.

GERTRUDE.

C'étaient donc de bien grosses gens?

MADAME ROBIN, *souriant.*

Vous les verrez aujourd'hui. Il y a d'abord madame de Rocencoëf qui arrive d'Orléans...

GERTRUDE.

Ah! je la connais, celle-là! c'est, comme on disait au régiment, une vieille marquise de Carabas...

MADAME ROBIN.

Dont le marquisat est aussi authentique que celui du meunier dans le *Chat botté*.

GERTRUDE.

Comment! c'est un titre de contrebande?

MADAME ROBIN.

Qu'elle doit à un vieux château acheté par son mari. La véritable noblesse n'a point cette vanité ridicule; les titres sont des ornements qu'elle sait porter parce qu'elle en a l'habitude. Il y a aussi madame de Lorieux... une Parisienne du monde élégant, qui fait de grandes toilettes et de petits vers.

GERTRUDE.

Comme le trombone du 45e! un muscadin fini, qui portait des boucles d'oreille et qui parlait en rimes. Eh bien! en v'là des particulières dont auxquels on devra parler avec des mitaines à quatre pouces! (Confidentiellement.) Dites donc, madame, faudra peut-être pas leur dire que j'ai servi comme vivandière?

MADAME ROBIN, souriant.

Cela vous sera difficile; vous avez conservé tant de souvenirs de vos campagnes!

GERTRUDE.

Ah! c'est vrai. Dix-huit années de guerre! et de la rude, on peut dire: le froid, la fatigue, la faim avec tout le tremblement! mais c'était près de mon pauvre François, voyez-vous. En nous mariant, le curé avait dit que *rien ne devait séparer ce que le bon Dieu avait uni!* aussi j'aurais suivi mon maître tambour dans les dix parties du monde!

MADAME ROBIN.

Je connais mieux que personne votre courage et votre dévouement, ma chère Gertrude.

GERTRUDE.

Madame est bien bonne; c'était mon devoir; et, comme a dit un colonel des anciens temps: *Fais ce que dois, et vienne que poussera.* — A propos, madame n'a pas décidé s'il fallait astiquer la batterie de cuisine.

MADAME ROBIN.

Nous verrons plus tard. Achevez de ranger ici; je vais continuer l'inventaire.

GERTRUDE.

Bien, mon commandant.

(Madame Robin sort par la seconde porte à gauche.)

SCÈNE II

GERTRUDE seule, rangeant les chaises et époussetant les meubles.

GERTRUDE.

En v'là une créature du bon Dieu ! C'est la meilleure femme que j'aie connue après mon pauvre François !... c'est-à-dire, c'était pas une femme, lui, mais il n'en était pas moins toujours content et prêt à rendre service, comme madame Robin. (On entend sonner au dehors.) Tiens, qui est-ce qui sonne donc ? est-ce que ce seraient déjà nos parents ? (Elle va regarder à la porte du fond.) Non, c'est une petite paysanne... Ah ! la porte est ouverte... elle entre... Par ici, petite, par ici !...

(Elle redescend sur la scène, Jeanneton paraît à la porte du fond.)

SCÈNE III

JEANNETON, GERTRUDE.

JEANNETON, s'arrêtant timidement sur le seuil.

Pardon, excuse, la bourgeoise, c'est-il par ici que demeure ma marraine ?

GERTRUDE.

Ta marraine ? possible, mais faudrait savoir qui elle est.

JEANNETON.

C'est une ancienne femme comme vous, qui a été tambour-maître dans un régiment.

GERTRUDE.

Hein? tu veux dire qui a épousé le tambour-maître?

JEANNETON.

Ça se peut bien.

GERTRUDE.

Gertrude Ricard?

JEANNETON.

Juste.

GERTRUDE.

Ainsi, c'est moi que tu cherches?

JEANNETON.

Vous... c'est-il possible!... Vous êtes madame Gertrude?

GERTRUDE.

Et toi tu serais?...

JEANNETON, parlant très-vite.

Jeanneton Piclet, la fille à Thérèse Piclet, la femme à Jérôme Piclet.

GERTRUDE.

Ma filleule?

JEANNETON.

Vraie et véritable. Je m'ai lavé la figure, ma marraine; voulez-vous m'permettre de vous embrasser?

GERTRUDE.

Eh! viens donc, mon pauvre chat. (Elle l'embrasse.) Mais c'est-il bien croyable! toi si grande fille que ça?

JEANNETON, naïvement.

Ah! pas tout à fait, j'ai mes gros sabots qui me haussent.

GERTRUDE.

Eh bien! je t'aurais pas reconnue, par exemple!

JEANNETON.

Ni moi, ma marraine, rapport que je vous avais jamais vue.

GERTRUDE.

Au fait, nous ne nous étions pas retrouvées depuis ta naissance. J'ai quitté tout de suite après le Verdier en Brie, et j'ai su, par hasard, que t'étais devenue orpheline... Mais comment donc que te voilà à Montargis?

JEANNETON.

C'est parce que je demeure près d'ici, à Ferrières.

GERTRUDE.

Et chez qui que tu es là?

JEANNETON.

Pour le quart d'heure je suis chez moi, ma marraine, ce qui fait que je me trouve dans la rue.

GERTRUDE.

Comment ça?

JEANNETON.

Voilà l'histoire : J'avais été gagée par Pierre Godureau pour garder ses dindons, et je puis dire que j'étais la providence de mes bêtes, à preuve qu'elles deve-

naient grasses comme des personnes établies et qu'elles m'aimaient de cœur; aussi le bourgeois me considérait et m'avait donné à Pâques une paire de sabots; mais le brigadier de la gendarmerie est venu tout brouiller.

GERTRUDE.

Comment, le brigadier?

JEANNETON.

Oui, rapport que pour reconnaître mes dindons, je leur-z-avais donné des noms analogues. Le plus fier et le plus bête je l'avais appelé M. le maire, le plus gourmand M. l'adjoint, le plus méchant le grand gendarme, et ainsi des autres, le tout sans malice; mais quand le brigadier a appris la chose, il s'est mis dans toutes ses fureurs : il a crié partout que j'insultais l'administration, que j'étais une ennemie du gouvernement! Alors Pierre Godureau a eu peur, et il m'a renvoyée.

GERTRUDE.

Si c'est possible! De sorte que te voilà sur le pavé?

JEANNETON.

Pas ici, ma marraine, puisque c'est des planches, mais je suis tout de même sans place.

GERTRUDE.

Eh bien! tu vois ce que t'as gagné avec tes moqueries! Quand on veut rire aux dépens des gens, tôt ou tard ils se revengent.

JEANNETON.

Oh! j'ai bien vu ça par après, ma marraine! on jette

comme ça des pierres dans les arbres et elles vous retombent sur le nez; aussi j'ai bien promis que c'était fini de rire.

GERTRUDE.

Mais en attendant, t'es sans place?

JEANNETON.

Depuis hier, ma marraine, et je viens pour vous prier de me chercher une maison, n'importe laquelle. Je m'emploierai à tout : je servirai les bourgeois aussi bien que les dindons; j'ai pas de mauvaise fierté.

GERTRUDE.

Eh bien! on verra ça; qu'est-ce que t'es capable de faire? Sais-tu un peu de cuisine?

JEANNETON.

Oh! oui, ma marraine; c'était moi qui faisais toujours la pâtée pour les bêtes.

GERTRUDE.

Et le ménage?

JEANNETON.

Certainement... j'étais chargée du poulailler.

GERTRUDE.

Hein! tu crois donc que je veux te mettre en service chez des oies?

JEANNETON, baissant les yeux.

Je ne sais pas, ma marraine; mais je promets d'avoir ien du courage et bien de la bonne volonté.

GERTRUDE.

A la bonne heure! avec ça on arrive toujours. On s'occupera de toi, fanfan. As-tu au moins un certificat de ton ancien bourgeois?

JEANNETON.

Pardon, excuse; il devait le faire écrire par M. Rigoulard, le maître d'école, et il a promis de me l'apporter ce matin, avec tous mes papiers de naissance (regardant la pendule); même que v'là l'heure où je dois le trouver au marché.

GERTRUDE.

Alors vas-y; et quand tu reviendras je te présenterai à madame Robin.

JEANNETON.

Merci, ma marraine! Oh! je savais ben, moi, que vous ne m'abandonneriez pas; je le disais toujours aux autres : les anciens militaires, ça a bon cœur!

GERTRUDE.

Parce qu'ils connaissent les désagréments de l'existence, vois-tu, et qu'ils ont été trop de fois dans le pétrin pour y laisser les camarades. *Un Français se doit à ses semblables*, comme disait le colonel du 45e en sauvant des Prussiens.

JEANNETON.

Alors à tout à l'heure, ma marraine.

GERTRUDE.

A tout à l'heure, fiotte.

JEANNETON.

Je puis laisser là mon paquet, pas vrai?

GERTRUDE.

Ah! tu as un paquet?

JEANNETON.

Je crois ben. (D'un ton grave et un peu mystérieux.) J'ai fait des économies.

GERTRUDE.

Vrai?

JEANNETON, allant prendre son paquet laissé sur une chaise près de la porte [1].

Voyez plutôt : une paire de bas, trois chemises et deux jupes de toile! Je sais ben que c'est du *lusque;* mais quand on est jeune, faut ben se donner qu'euq' douceur.

GERTRUDE, lui donnant une tape sur la joue.

Allons, je vois que tu es une fille d'ordre.

(Jeanneton va reporter son paquet sur la chaise.)

JEANNETON.

Par ainsi je m'en vas, ma marraine. (Regardant au dehors.) Ah! mais, quoique c'est donc que cette voiture qui est arrêtee à la porte?

GERTRUDE.

Une voiture?

1. Gertrude, Jeanneton.

JEANNETON.

Avec deux belles dames qui descendent.

GERTRUDE, allant regarder.

Ah ! mon Dieu, ce sont les héritières de madame Patural !

JEANNETON.

Regardez, regardez la vieille, ma marraine ! Elle ressemble au dindon que j'avais appelé M. le marquis.

GERTRUDE.

Justement, c'est une marquise.

JEANNETON.

Est-ce que ça serait sa femme ?

GERTRUDE, baissant la voix.

Veux-tu bien te taire !

JEANNETON, parlant bas.

Oh ! et l'autre qui regarde avec un petit morceau de verre. (Elle fait un geste indiquant l'usage du lorgnon.) Elle est donc aveugle de naissance ?

GERTRUDE.

Tais-toi, les voici.

SCÈNE IV

JEANNETON, Madame de ROCENCOEF, Madame de LORIEUX, GERTRUDE.

MADAME DE ROCENCOEF, entrant la première.

Eh bien! personne pour nous recevoir! Voilà qui est d'un sans-gêne insolent.

MADAME DE LORIEUX, d'un ton prétentieux et lorgnant autour d'elle.

Pas de concierge, pas de tapis, des meubles démodés!... mais c'est un vrai galetas!

GERTRUDE, s'approchant.

Pardon, mesdames...

MADAME DE ROCENCOEF.

Ah! enfin voici quelqu'un...

MADAME DE LORIEUX, lorgnant Gertrude.

C'est la portière, çà?

GERTRUDE, fièrement.

Du tout, madame, je suis Gertrude, présentement bonne à tout faire de madame Robin, et autrefois vivandière en titre dans le 45e.

MADAME DE ROCENCOEF, avec un geste de dédain.

Ah!

MADAME DE LORIEUX, reculant.

Une vivandière!

GERTRUDE, à part.

Eh bien! on dirait que ça les suffoque!...

MADAME DE ROCENCOEF, montrant Jeanneton.

Et cette petite?

GERTRUDE.

C'est ma filleule, madame.

JEANNETON, saluant.

Jeanneton, gardeuse de dindons, pour vous servir.

MADAME DE LORIEUX.

Ah! quelle horreur!... Avez-vous entendu, marquise? Il y a donc des êtres qui gardent les dindons?

JEANNETTE, naïvement.

Dam! faut ben, puisqu'il y en a qui les mangent!

MADAME DE ROCENCOEF.

Voyons, finissons-en. Prévenez madame Robin que que je suis ici, madame la marquise de Rocencoëf, née de Rocentuf... ainsi que madame de Lorieux.

MADAME DE LORIEUX.

De Paris.

GERTRUDE.

Ça suffit, mesdames. (A part.) Eh bien! en v'là des paroissiennes peu avenantes!... plutôt que de les servir je me ferais vivandière de Cosaques!...

MADAME DE ROCENCOEF, la regardant, dit d'un ton hautain.

Je crois que vous me faites attendre.

GERTRUDE.

On y va, on y va!...

(Elle sort par la seconde porte à droite avec Jeanneton.)

SCÈNE V

Madame de ROCENCOEF, Madame de LORIEUX.

MADAME DE ROCENCOEF.

Ces gens ne savent pas à qui ils ont affaire.

MADAME DE LORIEUX.

Que voulez-vous, marquise, en province ce sont des sauvages.

(Elle va se mirer et s'arranger à droite.)

MADAME DE ROCENCOEF.

En vérité, je ne comprends pas que j'aie quitté mon château pour cette misérable succession.

MADAME DE LORIEUX, se mirant toujours.

Ni moi, mon hôtel du faubourg Saint-Germain.

MADAME DE ROCENCOEF.

Savez-vous, madame, qu'il m'a fallu renoncer à être marraine d'une cloche ?

MADAME DE LORIEUX.

Et moi, marquise, à lire ma dernière élégie dans une grande soirée littéraire.

MADAME DE ROCENCOEF.

Je devais recevoir tous les honneurs que l'on rendait autrefois à mes nobles ancêtres.

MADAME DE LORIEUX.

On m'avait préparé une ovation.

MADAME DE ROCENCOEF.

J'aurais été encensée, madame !

MADAME DE LORIEUX.

On m'aurait couronnée, marquise !

MADAME DE ROCENCOEF.

Et renoncer à tout cela pour connaître le testament d'une dame Patural ! une paysanne !

MADAME DE LORIEUX.

Sans la moindre teinture des belles-lettres !

MADAME DE ROCENCOEF.

Entrée dans notre famille malgré nous !

MADAME DE LORIEUX, *arrangeant son châle.*

Et qui n'a jamais su porter un cachemire !

MADAME DE ROCENCOEF, *plus bas, avec intérêt.*

Vous ne savez pas ce qu'elle a laissé de fortune ?

MADAME DE LORIEUX, de même.

On m'a assuré qu'elle était très à son aise.

MADAME DE ROCENCOEF, de même.

Au fait, ces gens de rien thésaurisent d'habitude; c'est une qualité.

MADAME DE LORIEUX, de même.

Pour leurs héritiers!

MADAME DE ROCENCOEF, reprenant le ton haut.

Ah! madame, quelle misère! penser qu'il faille s'abaisser à recueillir une succession, moi, marquise de Rocencoef, dont les aïeux ont été alliés aux rois chevelus!

MADAME DE LORIEUX, reprenant également son premier ton.

C'est pourtant vrai, marquise! Croirait-on que madame de Lorieux, qui règle la mode à Paris et dont tout le monde connaît les vers inédits, se dérange pour venir recevoir une part d'héritage?

MADAME DE ROCENCOEF.

Après cela, on doit quelque chose à ses parents.

MADAME DE LORIEUX.

Certainement on ne peut pas refuser ce qui vient d'eux. (Plus bas à madame de Rocencoëf et en parlant plus vivement.) J'espère qu'elle n'aura pas eu l'audace de disposer de ses biens en faveur de quelque autre!

MADAME DE ROCENCOEF.

Oh ! quelle idée, madame ! mais il y aurait de quoi se déshonorer !

MADAME DE LORIEUX.

Au fait, nous y avons toujours compté.

MADAME DE ROCENCOEF.

Par conséquent ça nous est dû.

MADAME DE LORIEUX.

C'est clair. (Avec amabilité.) Je vois, marquise, que nous nous entendons admirablement.

MADAME DE ROCENCOEF.

C'est tout simple, entre gens de qualité.—Mais voici, si je ne me trompe, l'exécutrice testamentaire.

SCÈNE VI

Madame de ROCENCOEF, madame ROBIN, entrant par la droite, madame de LORIEUX.

MADAME ROBIN.

Mille excuses, mesdames, si je ne suis pas venue à l'instant; je cherchais la copie du testament de ma digne amie, que je suis chargée de vous faire connaître.

MADAME DE ROCENCOEF.

A la bonne heure, madame, nous vous permettons de nous le communiquer.

(Elle s'asseoit.)

MADAME DE LORIEUX.

Surtout passons les détails, je vous prie, et venons aux dispositions essentielles; j'ai horreur de la prose.
(Elle s'assoit.)

MADAME ROBIN, debout et regardant les deux autres dames assises.

Ah!... Asseyez-vous donc, mesdames.

MADAME DE ROCENCOEF la regarde d'un air hautain et dit d'un ton sec:

Lisez, ma chère.

MADAME DE LORIEUX, la lorgnant.

Nous vous écoutons, ma bonne.

MADAME ROBIN.

Je suis trop polie, mesdames, pour *me* souffrir debout.
(Elle prend un fauteuil.)

MADAME DE ROCENCOEF, à part.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE LORIEUX, à part.

On dirait qu'elle veut avoir de l'esprit !

MADAME ROBIN.

Vous savez sans doute que ma respectable amie avait quitté Montargis peu de mois avant sa mort pour visiter le petit village où elle était née, et qu'elle aimait toujours comme sa véritable patrie.

MADAME DE ROCENCOEF, à madame de Lorieux.

Quelle idée peuple ! (A madame Robin.) Et où était ce village?

MADAME ROBIN.

Au centre de la Brie.

MADAME DE LORIEUX.

Ah ! fi ! l'horreur ! est-ce qu'on peut regarder comme sa patrie un endroit où l'on fabrique du fromage ?

MADAME ROBIN.

Mon amie en avait fabriqué, madame, et elle se le rappelait... D'ailleurs son voyage avait un autre but. Elle voulait savoir s'il ne survivait point quelques membres de sa propre famille.

MADAME DE ROCENCOEF.

Comment ! pour les favoriser à nos dépens ?

MADAME DE LORIEUX.

Elle aurait eu l'idée de nous dépouiller?

MADAME DE ROCENCOEF.

Quand on a l'honneur d'avoir des parentes comme nous, on n'en cherche point d'autres !

MADAME ROBIN.

Rassurez-vous : madame Patural n'en a point trouvé, et c'est alors qu'elle s'est décidée à écrire le testament qui vous donne des droits à sa fortune.

MADAME DE ROCENCOEF, approchant son fauteuil de madame Robin.

Voyons le testament.

MADAME DE LORIEUX, s'approchant également.

Nous écoutons.

MADAME ROBIN.

Vous saurez d'abord, mesdames, que cette fortune se compose de deux fermes, valant chacune cent mille francs.

MADAME DE LORIEUX et MADAME DE ROCENCOEF, ensemble.

Cent mille francs !

MADAME DE LORIEUX.

Mais alors cette pauvre madame Patural était riche !

MADAME DE ROCENCOEF.

J'ai toujours dit que cette femme devait avoir du mérite.

MADAME ROBIN.

Elle possédait, en outre, une forêt estimée vingt mille écus.

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX, ensemble.

Une forêt !

MADAME ROBIN.

Avec un moulin et des prairies qui produisaient environ cent louis de rente.

MADAME DE LORIEUX vivement.

Mais c'est une fortune de quatre cent mille francs !

MADAME DE ROCENCOEF.

Ah ! cette chère défunte !

MADAME DE LORIEUX.

Je suis tout attendrie !

MADAME DE ROCENCOEF, à madame Robin, avec une majesté grotesque.

Voyons le testament de MA COUSINE DE PATURAL.

MADAME ROBIN, souriant.

Le voici, mesdames... je passe sur-le-champ aux dispositions qui vous intéressent.

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX.

C'est cela.

(Elles se penchent toutes deux vers madame Robin pour mieux entendre.)

MADAME ROBIN, lisant.

« Moi, veuve Patural, etc., n'ayant pu retrouver personne de ma famille et ne pouvant enrichir mes propres parents, je me suis décidée à enrichir ceux de mon mari. »

MADAME DE LORIEUX.

La digne femme !

MADAME DE ROCENCOEF.

C'est d'une personne de race !

MADAME ROBIN, lisant.

Ces parents se réduisent à deux . il y a d'abord madame la marquise de Rocencoef, très-noble et très-illus-

tre dame, qui compte beaucoup moins de quartiers que de ridicules... »

MADAME DE ROCENCOEF, qui écoutait d'un air souriant, change de figure.

Plaît-il ?

MADAME DE LORIEUX, riant.

Ne prenez donc pas garde, c'est une plaisanterie. Cette chère parente était pleine d'esprit. (A madame Robin.) Continuez, de grâce.

MADAME ROBIN, continuant.

« Il y a ensuite madame de Lorieux la Parisienne, muse très-connue dans le monde élégant et qui fait faire ses vers comme ses chapeaux... »

MADAME DE LORIEUX, changeant de visage.

Comment ? que signifie ?...

MADAME DE ROCENCOEF, riant.

Rien; la chère cousine répète ce qu'elle avait entendu dire... Avouez que c'est charmant ! (A madame Robin.) Allez toujours, madame.

MADAME ROBIN, lisant.

« Toutes deux concourront au partage de ma succession à défaut de mes propres parents, mais aux conditions suivantes. »

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX, ensemble.

Il y a des conditions ?

MADAME ROBIN, lisant.

« Comme je ne veux pas enrichir des gens qui mépriseraient ce que j'ai été, j'exige que mes héritières ne soient admises au partage qu'après avoir revêtu un habit de paysanne semblable à celui que je portais autrefois... »

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX, poussant un cri.

Ah!

MADAME ROBIN, en appuyant sur les mots.

« Et après s'être montrées dans ce costume à mon exécutrice testamentaire, madame Robin, devant laquelle elles devront danser la bourrée. »

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX, se levant.

Quelle atrocité!

MADAME DE ROCENCOEF.

Moi, danser la bourrée!...

MADAME DE LORIEUX.

M'habiller en paysanne!

MADAME DE ROCENCOEF.

Une descendante des rois chevelus!

MADAME DE LORIEUX.

Une femme qui règle la mode au faubourg Saint-Germain!

MADAME DE ROCENCOEF, à madame Robin.

Votre amie, madame, est une impertinente!

MADAME DE LORIEUX.

Nous ferons casser le testament!

MADAME ROBIN.

Très-bien; mais comme lui seul vous donne des droits, vous devrez alors renoncer à l'héritage.

MADAME DE LORIEUX, à part.

C'est vrai!

MADAME DE ROCENCOEF, à part.

Elle a raison!

MADAME ROBIN, souriant.

Au reste, vous ferez vos réflexions, mesdames. En attendant, la maison de madame Patural est à votre disposition. J'ai fait préparer de ce côté un appartement pour madame la marquise (elle montre le côté gauche); celui de madame de Lorieux est ici (elle montre la première porte à droite). Si quelque chose leur manque, elles voudront bien sonner; Gertrude sera à leurs ordres. (Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient.) Chacune de ces dames trouvera chez elle un habillement complet de fille de basse-cour.

MADAME DE LORIEUX, se retournant indignée.

Hein?

MADAME DE ROCENCOEF, de même.

Par exemple!

(Madame Robin salue et sort par le fond.)

SCÈNE VII

Madame de LORIEUX, Madame de ROCENCOEF.

MADAME DE ROCENCOEF.

Quelle insolence!

MADAME DE LORIEUX.

C'est-à-dire que si j'étais à Paris, j'en aurais une crise de nerfs!

MADAME DE ROCENCOEF.

Ces petites gens s'imaginent qu'on tient à leurs biens!

MADAME DE LORIEUX.

Comme si on n'était pas au-dessus de cela!... Quand il vous reste le monde et la littérature!...

MADAME DE ROCENCOEF.

Si je regrette quelque chose de cet héritage, ce sont seulement les fermes! parce que les fermes, c'est d'un grand ton!...

MADAME DE LORIEUX.

Moi je regrette surtout la forêt... il y a là des oiseaux, des ombrages, c'est poétique!... et puis on peut faire des coupes.

MADAME DE ROCENCOEF.

Le moulin aussi me plaisait par son caractère féodal.

MADAME DE LORIEUX.

Et les prairies, avec leurs papillons, leurs fleurs, leurs zéphyrs!... On va rêver sous les saules!...

MADAME DE ROCENCOEF.

Et l'on vend le foin!

MADAME DE LORIEUX, avec sentiment.

Ah! madame, je vois que vous sentez la nature comme moi! (Changeant de ton.) Mais on nous met ces biens à un prix impossible.

MADAME DE ROCENCOEF.

Les acquérir, ce serait nous déshonorer!

MADAME DE LORIEUX.

De sorte que nous sommes décidées, n'est-ce pas?

MADAME DE ROCENCOEF.

Bien décidées!

MADAME DE LORIEUX.

Vous promettez de ne point remplir la clause du testament?

MADAME DE ROCENCOEF.

Positivement; et vous, madame?

MADAME DE LORIEUX.

Tout à fait.

MADAME DE ROCENCOEF.

Du reste, je n'y pense déjà plus.

MADAME DE LORIEUX.

Ah! mon Dieu! je l'ai déjà oublié!

MADAME DE ROCENCOEF, à part, toute pensive.

Plus de deux cent mille francs! comme cela relèverait le noble nom de Rocencoëf!

MADAME DE LORIEUX, de même.

Près de cent mille écus! cela payerait tant de toilettes et d'équipages!

SCÈNE VIII

GERTRUDE, JEANNETON, Madame de LORIEUX, Madame de ROCENCOEF.

GERTRUDE.

Ainsi ce sont là tous tes papiers?

JEANNETON, tenant des papiers à la main.

Oui, ma marraine; le bourgeois a bien dit qu'il n'y manquait rien.

GERTRUDE, montrant le bureau.

Mets-les là, je vais prévenir madame Robin.
(Elle entre à droite.)

MADAME DE ROCENCOEF.

Ah! voici cette petite campagnarde.

MADAME DE LORIEUX [1].

Avec le costume qu'on voulait nous faire prendre.

1. Madame de Lorieux, Jeanneton, madame de Rocencoëf.

JEANNETON, à part.

Ce sont les héritières.

(Elle salue.)

MADAME DE ROCENCOEF, à part.

Je suis bien aise de voir comment se portent ces habits de manant.

(Elle met ses lunettes et regarde Jeanneton.)

MADAME DE LORIEUX, à part.

Il faut que j'examine la coiffure.

(Elle lorgne Jeanneton.)

JEANNETON, à part, déconcertée.

Quoi qu'elles ont donc à me reluquer comme ça?... Est-ce que j'ai quelque chose de malpropre après moi?

(Elle regarde derrière elle.)

MADAME DE ROCENCOEF, à part.

Après tout, une personne de qualité donnerait à cet habit-là un grand air!

MADAME DE LORIEUX, à part.

Eh bien! il n'est pas si mal ce costume... le jupon est court, et quand on a la jambe bien faite...

JEANNETON, de plus en plus décontenancée, à part.

Sûrement j'ai que'q'chose... (Toussant haut pour se donner une contenance.) Hem! hem! (A part.) C'est pas tout de même honnête de regarder les gens comme une cathédrale... (Toussant haut.) Hem! hem!

(Elle finit par tourner le dos à la marquise et à madame de Lorieux, et elle va vers la porte du fond en chantonnant.

MADAME DE LORIEUX, à part, très-vivement.

Mais, j'y pense, s'il n'y avait qu'une de nous à obéir aux conditions imposées, elle aurait tout!

MADAME DE ROCENCOEF, à part, d'un air de profonde méditation.

Si je me déguisais seule, il n'y aurait que moi à hériter...

MADAME DE LORIEUX, à part, comme si elle avait pris une résolution.

Allons! (Haut, à madame de Rocencoef.) Marquise, rien ne me retient plus ici, je remonte en voiture pour Paris.

MADAME DE ROCENCOEF.

Moi, pour Orléans, madame.

MADAME DE LORIEUX.

J'ai votre parole?

MADAME DE ROCENCOEF.

Et moi la vôtre?

MADAME DE LORIEUX, saluant.

Madame la marquise...

MADAME DE ROCENCOEF, saluant prétentieusement.

Madame...

(Madame de Lorieux s'avance vers la porte du fond comme si elle allait sortir, puis elle se détourne, et voyant que madame de Rocencoëf ne l'aperçoit pas, elle entre vivement dans la chambre à droite précédemment désignée par madame Robin.)

MADAME DE ROCENCOEF, se retournant et n'apercevant plus madame de Lorieux à la porte du fond.

Elle est partie... vite, entrons!

(Elle court à la chambre de gauche de manière à y entrer presque au moment même où madame de Lorieux entre dans celle de droite.)

JEANNETON, qui les a vues sans comprendre le mystère qu'elles ont mis dans leur sortie.

Eh ben! quoi donc qu'elles ont? On dirait qu'elles se cachent comme pour aller manger les pommes du voisin! Après ça, j'aime mieux qu'elles soient dehors que dedans! M'ont-elles dévisagée, au moins! J'en étais si ahurie que j'aurais voulu me mettre dans mes poches.

SCÈNE IX

JEANNETON, GERTRUDE, Madame ROBIN.

GERTRUDE.

Tenez, la v'là, notre maîtresse... Salue madame Robin, fiotte.

(Elle fait passer Jeanneton devant elle[1].)

JEANNETON, saluant.

Votre servante, madame.

MADAME ROBIN.

C'est vous, mon enfant, qui cherchez à vous placer?

JEANNETON, timidement.

Oui, madame.

1. Gertrude, Jeanneton, madame Robin.

GERTRUDE.

N'aie pas peur, va, madame te mangera pas. (A madame Robin.) Ces jeunesses, c'est timide, ça n'a pas vu le feu. (A Jeanneton.) Dis ton fait à la bourgeoise.

(Gertrude va porter sur le bureau du fond un carton qu'elle tient; elle s'occupe à ranger sur le dernier plan, puis sort un instant.)

JEANNETON, en s'enhardissant, à madame Robin.

Eh bien! madame connaît la chose... je voudrais ben qu'elle me trouve, si c'était un effet de sa part, que'q' basse-cour ou n'importe quelle autre bonne maison ousqu'on gagnerait son pain... avec un peu de beurre dessus!

MADAME ROBIN, souriant.

C'est-à-dire que vous voulez une place lucrative?

JEANNETON.

Oh! c'est pas pour moi, madame; mais c'est rapport à mon petit frère, qui est encore trop moutard pour gagner de quoi, et qu'il faut bien que je lui donne de ma part.

MADAME ROBIN.

Ah! Gertrude ne m'avait point parlé de cela.

JEANNETON, baissant la voix.

C'est que je lui en ai rien dit, madame. Pour la première fois que je voyais ma marraine, j'ai pas voulu la tourmenter. Si je lui avais parlé de Pierrot, peut-être ben qu'elle aurait cru qu'il avait besoin de sa bonté, et je venais pas ici pour ça. Tant que je pourrai gagner, oui, Pierrot n'aura rien à demander aux autres que leur

amitié. Puisque ma mère est morte et que je suis sa sœur aînée, c'est comme mon enfant; je lui donnerais mon sang, voyez-vous, madame! et v'là pourquoi je voudrais de forts gages, en travaillant tant que je pourrai, à cette seule fin de donner du contentement à Pierrot.

MADAME ROBIN, avec intérêt.

Vous êtes une brave fille, Jeanneton!

JEANNETON, baissant les yeux.

Madame est ben honnête.

MADAME ROBIN.

Et il ne vous reste plus aucun parent?

JEANNETON.

Faites excuse, madame, il me reste le petit Pierrot.

MADAME ROBIN.

Il est à Ferrières?

JEANNETON.

Chez la mère Breton, qui le soigne comme un prince. Ah! faut voir aussi, madame, quel chérubin! surtout maintenant que j'ai donné ma bonne jupe pour lui faire un habit neuf! il est fier comme un jeune coq, et avec ça si câlin! il vous embrasse, il vous appelle ma petite Jeanneton, ma jolie Jeanneton! ça fait toujours plaisir, vous comprenez? Et puis, si vous saviez comme il obéit! jamais on ne l'a averti deux fois! un vrai ange du paradis, quoi, madame, hormis qu'il oublie toujours de se moucher.

MADAME ROBIN.

Et il ne reste plus que vous deux?

JEANNETON.

Hélas! oui.

MADAME ROBIN.

Votre famille était pourtant de Ferrières?

JEANNETON.

Faites excuse, madame; mes parents étaient venus de bien loin, à ce que j'ai entendu dire, d'un petit village qui s'appelait le Verdier.

MADAME ROBIN.

Dans la Brie?

JEANNETON.

Justement.

MADAME ROBIN.

Et ils s'appelaient?...

JEANNETON.

Piclet.

MADAME ROBIN, ayant l'air de chercher à se rappeler.

Piclet!... Ce nom ne m'est pas inconnu... mais vous devez avoir des papiers?

GERTRUDE, qui vient de rentrer.

Certainement, ils sont là sur le bureau de madame. (Elle montre le bureau au fond.)

MADAME ROBIN.

Voyons.

(Elle va au bureau et se met à examiner les papiers qui y ont été déposés par Jeanneton.)

GERTRUDE, venant à Jeanneton, à demi-voix.

Quand je t'avais avertie qu'il fallait pas avoir peur! Comme disait mon défunt : *L'effroi n'est pas française!...* et toi, t'es Française!

(Elle retourne ranger au fond [1].)

JEANNETON, seule sur le devant.

C'est bien vrai que cette brave dame a l'air d'être la reine des femmes.

MADAME ROBIN, qui a parcouru les papiers.

Ah! mon Dieu! est-ce possible?

GERTRUDE, se retournant.

Quoi donc?

JEANNETON, s'approchant.

Madame a vu quelqu' mauvaise chose?

MADAME ROBIN.

Au contraire! Ah! ma chère enfant! s'il était vrai... le petit Pierrot et toi, vous ne manqueriez plus de rien.

GERTRUDE ET JEANNETON.

Comment?

1. Jeanneton, madame Robin, Gertrude.

MADAME ROBIN.

Un moment... il faut que je vérifie et que je m'assure.
(Elle va au cartonnier à gauche, et consulte des papiers [1].)

GERTRUDE, bas à Jeanneton.

Tu vas voir qu'elle te trouvera que'qu' bonne place!

JEANNETON.

Peut-être d'fille de basse-cour dans que'qu' château! Oh! si c'était possible! je serais-t-y heureuse! je les soignerais-t-y mes poulets, mes canards, mes dindons! je les aimerais-t-y!... et mon petit Pierrot aussi... Oh! rien que l'idée, ça me met des ailes à mes sabots; y me semble que je vais m'envoler. (Elle se met à chanter et à danser.) Tra la la la...

(Gertrude est retournée au fond, vers madame Robin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, madame DE ROCENCOEF sortant de la chambre à gauche, en habit de gardeuse de dindons; madame DE LORIEUX sortant un peu après de la chambre à droite, dans le même costume [2].

MADAME DE ROCENCOEF, à part, sans voir personne.

Madame de Lorieux est partie, je serai seule héritière.

1. Madame Robin, Jeanneton, Gertrude.
2. Les deux costumes, quoique de même nature, doivent différer pour la couleur et les détails. Une des deux femmes peut avoir un chapeau de pastoure, l'autre une coiffe; il faut que toutes deux aient des jupons très-courts.

JEANNETON, l'apercevant.

Tiens! une autre *pastoure!* Est-ce qu'elle vient aussi chercher une place?

MADAME DE LORIEUX, paraissant à droite, à part.

N'oublions pas que ce déguisement va nous rapporter cinq cent mille francs!

JEANNETON, l'apercevant, à part.

Encore une autre! Ah! çà, mais c'est donc ici le rendez-vous des gardeuses de dindons?

(Madame Robin est au fond, le dos tourné, et montrant des papiers à Gertrude, qui fait des signes d'étonnement; Jeanneton est un peu remontée, de sorte que madame de Rocencoëf et madame Lorieux occupent seules le devant de la scène; toutes deux s'avancent sans s'apercevoir d'abord.)

MADAME DE LORIEUX, reconnaissant madame de Rocencoëf.

Que vois-je!

MADAME DE ROCENCOEF, reconnaissant madame de Lorieux.

Madame de Lorieux!

MADAME DE LORIEUX.

Ah! quelle perfidie!

MADAME DE ROCENCOEF.

C'est une trahison!

GERTRUDE et MADAME ROBIN, se retournant.

Ah!

MADAME ROBIN, riant.

J'en étais sûre[1] !

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est que ces deux mardis-gras ?

MADAME DE LORIEUX.

C'est ainsi que vous tenez vos promesses, madame ?

MADAME DE ROCENCOEF.

Voilà donc le cas qu'il faut faire de votre parole ?

MADAME DE LORIEUX.

Vous espériez m'exclure du partage !

MADAME DE ROCENCOEF.

Vous vouliez me dépouiller !

MADAME DE LORIEUX.

Mais j'ai rempli les conditions, madame.

MADAME DE ROCENCOEF.

Moi aussi, madame.

MADAME DE LORIEUX.

J'ai une coiffe de toile.

MADAME DE ROCENCOEF.

J'ai des sabots !

1. Madame de Rocencoëf, madame Robin, Gertrude, Jeanneton, madame de Lorieux.

MADAME DE LORIEUX.

Et je danserai la bourrée.

MADAME DE ROCENCOEF.

Je la danse, madame!

MADAME DE LORIEUX.

Pas avant moi, madame!

Toutes deux se mettent à danser ridiculement la bourrée en chantant. Gertrude et Jeanneton se tordent de rire.

Madame Robin se tient dans le fond et rit plus modérément. Elle s'avance enfin vers madame de Rocencoëf et madame de Lorieux.

MADAME ROBIN.

Assez, mesdames, de grâce!

MADAME DE ROCENCOEF.

Vous êtes témoin, madame, que j'ai obéi au testament.

MADAME DE LORIEUX.

Comme moi!

MADAME DE ROCENCOEF

L'héritage m'appartient.

MADAME DE LORIEUX.

C'est-à-dire que j'en aurai ma part.

JEANNETON.

Ah! bah! par ainsi c'est pour de l'argent qu'elles se sont déguisées comme ça, ces pauvres dames, et qu'elles nous ont donné le bal? Mais alors, c'est comme les sau-

teurs de corde qui sont venus au village et qui dansaient pour des gros sous !

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX.

Comment !

GERTRUDE.

Ces dames prennent plus cher, voilà la différence.

MADAME DE ROCENCOEF.

Impertinente !

GERTRUDE, à demi-voix, à Jeanneton.

Et avec ça que pour s'exclure du partage elles s'étaient menties l'une à l'autre.

JEANNETON.

C'est-il possible ! (Avec conviction.) Ah ben ! par exemple, je ne suis qu'une pauvre fille, j'ai jamais fréquenté que les volailles de maître Godureau, et je sais lire que dans les almanachs, mais j'ai pas oublié ce que m'a dit notre curé, et plutôt que de mentir j'aimerais mieux manger des croûtes dans de l'eau claire, et aller nu-pieds par les chemins... j'aimerais mieux... tout... et même n'importe quoi !

MADAME ROBIN.

Bien, Jeanneton, tu es une honnête fille. (Ironiquement.) Mais ces dames, vois-tu, ont plus d'esprit que toi ; elles ont trouvé que rien ne devait coûter pour être héritière de madame Patural dans le cas où, selon son testament, *elle ne laisserait aucun parent !* En conséquence, elles ont pris le costume de ferme, et elles ont dansé la bourrée pour nous !... je les en remercie au nom de

mon amie (présentant Jeanneton), et je leur présente la seule et légitime héritière[1].

JEANNETON.

Moi !

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX, en même temps que Jeanneton.

Elle !

GERTRUDE, en même temps que les précédentes.

Jeanneton !

MADAME ROBIN.

Le hasard vient à l'instant même de me faire découvrir dans cette enfant une petite-nièce de madame Patural.

TOUTES.

Dieu !

MADAME ROBIN.

Par conséquent, la clause du testament est sans objet, et c'est à elle seule que tout appartient.

JEANNETON.

Si c'est possible !

MADAME DE ROCENCOEF.

Ah ! les jambes me manquent !

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

MADAME DE LORIEUX.

Je suis anéantie !

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

1. Madame de Rocencoëf, madame Robin, Jeanneton, Gertrude, madame de Lorieux.

JEANNETON.

Tout à moi!... Ah! ma marraine... Ah! madame Robin... mais alors je suis riche... riche! Ah! quel bonheur pour Pierrot!

GERTRUDE.

Eh bien! à la bonne heure, fallait que ça arrivât comme ça. L'héritage de l'ancienne vachère devait appartenir à la gardeuse de dindons, parce que, comme on disait dans le 45e :

Ce qui vient du trompette s'en va au tambour.

COMME ON FAIT SON LIT

ON SE COUCHE

PERSONNAGE

Madame NOIROL.

EMMA NOIROL, sa fille.

FANCHETTE MORIN, petite paysanne, filleule de madame Noirol.

JAVOTTE, vieille servante.

COMME ON FAIT SON LIT

ON SE COUCHE

La scène se passe à la campagne, près Paris. On est dans la chambre d'Emma : au fond un lit, à droite une porte servant à communiquer avec l'intérieur de la maison; à gauche une porte donnant sur le jardin; du même côté une fenêtre. Une causeuse à gauche, un guéridon à droite; plusieurs siéges.

SCÈNE PREMIÈRE

JAVOTTE regardant par la fenêtre dans le jardin.

Allons! v'là que mam'selle Emma ne revient pas à cette heure! C'est cette petite Fanchette, la filleule de madame, qui l'a emmenée voir un nid de fauvettes dans le grand bois! Madame Noirol qui a tant défendu à mam'selle de dépasser la grille du jardin... si elle allait arriver, qu'est-ce que je pourrais dire pour empêcher qu'elle ne s'aperçoive?... (Madame Noirol entre par la porte à droite. Javotte ne la voit pas et continue de se parler à elle-même.) Voyons, fau-

dra pourtant que je réponde à madame, ou plutôt, non... au lieu de lui répondre, je dirai : Tiens, c'est vous, madame Noirol...

SCÈNE II

JAVOTTE, Madame NOIROL.

MADAME NOIROL, qui a entendu seulement les derniers mots prononcés par Javotte.

Moi-même, ma bonne Javotte.

JAVOTTE, se retournant saisie.

Plaît-il?... ah! Jésus! c'est madame.

MADAME NOIROL, étonnée.

Mais vous m'aviez vue, puisque vous prononciez mon nom.

JAVOTTE, embarrassée.

Moi... certainement!... Madame arrive de bien bonne heure.

MADAME NOIROL.

J'ai pris le chemin de fer. Où est donc Emma?

JAVOTTE, feignant de ne pas entendre.

Madame doit avoir besoin de se rafraîchir.

MADAME NOIROL.

Non, merci; mais Emma?...

JAVOTTE.

Si madame veut me donner son chapeau et son ombrelle...

MADAME NOIROL.

C'est inutile. (En accentuant.) Je vous demande où est ma fille.

JAVOTTE.

Mademoiselle Emma... comment! elle n'est pas ici? il y a un instant je l'ai encore vue avec son livre... Madame sait bien ce gros volume qui lui apprend à baragouiner l'anglais. Ah! Jésus! c'est pas une langue de chrétien, ça, madame; les honnêtes gens peuvent pas en comprendre un mot.

MADAME NOIROL, souriant.

Quand ils ne l'ont point apprise!

JAVOTTE.

Vaut-il pas mieux apprendre le français, qu'est un langage naturel!... Madame me croira si elle veut, mais j'ai servi autrefois chez un Prussien qui avait parlé allemand dans sa jeunesse et qui n'avait jamais pu s'en déshabituer. Ces patois-là, quand on les jargonne tout enfant, il paraît qu'on ne peut plus les oublier.

MADAME NOIROL, souriant.

Je l'espère bien. Mais Emma serait-elle sortie malgré ma défense?

JAVOTTE, vivement.

Oh! pour ça non, madame, je vous jure...

MADAME NOIROL, la regardant.

Pourquoi jurer? Si vous dites vrai, vous devez penser qu'on vous croira.

JAVOTTE, embarrassée.

Madame...

MADAME NOIROL, sérieusement.

Ecoutez-moi, Javotte : quand j'ai été obligée de quitter la France, Emma était trop petite pour me suivre, je l'ai laissée forcément chez ma mère, et je sais que vous lui avez donné des soins dont je garderai toujours le souvenir; mais depuis deux mois que me voilà de retour, que j'ai retrouvé ma fille, je remarque chez elle un défaut qui m'épouvante et auquel je crains que vous n'ayez contribué.

JAVOTTE.

Un défaut?

MADAME NOIROL.

Je devrais dire un vice, peut-être.

JAVOTTE.

Et lequel donc, madame?

MADAME NOIROL, sévèrement.

L'habitude du mensonge!

JAVOTTE.

Oh! madame, je lèverais la main...

MADAME NOIROL.

Encore! prenez garde; cette facilité à en appeler aux

serments prouve que vous n'espérez pas faire croire à votre simple parole. Je sais que votre affection mal éclairée pour Emma vous porte à cacher les fautes qui pourraient lui attirer des réprimandes.

JAVOTTE, à part.

Est-ce qu'on lui aurait dit que mademoiselle est sortie avec Fanchette?

MADAME NOIROL, d'un ton plus doux.

J'espère, au reste, qu'il n'en est point ainsi dans cette occasion.

JAVOTTE, à part.

Elle ne sait rien.

MADAME NOIROL.

Vous dites qu'Emma a étudié pendant mon absence.

JAVOTTE.

Certainement, madame; depuis ce matin elle a travaillé à son anglais comme une mercenaire, quoi! Ah! si elle ne devient pas aussi savante que Salomon, la chère créature, ça ne sera pas sa faute! En a-t-elle déjà barbouillé de ce papier! Il y a un instant elle était encore ici la plume à la main... faut qu'elle soit montée dans la bibliothèque.

(On entend dans le jardin la voix d'Emma, qui crie :)

Javotte! Javotte!

JAVOTTE, saisie.

Oh!

MADAME NOIROL.

C'est la voix d'Emma.

JAVOTTE, embarrassée.

Vous croyez, madame?

MADAME NOIROL.

La voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, EMMA, FANCHETTE, qui reste à la porte [1].

Emma a la tête nue et les brodequins poudreux; elle est très-échauffée par la course. Elle a son chapeau suspendu au bras droit et tient un bouquet de fleurs des champs à la main gauche.

EMMA, entrant en courant et sans voir madame Noirol.

Javotte, Javotte, nous voilà, maman ne saura pas... (Apercevant madame Noirol.) Ah!

MADAME NOIROL, regardant Javotte.

C'est là ce que vous appelez travailler dans la bibliothèque?...

JAVOTTE, baissant les yeux.

Madame...

MADAME NOIROL, à Emma.

Et puis-je savoir d'où vous venez ainsi?

EMMA, embarrassée.

Moi, maman, je viens de...

1. Fanchette, Emma, Javotte, madame Noirol.

JAVOTTE.

Eh bien ! elle vient du jardin...

EMMA, vivement.

Oui, maman... du jardin !

JAVOTTE.

Madame l'avait pas défendu, et c'était pour le montrer à Fanchette.

MADAME NOIROL, apercevant Fanchette.

Fanchette... ah! je ne l'avais pas vue.

FANCHETTE, timidement.

Bonjour, ma marraine[1] !

MADAME NOIROL.

Bonjour, mon enfant, comment se porte-t-on chez toi ?

FANCHETTE.

Oh ! toute la famille se porte bien, ma marraine, hormis le petit cochon, qui s'est noyé dans la grande mare.

JAVOTTE.

Fanchette a apporté des œufs frais et des fruits pour madame...

MADAME NOIROL.

Ah ! fort bien... ton cadeau, ma chère, ne pouvait

1. Emma, Javotte, Fanchette, madame Noirol.

arriver plus à propos, j'attends justement aujourd'hui des visiteurs.

FANCHETTE.

Ah! c'est de bien bon cœur, ma marraine! nous en avons tant de ces fraises qu'on les laisse manger aux dindons... c'est ce qui fait qu'on a pensé à vous.

MADAME NOIROL, riant.

Je te suis bien reconnaissante. (Apercevant un panier sur le guéridon à droite.) Mais voilà, je crois, la corbeille.

(Elle va au guéridon, Fanchette la suit, enlève les feuilles qui couvrent le panier et lui montre ce qu'il contient. Pendant ce temps Emma est allée porter son chapeau sur le fauteuil à gauche et s'essuie le front; Javotte s'approche d'elle.

Tout ce qui suit, entre la vieille servante et Emma, doit se dire à demi-voix, tandis que madame Noirol et Fanchette sont occupées du panier.)

JAVOTTE, à voix basse.

Voilà ce que c'est que d'aller courir dans la campagne!

EMMA, sur le même ton.

Chut! ma bonne.

JAVOTTE, de même.

Si vous ne voulez pas que madame devine tout, époussetez au moins vos souliers.

EMMA, regardant ses brodequins couverts de poussière.

Oh! c'est vrai!

(Elle essuie ses brodequins contre ses bas.)

JAVOTTE, voyant le bouquet qu'elle tient.

Et ces fleurs des champs, est-ce que vous lui ferez accroire que vous les avez trouvées dans le jardin?

EMMA.

Où les cacher alors?

JAVOTTE.

Donnez. (Elle prend le bouquet et le met dans sa poche. Emma pousse une exclamation; Javotte lui fait signe de se taire.) Silence donc!... sans moi vous étiez prise! aussi, pourquoi être restée si longtemps?... et votre leçon que vous aviez à apprendre... vous ne la savez pas?

EMMA.

Non, mais j'ai trouvé une excuse.

JAVOTTE.

Laquelle donc?

EMMA.

J'ai caché le livre dans le petit bois, je dirai qu'il est perdu.

JAVOTTE, haut, comme quelqu'un qui s'oublie.

Ah! Jésus!

MADAME NOIROL, se détournant.

Hein?

JAVOTTE, comme si elle ne comprenait pas.

Madame?

MADAME NOIROL.

Vous avez parlé.

JAVOTTE.

Moi! du tout.

MADAME NOIROL.

J'ai entendu Jésus!

JAVOTTE, comme si elle se rappelait.

Ah! oui; je disais j'ai-z-eu du lait et des pâtisseries comme madame me l'avait ordonné : avec ce qu'a apporté Fanchette, il y a de quoi donner une collation à des princes du sang.

MADAME NOIROL à Javotte, en lui montrant la corbeille.

Emportez tout cela à l'office. (Javotte prend la corbeille et sort par la droite.) (A Fanchette.) Toi, ma petite, tu passeras avec nous la journée, n'est-il pas vrai?

FANCHETTE.

Dame! chez nous ils m'ont dit comme ça que pour le sûr ma marraine m'inviterait à dîner.

MADAME NOIROL, souriant.

Eh bien! je t'invite.

FANCHETTE, faisant la révérence.

C'est mon devoir de vous obéir, ma marraine.

MADAME NOIROL.

Emma continuera à te faire les honneurs de la maison. Je veux seulement m'assurer si elle a bien employé son temps pendant mon absence. (A Emma [1].) Emma, je vous avais laissé mon volume de morceaux choisis.

1. Emma, madame Noirol, Fanchette.

EMMA, embarrassée.

Oui, maman.

MADAME NOIROL.

Voyons si vous savez la ballade que vous aviez à apprendre... où est le volume?

EMMA.

Mon Dieu! maman, c'est que...

FANCHETTE.

Ça serait-il ce beau livre avec tout plein d'images que mademoiselle Emma avait emporté...

MADAME NOIROL.

Emporté?...

EMMA, vivement.

Oui... dans le jardin!... c'était pour montrer les gravures à Fanchette...

(Elle fait signe à Fanchette.)

FANCHETTE.

Vous l'avez laissé du côté de l'étang?

MADAME NOIROL.

Comment! de l'étang?

EMMA.

Non, elle veut dire de la petite pièce d'eau... c'est qu'elle ne connaît pas bien les noms...

FANCHETTE, riant.

Ah! dame! c'est vrai que je sais pas l'anglais, moi! je parle tout droit, à la bonne franquette.

MADAME NOIROL.

Mais enfin, le livre?

EMMA, en ayant l'air d'inventer à mesure qu'elle parle.

Eh bien! voilà... Fanchette était à regarder les gravures... au bord du vivier... je l'ai quittée un instant... et quand je suis revenue... il paraît que le vent l'avait fait glisser... et qu'il était tombé dans la pièce d'eau... N'est-ce pas comme cela que la chose est arrivée, Fanchette?

Elle lui fait des signes.)

FANCHETTE, comme quelqu'un qui ne comprend pas.

Plaît-il, mam'selle?

EMMA, vivement.

Elle est toute troublée parce qu'elle a peur d'être grondée; mais je vous assure, maman, que ce n'est pas sa faute... c'est autant de la mienne... ou plutôt de celle du vent... Du reste, si vous le permettez, maman, je vous rachèterai un autre exemplaire.

MADAME NOIROL, qui regarde alternativement Fanchette et Emma d'un œil scrutateur.

Nous verrons cela... répétez toujours la ballade, je la sais par cœur.

EMMA, embarrassée.

Pardon, maman, mais quand le livre s'est perdu... je n'avais pas encore appris...

MADAME NOIROL.

C'est-à-dire que vous aviez commencé par la récréation au lieu de commencer par le travail; dans ce cas vous me redevez une heure.

EMMA.

Je la remplacerai demain, maman.

MADAME NOIROL.

Non pas, sur-le-champ.

EMMA.

Mais puisque je n'ai plus le volume...

MADAME NOIROL, prenant un livre sur le guéridon.

En voici un autre; apprenez ces deux pages de Walter Scott.

EMMA.

Mais, maman...

MADAME NOIROL.

C'est l'équivalent de ce que vous deviez réciter. Vous ne prétendez pas, je suppose, profiter des *maladresses du vent* pour vous exempter de vos devoirs... Je reviendrai tout à l'heure vous demander votre nouvelle leçon, et quoi qu'il arrive, vous ne sortirez pas avant de l'avoir récitée. Laissons-la, Fanchette.

(Elle va vers la porte à gauche.)

FANCHETTE.

Oui, ma marraine. (A part.) Pauvre mam'selle Emma!... v'là ce que c'est que d'avoir oublié le livre là-bas sous les noisetiers... Oh! faut que je le lui retrouve... (Voyant que madame Noirol, qui s'est arrêtée à la porte à gauche lui fait signe de venir, elle s'écrie.) Oui, ma marraine, je m'en sauve avec vous!

(Elle sort à la suite de madame Noirol.

SCÈNE IV

EMMA, seule.

Elle est restée au milieu de la chambre tenant son livre à la main d'un air boudeur.

Deux pages de Walter Scott (elle regarde), et c'est de la prose! est-ce qu'on peut apprendre la prose par cœur? c'est très-injuste de me remplacer ainsi des vers... D'abord Walter Scott c'est de mauvais anglais... je l'ai entendu dire à un Américain; ça me gâtera le goût. Je suis sûre que maman ne m'a donné cette longue tâche que parce qu'elle a eu quelque soupçon pour le livre. Ce que je disais pourtant aurait pu être vrai!... mais Fanchette ne m'a pas soutenue... j'avais beau la regarder, elle avait l'air tout ahurie... Ces petites paysannes n'ont pas d'imagination du tout... ça ne peut raconter que ce qui est! (Avec dédain.) Aussi, il faut dire qu'elles n'ont pas d'éducation. — Mais c'est impossible d'apprendre ces deux pages, j'y passerai le reste du jour! J'aimerais mieux réciter deux ballades, trois ballades!... C'était bien la peine de cacher le volume... j'y ai gagné une leçon plus difficile... et impossible maintenant de

revenir sur ce que j'ai dit... puisque le livre est censé au fond de la pièce d'eau. (Avec dépit.) Il faut avouer que je suis malheureuse depuis quelque temps, rien ne me réussit... (Avec plus de dépit.) Certainement je n'apprendrai jamais ces deux pages...

(Elle ferme son livre et s'asseoit à droite.)

SCÈNE V

JAVOTTE, entrant par la gauche, EMMA.

JAVOTTE.

Mam'selle, mam'selle... vite, venez.

EMMA.

Qu'y a-t-il?

JAVOTTE.

M. Durosoir et toute sa famille.

EMMA, se levant vivement.

Quoi! Céline et Rose aussi.

JAVOTTE.

Et M. Alfred; ils viennent pour pêcher dans l'étang! Il y a avec eux une charrette qui porte la petite barque du château... c'est pour cela que madame avait fait préparer un goûter. Venez vite...

EMMA, faisant quelques pas pour sortir.

Je vous suis, ma bonne, je vous suis... (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu! mais ces pages... maman a dit que je ne sortirais pas avant de les avoir récitées, QUOI QU'IL AR-

RIVE, ce sont ses expressions, et maintenant je comprends ce qu'elle voulait dire.

JAVOTTE.

Alors récitez-les tout de suite.

EMMA, avec impatience.

Pour cela il faudrait les savoir, et je n'en ai pas encore appris le premier mot... (Elle va à la fenêtre.) Mon Dieu! voici M. Alfred avec ses sœurs...

JAVOTTE.

Mais apprenez donc vite!

EMMA, avec dépit et se laissant peu à peu gagner par les larmes.

Maintenant c'est impossible... Je ne l'essayerai même pas... non, puisqu'on exige des choses... au-dessus de mes forces... eh bien!... je resterai ici... et les autres... s'amuseront sans moi.

JAVOTTE.

Eh bien! voilà que vous allez vous faire mal à cette heure?

EMMA, avec dépit.

Tant mieux! Je voudrais être malade.
(Elle s'asseoit sur la causeuse [1].)

JAVOTTE.

Mais, mais... voulez-vous bien vous taire... Voyez donc comme la voilà rouge!... (La cajolant.) Allons, ma pe-

1. Emma, Javotte.

tite *mama*, ma mignonne... est-ce que tu veux me faire du chagrin... pleurer comme ça!... Je parie que tu as déjà la migraine.

EMMA, sanglotant.

Je crois bien que oui.

JAVOTTE.

Mais il faut le dire à madame; elle ne peut pas vouloir qu'on s'abîme comme ça le tempérament à travailler. (Appelant à la porte à droite.) Madame! madame!

SCÈNE VI

LES MÊMES, Madame NOIROL.

JAVOTTE.

Venez, madame, v'là mam'selle Emma qui est toute dolente et qui veut pas moins apprendre sa leçon.

MADAME NOIROL, vivement à Emma.

Est-ce vrai, mon enfant? tu souffres [1]?

EMMA, les yeux baissés et sanglotant.

Oui, maman.

MADAME NOIROL, s'asseyant près d'elle sur la causeuse et lui prenant la main avec tendresse.

Qu'éprouves-tu, dis-moi?

EMMA.

J'ai bien mal... à la tête.

1. Emma, madame Noirol, Javotte.

JAVOTTE.

C'est cet anglais qui lui bout dans le cerveau.

MADAME NOIROL.

Et puis...

EMMA.

Et puis... j'ai... des crampes d'estomac.

JAVOTTE.

Quand je dis à madame qu'elle ne peut digérer son anglais.

MADAME NOIROL.

Est-ce tout ?

EMMA.

Non, il me semble... que j'étouffe... que j'ai besoin... de prendre l'air.

JAVOTTE.

Toujours ce gueux d'anglais ! faut que mam'selle laisse là son livre pour rejoindre la famille Durosoir.

MADAME NOIROL, regardant Emma attentivement.

Ah! vous lui avez dit qu'elle est ici...

JAVOTTE.

Oui, ça l'a saisie...

MADAME NOIROL.

Je conçois...
(Elle se lève.)

EMMA, troublée.

Ne croyez pas, maman...

(Elle se lève aussi.)

MADAME NOIROL.

Que pourrais-je croire, ma fille, sinon ce que vous me dites? Vous ne seriez certainement point assez cruelle pour m'effrayer sans motif, et quand vous me parlez de vos souffrances, il faut qu'elles soient réelles. Je trouve d'ailleurs vos traits altérés.

EMMA.

Oh! ce n'est rien, maman.

MADAME NOIROL.

Pardonnez-moi; des maux de tête, des crampes, des étouffements, cela exige du repos... et surtout pas d'anglais!

(Elle prend le livre des mains d'Emma et va le porter sur le guéridon 1.)

JAVOTTE, bas à Emma.

Quand je vous disais.

EMMA, bas.

Je vais voir Céline et Rose.

JAVOTTE, bas.

Vous pêcherez sur l'étang.

EMMA, bas.

Et je serai de la collation.

1. Emma, Javotte, madame Noirol.

MADAME NOIROL, à Javotte.

Fermez les persiennes, Javotte.

JAVOTTE, étonnée.

Les persiennes?

MADAME NOIROL.

Faites ce que je vous dis [1]. (A Emma.) Vous, ma chère, vous allez vous mettre au lit.

EMMA.

Comment!

MADAME NOIROL.

Pendant ce temps on vous préparera de la tisane.

EMMA.

Mais, maman, je vous assure... que je ne me sens point très-malade...

MADAME NOIROL.

Raison de plus, ma chère, il faut prendre le mal à temps.

JAVOTTE.

Cependant, madame...

MADAME NOIROL.

Allez préparer des sinapismes, ma bonne.

JAVOTTE, épouvantée.

Des *sinapisses!*

1. Javotte, Emma, madame Noirol.

MADAME NOIROL.

Si cela ne suffit pas, nous appliquerons les sangsues.

EMMA.

Oh!

JAVOTTE, levant les mains au ciel.

Jésus! elle va faire une grande maladie.
(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII

EMMA, Madame NOIROL, puis FANCHETTE.

MADAME NOIROL va au lit, qu'elle dispose. (A part.)

Nous verrons jusqu'où elle poussera la dissimulation. Pour que la leçon lui profite, il faut qu'elle soit complète.

FANCHETTE entre par la porte de gauche sans voir madame Noirol.

Ah!... mam'selle Emma... [1] (Elle court à elle et lui dit à demi-voix.) J'ai retrouvé le livre d'images!

EMMA, du même ton.

Que dis-tu?

FANCHETTE.

Oui, il était dans une touffe de noisetiers.

EMMA.

Tais-toi!

1. Emma, Fanchette, madame Noirol.

FANCHETTE.

Je l'ai caché au fond de mon panier, il est là dans le petit salon... (Apercevant madame Noirol.) Ma marraine!

MADAME NOIROL.

Tu arrives à propos, petite, tu vas m'aider à mettre Emma au lit...

FANCHETTE.

Mam'selle est malade?

MADAME NOIROL.

Tu le vois bien... aide-la à quitter sa robe!

FANCHETTE, ôtant la robe d'Emma.

Oh! *queu* malheur, mam'selle! M. Durosoir qu'est là... avec mem'selles Durosoir... et le jeune Durosoir... et les chevaux Durosoir... (Emma fait un geste d'impatience que Fanchette prend pour un mouvement de douleur.) Je vous ai fait mal, mam'selle?

EMMA, avec humeur.

Non.

FANCHETTE.

Et ils sont si pimpants... (Regardant à travers la porte vitrée qui donne dans le jardin.) Tenez, tenez, regardez mam'selle Rose qui court après un papillon... V'là qu'elle va l'attraper... Non, il est parti... (On entend au dehors des éclats de rire.) Entendez-vous comme ils s'amusent?

EMMA, avec impatience.

Mais tirez donc la manche.

FANCHETTE, achevant d'ôter la robe d'Emma.

V'là, mam'selle, v'là... avez-vous vu le joli canezou qu'avait mam'selle Rose?... c'est-il frais et coquet!... — Voici votre casaquin de lit, mam'selle... (Elle passe le manteau de nuit à Emma.) Et puis elle avait un chapeau qui faisait plaisir à voir avec ses beaux rubans cerise... — V'là votre bonnet de nuit... — Et dire que vous auriez pu être comme ces demoiselles, sans votre maladie.

EMMA, impatientée.

C'est bon!

(Elle va vers le lit; Fanchette, étonnée de son mécontentement, la regarde [1].)

MADAME NOIROL, à Fanchette, à demi-voix.

Il faut pardonner à Emma sa mauvaise humeur, ma chère Fanchette, ce sont les nerfs!

FANCHETTE, mystérieusement.

Ah!... ça fait donc bien mal, ma marraine?... Nous autres, à la campagne, nous ne connaissons pas ça, les nerfs! (A part, tandis que madame Noirol va couvrir d'un édredon Emma, qui s'est couchée.) Y paraît que c'est une maladie des demoiselles comme il faut.

MADAME NOIROL, à Emma.

Là, reposez bien, ma fille; si vous avez besoin de quelque chose, Fanchette avertira... Moi je vais servir la collation à nos hôtes. (A Fanchette.) Et toi, petite, tu descendras tout à l'heure à l'office pour goûter.

1. Fanchette, madame Noirol, Emma.

FANCHETTE, faisant la révérence.

Bien des remercîments, ma marraine; j'y manquerai pas...

(Madame Noirol sort par la gauche.)

SCÈNE VIII

FANCHETTE, EMMA, couchée.

FANCHETTE, joyeusement.

Non, que j'y manquerai pas!... J'ai vu trop de bonnes choses tout à l'heure sur le buffet. (A Emma, d'un ton de confidence.) Oh! il y avait surtout, mam'selle, un gros gâteau qu'avait la forme d'un pigeonnier.

EMMA, se levant sur son séant.

Avec une cheminée?

FANCHETTE.

Et des amandes en guise d'ardoises.

EMMA, frappant ses mains l'une contre l'autre.

C'est une tourte aux prunes.

FANCHETTE.

Ça doit être bien bon!

EMMA, avec sentiment.

Oh! oui, bien bon!

FANCHETTE.

Et ma mère qui avait peur que je ne rencontre pas ma marraine et qui m'avait fait apporter un chiffon de pain pour goûter. (Elle tire de sa poche un morceau de pain noir qu'elle pose sur le guéridon.) Ça sera pour le premier pauvre que je trouverai.

EMMA, d'une voix plaintive.

Est-ce que la collation est commencée, Fanchette?

FANCHETTE, allant voir à la porte vitrée à gauche.

Oui, mam'selle... Ils sont tous à table... Oh! c'est beau à voir... y a de tout, mam'selle... des gâteaux, mam'selle... des fraises, mam'selle... de la crème, mam'selle... des confitures, mam'selle!...

EMMA, qui se redresse de plus en plus dans son lit, à chaque friandise nommée par Fanchette.

Et la tourte, Fanchette?

FANCHETTE.

Ils finissent de la manger, mam'selle... (Emma se laisse retomber avec un air d'abattement. Fanchette revient vers elle.) Ah! c'est-y donc malheureux que pour une si bonne occasion vous ayez pas d'appétit!

EMMA, à demi-voix.

Mais au contraire.

FANCHETTE.

Ah bah! c'est-y possible?

EMMA.

Tu sais bien qu'en revenant du bois j'avais si faim...

FANCHETTE.

C'est pourtant vrai... (Avec conviction.) Alors, mam'selle, faut pas manger!

EMMA.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

Parce que cette faim-là, voyez-vous, c'est un mauvais signe.

EMMA, étonnée.

Un mauvais signe?

FANCHETTE.

Oui, c'est un effet de la maladie.

EMMA.

Mais puisque je sens que je me porte bien.

FANCHETTE, avec conviction.

Encore une suite de la maladie, mam'selle!

EMMA, impatientée.

Mais non, mais non; je te dis que je n'ai rien!

FANCHETTE.

Toujours par rapport à la maladie; on ne se connaît pas soi-même, voyez-vous... (Emma fait un mouvement de dépit.) Allons, ne vous fâchez pas, mam'selle, et dormez un peu pour vous distraire.

JAVOTTE appelle du jardin.

Fanchette! Fanchette!

FANCHETTE.

Ah! on m'appelle... (Elle regarde par la porte vitrée.) C'est Javotte. (Faisant signe.) On y va, on y va... mam'selle n'a besoin de rien?

EMMA.

Non!

(Elle s'enfonce sous son oreiller.)

JAVOTTE, du dehors.

Fanchette!

FANCHETTE, répondant.

Me voilà! (A Emma.) Je dirai à mam'selle quel goût avait la tourte.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IX

EMMA seule.

EMMA, se relevant sur son séant.

Gourmande! elle ne pense qu'à la tourte!... (Avec mélancolie.) Et moi aussi j'y pense! mais comprend-on cette petite sotte qui s'obstine à me croire malade; qui me dit de faire diète quand je meurs de faim? (Elle sort du lit.) Car je meurs de faim! et n'avoir rien... (ses regards tombent sur le morceau de pain posé sur le guéridon par Fanchette) que ce morceau de pain laissé par Fanchette... (Elle le prend.) Du pain

sec... et encore si noir... (Elle le flaire.) Ça doit être bien mauvais le pain noir! (Elle y goûte.) Oh! ça a un drôle de goût... (Elle en mange encore.) Mais c'est égal... je crois qu'on peut s'y habituer. (Elle mange encore et soupire.) Il faut bien!... quand on n'a pas autre chose. (Elle regarde vers la porte vitrée.) Cette Fanchette pourtant, elle mange mes gâteaux, tandis que moi je mange son pain bis... Ah! la voici.

(Elle cache le reste du pain.)

SCÈNE X

FANCHETTE tenant un plateau sur lequel il y a un petit verre et une tasse, EMMA.

FANCHETTE, qui a la bouche pleine.

Oh! que c'est bon! que c'est bon! — Tiens, vous voilà levée, mam'selle.

EMMA.

Oui, tu as donc fini?

FANCHETTE.

Oh! que non, je vas retourner; il y a encore beaucoup de plats que j'ai pas goûtés.

(Elle a posé le plateau sur le guéridon.)

EMMA.

Qu'est-ce que tu as donc là?

FANCHETTE.

Ah! c'est un petit verre de mal... de mal... à je ne sais quoi.

EMMA.

De malaga?

FANCHETTE.

Oui, ma marraine a donné ce petit verre-là pour moi... (Elle présente la tasse à Emma) et une tasse de chiendent pour vous!

EMMA, avec dégoût.

Ah!

FANCHETTE.

Buvez, mam'selle, c'est très-bon... seulement faut pas goûter.

EMMA, avec résolution.

Non, je ne suis point malade, je ne veux plus rester au lit...

FANCHETTE, qui boit son vin de Malaga.

Par exemple!

EMMA, qui a tiré son manteau et son bonnet.

Aidez-moi à remettre ma robe, Fanchette.

FANCHETTE.

Mais que va dire ma marraine?

EMMA.

Eh bien, j'aime mieux tout lui avouer!... (après une hésitation) à elle... ou plutôt à ma bonne Javotte. (A elle-même.) Peut-être qu'elle trouvera quelque moyen de cacher que

j'ai menti... et désormais je promets bien... (A Fanchette qui lui passe sa robe.) Mais écoute... oh!... on vient...

(Elle se jette derrière les rideaux de son lit, qu'elle referme et qui la cachent.)

FANCHETTE, regardant à droite.

Ah! mon Dieu! c'est ma marraine! qu'est-ce qu'elle va dire, si elle sait que mam'selle Emma n'a pas dit la vérité?...

SCÈNE XI

FANCHETTE, Madame NOIROL et JAVOTTE entrant par la droite.

MADAME NOIROL à Javotte sans voir Fanchette.

Ainsi vous êtes sûre?

JAVOTTE.

Comme d'avoir mes deux oreilles, madame.

MADAME NOIROL, apercevant Fanchette.

Ah! je vous cherchais, Fanchette.

FANCHETTE, embarrassée et regardant à chaque instant vers le lit.

Moi, ma marraine?

MADAME NOIROL.

Approchez... Emma vous a conduite dans le jardin avant mon arrivée?

FANCHETTE, hésitant.

Dans le jardin?... Oui, marraine.

MADAME NOIROL.

Elle vous a montré un gros livre.

FANCHETTE, vivement.

Qu'était plein d'images!

MADAME NOIROL.

Et que vous avez laissé tomber dans la pièce d'eau? (Fanchette baisse les yeux sans répondre.) N'est-ce pas ce que vous avez raconté à Emma, ce qu'elle m'a répété devant vous?... à moins qu'elle n'ait menti...

FANCHETTE, toujours les yeux baissés.

Je dis point ça, ma marraine.

MADAME NOIROL, vivement.

Alors c'est vous qui mentiez; car ce livre... Javotte vient de le trouver dans votre panier!

FANCHETTE, reculant.

Ah! mon Dieu!

JAVOTTE.

Elle ne peut pas dire le contraire, il était caché tout au fond.

MADAME NOIROL.

Ainsi vous aviez trompé ma fille; ce livre que vous prétendiez perdu... vous l'aviez... volé.

FANCHETTE, avec un cri.

Volé... moi... ma marraine... Ah! c'est pas pour moi que vous avez dit ce mot-là... moi, voler... ah! vous ne croyez pas ça, ma marraine, n'est-ce pas... vous ne pouvez pas croire...

MADAME NOIROL.

Mais comment alors aviez-vous ce livre?

FANCHETTE.

Je l'ai trouvé dans le petit bois.

MADAME NOIROL, étonnée.

Dans le bois... Emma était donc allée?...

JAVOTTE, à part.

Oh!

FANCHETTE, embarrassée.

Ma marraine...

MADAME NOIROL.

Mais c'est impossible; Javotte l'aurait su, et d'ailleurs cette histoire de la pièce d'eau... (Avec indignation.) Vous essayez encore à me tromper.

FANCHETTE, joignant les mains.

Non; oh! non, je prends Dieu à témoin...

MADAME NOIROL.

Taisez-vous, petite malheureuse, ne prononcez pas un tel nom! et si vous voulez que je vous montre quel-

que indulgence, que je ne vous dénonce pas à vos parents, il faut que le mensonge soit avoué... avoué sur-le-champ... avoué à genoux!

SCÈNE XII

LES MÊMES, EMMA, sortant de derrière les rideaux, vient s'agenouiller entre Fanchette et sa mère[1].

TOUS.

Emma!

MADAME NOIROL.

Que faites-vous, ma fille?

EMMA, d'une voix entrecoupée.

Ce que vous venez d'ordonner, maman; j'avoue le mensonge... à genoux!

MADAME NOIROL.

C'est donc vous!

EMMA, avec prière.

Ma mère!

MADAME NOIROL.

Levez-vous. Ainsi j'avais bien deviné; une première désobéissance ne vous a point permis d'apprendre la leçon donnée, et vous avez supposé la perte du livre afin de cacher votre faute... Condamnée à une nouvelle étude, vous avez espéré y échapper par une feinte ma-

1. Fanchette, Emma, madame Noirol, Javotte.

ladie, et, de tromperie en tromperie, vous nous avez conduites au soupçon injurieux dont je viens d'affliger cette enfant!

FANCHETTE.

Ah! ma marraine, parlez point de moi; mam'selle Emma a été assez punie.

MADAME NOIROL.

Oui, punie par son vice lui-même; désormais, je l'espère, elle comprendra que l'on finit toujours par être pris dans les piéges que l'on veut tendre aux autres.

JAVOTTE, à demi-voix.

Ah! madame, nous v'là corrigées.

MADAME NOIROL.

Je le désire d'autant plus que je viens d'obtenir pour vous un poste de confiance, ma bonne. Mon frère vous emmène comme femme de charge, en Bretagne.

JAVOTTE.

En Bretagne!

MADAME NOIROL.

Vous partirez demain.

JAVOTTE.

Jésus! en Bretagne!... je suis sûre d'être massacrée par les Bédouins!

MADAME NOIROL, à Emma.

Quant à vous, Emma, votre conduite à venir prouvera si vos regrets sont sincères; mais, pour le mo-

ment, comme la famille Durosoir vous croit malade, vous garderez la chambre.

EMMA.

Moi, maman?

MADAME NOIROL.

Aimez-vous mieux que je raconte tout?

EMMA, vivement.

Oh! non.

MADAME NOIROL.

Alors résignez-vous, reprenez votre bonnet de nuit... (Elle le lui met) et tâchez de vous rappeler une autre fois que : *Comme on fait son lit on se couche.*

LA VIEILLE COUSINE

OU

IL NE FAUT PAS JUGER L'ARBRE D'APRÈS L'ÉCORCE

PERSONNAGES

Madame LANGLOIS, veuve (quarante à cinquante ans).

EUGÉNIE, sa fille (vingt ans, un peu bel esprit).

CAROLINE, sa fille (dix-huit ans, un peu coquette).

URSULE, cuisinière (quarante-cinq ans, très-bavarde).

LILI DUROC, cousine de madame Langlois (cinquante ans, petite bossue).

LA VIEILLE COUSINE

OU

IL NE FAUT PAS JUGER L'ARBRE D'APRÈS L'ÉCORCE

La scène se passe à Ville-d'Avray, près Paris. Le théâtre représente un salon de campagne; portes au fond, à droite et à gauche; chaises et fauteuils. A droite et à gauche, des guéridons et tout ce qu'il faut pour écrire. A gauche une cheminée, au-dessus de laquelle se trouve une glace.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, assise près du guéridon à droite et cherchant dans un dictionnaire des rimes.

EUGÉNIE. Elle regarde à la pendule.

Déjà trois heures! et ces vers pour la fête de maman ne sont point achevés... ce sont les rimes et la mesure qui m'arrêtent... Sans la mesure et la rime, je ferais des vers très-facilement... Mon Dieu! je voudrais pourtant finir... Le commencement est si bien... Cela a quelque chose de majestueux et de noble...

Elle lit avec un peu d'emphase.)

A la fête des rois le flatteur fait entendre
Pour leurs vaines grandeurs mille vœux complaisants;
Mais le plus doux souhait pour une mère tendre,
Est...

Voyons donc... quel est le plus doux souhait que l'on puisse faire pour une mère tendre?... Il faut que cela soit quelque chose qui rime en *ants*... (Elle cherche dans le dictionnaire des rimes.) Voilà : *chiendent!* — Non, ce n'est pas cela! — *Harengs!* — Pas davantage; — je ne peux pas aller souhaiter des harengs... — *Adjudants... serpents... cure-dents...* Ah! c'est comme un fait exprès... (Elle referme le dictionnaire avec humeur.) Je n'ai pas d'idée qui me donne une rime, et impossible de trouver une rime qui me donne une idée... C'est bien la peine d'avoir un dictionnaire!...

SCÈNE II

CAROLINE paraissant à la porte du côté gauche, les épaules couvertes d'un peignoir jeté sur sa robe, et arrangeant ses cheveux; EUGÉNIE.

CAROLINE.

Eugénie! Eugénie!

EUGÉNIE.

Eh bien?

CAROLINE.

Ah! ma chère enfant, quel malheur!

EUGÉNIE.

Que veux-tu dire?

CAROLINE.

Tu sais bien que j'avais envoyé Baptiste chez les demoiselles Saint-Clair, nos voisines, pour leur emprunter une parure?

EUGÉNIE.

Eh bien!

CAROLINE.

Eh bien! les demoiselles Saint-Clair sont retournées à Paris.

EUGÉNIE.

Alors tu te coifferas simplement en cheveux.

CAROLINE.

Me coiffer en cheveux! tu veux que je représente une Muse sans ornements de tête?... C'est impossible, ma chère; si je n'ai point de parure, tes vers paraîtront détestables.

EUGÉNIE.

Rassure-toi; je crois bien qu'ils ne seront pas faits! ainsi tu n'auras pas besoin de t'habiller en Muse.

CAROLINE, qui s'arrange devant le miroir, à gauche.

Par exemple! et mon costume! Ah! ma chère! il me va trop bien pour que j'y renonce; je suis décidée à le mettre, quoi qu'il arrive.

EUGÉNIE.

Mais si tu n'as pas de vers à réciter?

CAROLINE.

Eh bien! je serai la Poésie... en prose... L'important n'est pas de réciter des strophes, c'est d'avoir une coiffure... Voyons... comment donc se coiffaient les Muses?... à la chinoise ou à la Marie Stuart?

(Elle arrange ses cheveux devant le miroir.)

EUGÉNIE, un peu impatientée.

Écoute, ma chère Caroline, tu ferais bien mieux de me laisser terminer ma pièce de vers et de t'occuper de tous les préparatifs...

CAROLINE.

Les préparatifs? Ursule s'en est chargée.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! Ursule est certainement pleine de bonne volonté; mais tu sais que quand elle a commencé à causer, le temps s'écoule sans qu'elle s'en aperçoive... surtout quand elle parle de son ancienne maîtresse polonaise.

CAROLINE, riant.

La princesse Krakinoski!

EUGÉNIE.

Si on ne se hâte pas, je tremble que maman ne devine quelque chose.

CAROLINE.

C'est impossible, elle ne se doute de rien et elle est

allée, en se promenant, jusqu'à la poste chercher ses lettres.

EUGÉNIE.

Pourvu qu'aucune visite ne vienne nous déranger!

CAROLINE.

Eh! non; tu sais bien que notre été se passe à Ville-d'Avray sans que nous voyions personne! Dès que le mois d'août arrive, toutes nos connaissances tombent malades... afin de partir pour les eaux. (Soupirant.) Il n'y a que nous qui sommes obligées de nous bien porter, parce que maman a ici une petite maison où elle veut passer les beaux jours... Elle devrait savoir pourtant que ce n'est plus la mode d'aimer la campagne... On dit que c'est bourgeois!

SCÈNE III

LES MÊMES, URSULE accourant par la porte du côté droit; elle porte du beurre et des œufs dans son panier [1].

URSULE, parlant très-vite.

Impossible de le trouver!... Où est-il donc passé?... Ah! mesdemoiselles, vous n'auriez pas vu Baptiste, s'il vous plaît?

CAROLINE.

Mais il est occupé, je crois, à faire les bouquets pour notre fête.

1. Caroline, Ursule, Eugénie.

URSULE.

Encore! ah! quel lambin! quand je pense que j'ai déjà eu le temps d'aller au village tout acheter... Voyez, mesdemoiselles... du beurre frais et des œufs *item!* c'est pour mon entremets, vous savez, la fameuse *crème bachique*... un mets que la princesse Krakinoski disait toujours qu'il n'a pas son pareil dans les trente-six parties du monde... Il paraît que ça a été inventé en Angleterre... où ils font tout à la mécanique, même les *plomb-boudins*. — Avec ça vous aurez des *œufs en surprise*, un vrai manger des dieux!

EUGÉNIE, avec l'intention de congédier Ursule afin de travailler.

Nous nous en rapportons à vous, Ursule; nous savons que vous êtes un *cordon-bleu*.

URSULE.

Comme mademoiselle se fait l'honneur de me le dire, un *cordon-bleu* premier numéro! à preuve que la princesse Krakinoski, qui avait fait ses quatre repas dans les hautes et basses cours de l'Europe, déclarait que je ne craignais personne pour les *soupirs de nonne*, le *poulet à la parole*, l'*anguille au soleil* et tous les autres plats généralement quelconques. Il n'y a qu'un seul ragoût qui m'a toujours tenu rigueur et que je donnerais deux doigts de votre main pour le réussir; cest l'*île flottante*, entremets né en Provence, qui est un pays sauvage, comme toutes les campagnes hors Paris.

CAROLINE.

Vous avez été cependant élevée dans une de ces campagnes, ma bonne.

URSULE, un peu piquée.

C'est vrai, mademoiselle, mais personne n'est responsable du malheur de sa naissance. A cette heure je suis de Paris par l'intelligence, si bien que j'abomine tout ce qui vient de la province, à commencer par les domestiques. Des gens sans la moindre éducation, qui ne savent rien! Quand vous pensez qu'il y en avait, l'an dernier, une chez votre tante qui, quand on lui disait de porter une lettre au château, demandait le nom de la rue! Ça fait honte à l'espèce humaine, ma parole d'honneur!

EUGÉNIE, à part.

Décidément je ferai mieux d'aller travailler ailleurs[1]. (Elle va pour sortir par la porte du côté gauche et recule tout à coup.) Ah!... voici maman!

URSULE.

Madame Langlois!

CAROLINE.

Ah! grand Dieu! si elle voit nos préparatifs, elle va tout deviner!

URSULE.

Faut tout cacher! (Elle relève son tablier sur le panier qu'elle porte. A Caroline.) Otez votre peignoir, mademoiselle Caroline.

CAROLINE, qui a ôté son peignoir.

Comment faire pour que maman ne l'aperçoive pas?... Ah! sous votre tablier!

(Elle fourre son peignoir sous le tablier d'Ursule.)

1. Eugénie, Ursule, Caroline.

URSULE.

Eh bien! eh bien... vous le mettez sur le beurre frais!

EUGÉNIE, qui a repris les papiers posés sur les guéridons et les a cachés dans la poche de son tablier, cherche où mettre son dictionnaire.

Ramassons tous ces papiers... Mais le dictionnaire... (Courant à Ursule.) Vite! prenez garde qu'on ne le voie! (Elle le fourre sous le tablier d'Ursule.)

URSULE.

Ah! grand Dieu! vous allez écraser les œufs!

EUGÉNIE.

Eh! non!

URSULE.

C'est fait, mademoiselle! (Entr'ouvrant son tablier.) Voyez!

EUGÉNIE.

Cachez donc cela!

SCÈNE IV

Madame LANGLOIS, entrant par le fond, LES MÊMES [1].

MADAME LANGLOIS, qui tient une lettre à la main.

Mes enfants, je vous dérange peut-être?...

1. Eugénie, Ursule, Caroline, madame Langlois.

EUGÉNIE, embarrassée.

Pourquoi donc, maman?

CAROLINE, de même.

Au contraire!

URSULE, de même.

Certainement... Madame est arrivée très à propos... (Bas, à Eugénie.) Ils sont cassés, mademoiselle, je sens que ça coule!

EUGÉNIE, bas.

Silence, donc!

MADAME LANGLOIS.

Je suis bien aise, au reste, de vous rencontrer, car j'ai une nouvelle à vous annoncer.

CAROLINE.

Quoi donc, maman?

MADAME LANGLOIS.

Vous n'avez point oublié notre vieille cousine Duroc, de Landerneau?

EUGÉNIE.

Dont le frère vient de mourir après vous avoir fait un procès si injuste?

CAROLINE.

Qu'il a gagné.

MADAME LANGLOIS.

Précisément. Eh bien! cette lettre m'annonce son arrivée à Ville-d'Avray.

URSULE, effrayée.

L'arrivée du défunt ?

MADAME LANGLOIS.

Eh ! non, de sa sœur !

EUGÉNIE.

Quoi ! notre cousine va venir ?

CAROLINE.

Chez nous ?

MADAME LANGLOIS.

Aujourd'hui même.

EUGÉNIE et CAROLINE.

Aujourd'hui !

URSULE.

Ah ! Jésus ! comment allons-nous faire ?... Je cours avertir Baptiste.

MADAME LANGLOIS.

Je viens de l'envoyer à Sèvres pour attendre la diligence au passage. Veuillez voir vous-même, Ursule, s'il rien ne manque dans la chambre verte.

URSULE.

J'y vais, madame. (A part.) Eh bien ! en voilà une tuile qui nous tombe ! et une provinciale encore !... Ah ! si elle croit qu'elle sera la bien venue, par exemple... (Voyant que madame Langlois la regarde ; haut.) J'y vais, j'y vais... (A part.) Et ma *crême bachique* qu'est pas encore commen-

cée... Et les œufs qui coulent toujours... (Haut.) Voilà, madame! (A part.) Ah! la princesse Krakinoski avait bien raison de dire que les malheurs vous arrivaient toujours par accident!...

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V

Madame LANGLOIS reste un instant seule, EUGÉNIE et CAROLINE, étant remontées vers le fond et causant bas.

MADAME LANGLOIS, à part.

Cette arrivée inattendue dérange ici tous les plans; ces pauvres enfants vont être bien embarrassées pour me préparer leur surprise... Quand je suis seule je ferme les yeux, je m'absente; mais la cousine, qui n'est point avertie, va être un obstacle...

(Eugénie et Caroline redescendent avec des signes de contrariété[1].)

EUGÉNIE.

Mais comment se fait-il, maman, que mademoiselle Duroc vienne ainsi nous voir sans être invitée?

MADAME LANGLOIS.

Elle a pensé que la parenté était un titre suffisant.

CAROLINE.

Cette parenté n'a pas empêché son frère de vous intenter un procès qui a duré quinze ans!

1. Eugénie, madame Langlois Caroline.

EUGÉNIE.

Et qui vous a causé tant de chagrin!

MADAME LANGLOIS.

Il est vrai que j'ai eu à me plaindre sérieusement du frère, et que ses chicanes m'ont enlevé une partie de la fortune qui doit vous appartenir; mais la sœur n'a point pris de part directe à ces actes, et bien que sa résolution m'ait surprise, je suis décidée à la recevoir avec toute la politesse que l'on doit à ses hôtes.

EUGÉNIE.

Et savez-vous, maman, si elle doit rester ici longtemps?

MADAME LANGLOIS.

Je le crains; sa lettre parle de l'isolement dans lequel la mort de son frère vient de la laisser, et elle témoigne le désir de se rapprocher du reste de sa famille.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! qu'allons-nous devenir!

EUGÉNIE.

Que faire d'une vieille cousine qui arrive de Landerneau?

CAROLINE.

Elle n'aura aucun de nos goûts, aucune de nos habitudes!

EUGÉNIE.

Je suis sûre qu'elle ne sait parler que de tricot!...

CAROLINE.

Et qu'elle porte des gants de peau de lapin!

MADAME LANGLOIS.

Allons, mes enfants, pas de préventions. J'aurais préféré, comme vous, éviter cette visite; mais, puisque la chose est impossible, faisons bon visage.

EUGÉNIE.

Oh! maman, je ne pourrai jamais.

CAROLINE.

Ni moi!

UGÉNIE.

Une inconnue dont je n'avais jusqu'ici entendu prononcer le nom qu'à propos des chagrins que vous causait ce procès!

CAROLINE.

Qui s'invite elle-même chez nous!

EUGÉNIE.

Ceci prouve d'abord très-peu d'esprit...

CAROLINE.

Oh! je suis certaine d'avance qu'elle sera insupportable!

MADAME LANGLOIS, sérieusement.

De grâce, plus d'indulgence. J'ai à peine entrevu autrefois mademoiselle Duroc, mais autant qu'il m'en souvient, elle ne méritait point toutes ces répugnances. Au reste nous en jugerons. Je vous recommande seulement de nouveau la politesse; c'est pour nous un devoir... d'autant que son infirmité lui donne droit à plus d'égards.

EUGÉNIE.

Quelle infirmité?

MADAME LANGLOIS.

Ne vous l'ai-je point dite?

CAROLINE.

Nullement.

MADAME LANGLOIS.

Eh bien! elle est... elle est bossue!

EUGÉNIE ET CAROLINE.

Bossue!

CAROLINE.

Ah! ciel! il ne manquait plus que cela!

EUGÉNIE.

On dit que les bossus sont si méchants!

CAROLINE.

Et ils sont si laids!

MADAME LANGLOIS, un peu sévèrement.

Prenez garde, mes filles! ce qui est surtout laid et méchant, c'est le défaut de compassion pour le malheur; c'est l'égoïsme qui nous fait malveillants parce que nous sommes contrariés; c'est l'oubli de l'affection et du respect que nous devons au membre de la famille qui vient chercher notre hospitalité.

EUGÉNIE, embarrassée.

Pardon, maman.

CAROLINE, de même.

Nous n'avons pas voulu vous déplaire.

MADAME LANGLOIS, avec bonté.

Je le sais, mes enfants; mais quelque intempestive que puisse paraître la venue de notre vieille cousine, songez qu'il ne faut point le lui laisser voir.

EUGÉNIE, à part.

On se contentera de le penser.

MADAME LANGLOIS.

Et surtout si quelque chose, dans sa toilette ou dans sa personne, vous paraissait bizarre, gardez-vous de rire!

CAROLINE.

On se mordra les lèvres, maman.

MADAME LANGLOIS.

Écoutez... j'entends des voix...

SCÈNE VI

LES MÊMES, URSULE accourant par la droite.

URSULE.

La voilà! la voilà!

EUGÉNIE.

Qui donc?

URSULE.

La cousine de campagne... oh! mesdemoiselles, faut qu'elle soit habillée à la mode du Congo! Figurez-vous un chapeau qui a l'air d'un parapluie, une pelisse garnie de queues de renards, une robe vert pomme...

MADAME LANGLOIS, l'interrompant d'un ton sérieux.

Assez, Ursule!

CAROLINE, qui regarde à la porte du fond.

Elle a un perroquet!

EUGÉNIE, regardant également.

Et un petit chien!

URSULE.

C'est une ménagerie qui arrive. (Madame Langlois lui lance un regard sévère.) On se tait, madame!... (Madame Langlois sort pour aller au-devant de la vieille cousine.) Ah! grand Dieu! si la princesse avait vu ça!... elle aurait ri, mais ri qu'elle s'en serait donné une entorse à la rate... (Regardant.)

Ajoutez qu'elle a le dos fait comme un moule de pain de Savoie. (Elle rit.) Ah! ah! ah! (S'arrêtant brusquement à l'entrée de Madame Langlois.) Oh!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA VIEILLE COUSINE, Madame LANGLOIS, qui la conduit, entrant par le fond; EUGÉNIE et CAROLINE sont remontées à gauche.

La vieille cousine est bossue, en costume de voyage très-grotesque; elle porte, de la main gauche, une cage qui renferme un perroquet, et, sous le bras droit, un petit chien [1].

MADAME LANGLOIS.

Veuillez entrer, mademoiselle, et soyez la bien venue.

LA VIEILLE COUSINE.

Merci, ma chère madame Langlois... J'arrive ici comme un coup de tonnerre, sans invitation; mais il faudra bien que vous me pardonniez... Où sont donc vos filles?

MADAME LANGLOIS.

Approchez, Eugénie et Caroline.
(Eugénie et Caroline saluent.)

LA VIEILLE COUSINE.

Comment, elles me saluent! (Allant à elles.) Mais venez donc m'embrasser [2]!

1. La vieille cousine, madame Langlois, Eugénie, Caroline, Ursule.
2. Madame Langlois, la vieille cousine, Eugénie, Caroline, Ursule.

EUGÉNIE, l'embrassant.

Pardon!

CAROLINE, l'embrassant.

Madame!...

LA VIEILLE COUSINE, passant à droite pour poser la cage sur le guéridon et remarquant Ursule [1].

Ah!... c'est la bonne?... bonjour, ma chère! elle a un air qui me plaît.

URSULE, saluant.

Madame! (A part.) Du moins elle a du goût.

MADAME LANGLOIS.

Baptiste a porté les bagages dans votre appartement; permettez-moi de vous débarrasser...

LA VIEILLE COUSINE.

De mon chien et de mon perroquet? merci! (Madame Langlois passe près de la vieille cousine et lui prend son chien [2].) Ah! cela doit vous paraître bien ridicule de ne marcher ainsi qu'avec une collection d'animaux; mais, que voulez-vous? quand on est seule, on se fait une société comme on peut, on se rejette sur les bêtes... à défaut d'enfants. (Voyant que Caroline et Eugénie se détournent pour rire.) Ça fait rire les petites cousines.

MADAME LANGLOIS.

Ne croyez pas...

1. Madame Langlois, Eugénie, Caroline, la vieille cousine, Ursule.
2. Eugénie, Caroline, madame Langlois, la vieille cousine, Ursule.

LA VIEILLE COUSINE.

Oh! ne cherchez point à les excuser; je comprends qu'on s'étonne de mon amitié pour Azor... avec cela il me ressemble... Il n'est pas beau! mais, en revanche, il a des qualités sérieuses. D'abord, il est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, puis il ne remarque point mes infirmités, il ne s'en moque jamais... Il y a bien des gens qui n'ont point la même indulgence...

(Eugénie et Caroline paraissent embarrassées.)

MADAME LANGLOIS.

Voulez-vous qu'Ursule emporte aussi la cage?

LA VIEILLE COUSINE.

Non, je garde Jacquot, il est trop ennuyeux pour que j'en fatigue les autres.

URSULE.

Oh! cela plaît à dire à madame... ces oiseaux-là sont si intéressants!... ma mère en avait un superbe qui parlait comme dix personnes... J'ai été élevée avec lui.

LA VIEILLE COUSINE.

Et on voit que vous avez profité de votre éducation.

URSULE, saluant.

Oh! madame est trop bonne. Elle verra comme, son perroquet et moi, nous nous entendrons... (Au perroquet.) N'est-il pas vrai, Jacquot?... Bonjour, Jacquot!... Me connais-tu, Jacquot?

URSULE.

Sans compter les désagréments qu'on va avoir avec son chien et son perroquet... des bêtes qui n'ont pas de principes !

EUGÉNIE.

Voilà toutes nos habitudes dérangées ! maintenant il sera impossible de lire en commun le soir.

CAROLINE.

Et d'aller promener à cheval.

EUGÉNIE.

Mademoiselle Duroc doit détester la littérature.

CAROLINE.

Et la toilette.

EUGÉNIE.

Ajoutez qu'elle va retenir aujourd'hui maman à la maison, nous ne pourrons faire nos préparatifs à son insu !...

CAROLINE.

Je ne suis pas encore habillée !

EUGENIE.

Ma pièce de vers ne sera jamais faite !

URSULE.

Et moi, mes entremets qui ne sont pas commencés !

CAROLINE.

Ah! quel malheur d'avoir de vieilles cousines de province!...

URSULE.

La voici!

CAROLINE.

Déjà!

EUGÉNIE.

Je me sauve!

(Elle entre à gauche.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA VIEILLE COUSINE; elle a quitté son manteau et son chapeau; elle porte un costume simple mais convenable, et elle est coiffée d'un bonnet.

LA VIEILLE COUSINE, tenant à la main une petite cassette.

N'ayez pas peur, mes enfants; je ne viens pas pour vous déranger, au contraire... je veux vous aider...

(Elle pose la cassette sur le guéridon à droite.)

CAROLINE.

Nous aider?

URSULE.

Comment?

LA VIEILLE COUSINE.

Oui; Baptiste m'a raconté en route que c'était la fête de madame Langlois [1]...

1. Caroline, la vieille cousine, Ursule.

CAROLINE, regardant autour d'elle.

Chut!

URSULE.

Madame pourrait entendre!

LA VIEILLE COUSINE.

Ne craignez rien! je savais que sa présence devait vous gêner, je viens de l'éloigner.

CAROLINE.

Vous?

LA VIEILLE COUSINE.

En lui demandant d'aller payer elle-même au bureau des diligences de Sèvres le prix de ma place.

CAROLINE.

Alors nous sommes seules?

LA VIEILLE COUSINE.

Oui; mais vite profitons-en!... (A Ursule.) Vous, d'abord, ma bonne, retournez à vos fourneaux; je viens de voir en passant des dispositions superbes...

URSULE.

Mademoiselle est bien honnête; mais quand à ça, je puis me flatter de connaître à fond tout ce qui relève de la casserole et du four de campagne. Je réussis également dans les gelées, les crèmes, les pâtisseries, et je n'ai jamais échoué que sur l'*île flottante*.

LA VIEILLE COUSINE.

L'île flottante! un entremets britannique! j'ai une recette avec laquelle on réussit toujours.

URSULE, vivement.

Est-ce bien possible, mademoiselle?

LA VIEILLE COUSINE.

Je vais vous l'écrire, et je réponds du succès.

URSULE.

Ah! mademoiselle, que de remercîments... (A Caroline.) Ceci, mademoiselle, prouve cependant de l'instruction.

CAROLINE, à part.

En cuisine.

LA VIEILLE COUSINE, qui écrit à gauche [1].

Vous, ma chère Caroline, il paraît que Baptiste n'a pu vous apporter de chez votre amie ce que vous lui demandiez pour votre coiffure?

CAROLINE.

Quoi! vous savez?

LA VIEILLE COUSINE.

J'ai heureusement dans ce petit coffret quelques rangs de perles.

CAROLINE, s'approchant vivement.

Des perles!

1. La vieille cousine, Caroline, Ursule.

LA VIEILLE COUSINE.

Vous n'avez qu'à voir si cela peut vous servir... (Donnant ce qu'elle a écrit à Ursule.) Voilà, ma bonne [1]...

URSULE.

En vous remerciant, mademoiselle. Ah ! Dieu ! si je pouvais réussir !

LA VIEILLE COUSINE.

C'est facile, il ne faut que de la confiance... et des œufs frais...

(Ursule sort par la droite.)

CAROLINE, qui a ouvert le coffret.

Ah ! mais c'est un collier admirabe !

LA VIEILLE COUSINE.

Il vous plaît, mon enfant ?... alors il faut le garder !

CAROLINE.

Que dites-vous ?... Oh !... je ne voudrais pas...

LA VIEILLE COUSINE.

Mais, moi, je veux... et songez qu'à une vieille parente on doit obéissance.

CAROLINE.

Je ne puis vous priver...

1. La vieille cousine, Ursule, Caroline.

LA VIEILLE COUSINE.

D'une parure de bal! Vous me trouvez donc tournée pour la danse?

CAROLINE.

Les perles sont si belles!...

LA VIEILLE COUSINE.

Qu'il ne faut pas les laisser cachées... et c'est pour cela que vous les porterez.

CAROLINE.

Mais qu'ai-je fait pour mériter?...

LA VIEILLE COUSINE.

Que je vous aime? Eh bien! vous êtes de ma famille! n'est-ce point assez, chère enfant? Comptez-vous donc pour peu de chose ces liens de parenté qui nous assurent des protecteurs, qui nous donnent des amis avant que nous ayons pu en choisir? N'est-ce rien que d'avoir une communauté de nom, d'intérêt, d'honneur? La famille, c'est comme une seconde patrie dans la patrie; les parents, c'est toujours quelque chose de nous-mêmes!

CAROLINE, *émue.*

Ah! ma cousine... ce que vous dites là... je n'y avais jamais pensé!

LA VIEILLE COUSINE, *souriant.*

Mais maintenant que vous ne l'ignorez plus, vous prendrez le collier?

CAROLINE.

Vraiment, je ne sais comment vous remercier.

LA VIEILLE COUSINE.

En vous dépêchant d'aller le mettre.

CAROLINE, l'embrassant.

Ah! vous êtes trop bonne.

LA VIEILLE COUSINE.

Alors il faudra m'aimer en conséquence.

CAROLINE.

Je vous le promets!

LA VIEILLE COUSINE.

Et moi, j'y compte; mais vite à votre toilette, avant que votre mère n'arrive!

CAROLINE.

J'y cours. (Elle regarde le collier avec joie.) Dieu! les jolies perles! (Embrassant encore la vieille cousine.) Oh! ma cousine, quel bonheur que vous soyez venue!

SCÈNE X

LA VIEILLE COUSINE, seule.

LA VIEILLE COUSINE.

Pauvre enfant! ma vue l'avait effrayée... je conçois cela! la vieille cousine Lili n'a rien de bien séduisant... aussi, la reçoit-on d'abord, comme les médecines

amères..... avec une grimace; mais elle tâche de se faire pardonner comme elles, en se rendant utile... Ah! voici l'autre petite... elle a l'air de composer... oui, je me rappelle... son oncle m'a dit que c'était le *bas-bleu* de la famille.

SCÈNE XI

EUGÉNIE, entrant par la droite avec un papier et un crayon à la main, LA VIEILLE COUSINE.

EUGÉNIE, sans voir la vieille cousine.

Je n'en sortirai jamais; ce dernier vers est d'une difficulté!..

LA VIEILLE COUSINE, s'approchant.

Peut-on voir les premiers?

EUGÉNIE, se retournant.

Ma cousine!..

(Elle cache son papier.)

LA VIEILLE COUSINE.

Oh! ne cachez rien; je sais, ma chère enfant, que vous avez un faible pour la poésie...

EUGÉNIE.

Moi?

LA VIEILLE COUSINE.

J'ai même vu une pièce de votre façon envoyée à votre oncle.

EUGÉNIE.

Quoi! il vous a montré?...

LA VIEILLE COUSINE.

C'était une élégie à la lune! on s'occupe beaucoup de la lune à notre époque. Tous nos poëtes lui disent des douceurs; heureusement que c'est loin... elle peut faire la sourde oreille.

EUGÉNIE.

Ma cousine trouve sans doute cela bien peu raisonnable?

LA VIEILLE COUSINE.

De faire des vers?

EUGÉNIE.

Oui.

LA VIEILLE COUSINE.

Pourquoi donc, s'ils ne sont pas mauvais? j'adore la poésie.

EUGÉNIE.

Vous?

LA VIEILLE COUSINE.

La preuve, c'est que j'ai fait la route en lisant les *Méditations* de Lamartine.

EUGÉNIE, étonnée.

Quoi! on connaît Lamartine à Landerneau!

LA VIEILLE COUSINE.

Et on l'imite, ma chère.

EUGÉNIE.

Comment cela?

LA VIEILLE COUSINE.

Je vous apporte deux volumes de vers d'un compatriote.

EUGÉNIE.

Pour moi?

LA VIEILLE COUSINE.

Avec un envoi de l'auteur.

EUGÉNIE.

Se peut-il! oh! que je voudrais voir...

LA VIEILLE COUSINE.

Permettez!... il y a pour cela une condition.

EUGÉNIE.

Quelle condition?

LA VIEILLE COUSINE.

C'est que je commencerai par connaître ce que vous venez de faire...

EUGÉNIE.

Moi?... mais je n'ai rien encore... qu'une strophe commencée.

LA VIEILLE COUSINE.

Lisez votre commencement.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! c'est pour la fête de maman; j'aurais voulu exprimer notre tendresse bien simplement.

LA VIEILLE COUSINE.

En vers alexandrins?

EUGÉNIE.

Précisément.

LA VIEILLE COUSINE.

Voyons.

EUGÉNIE lisant :

A la fête des rois le flatteur fait entendre
Pour leurs vaines grandeurs mille vœux complaisants;
Mais le plus doux espoir pour une mère tendre
Est...

LA VIEILLE COUSINE.

Eh bien!

Est le bonheur de ses enfants.

EUGÉNIE.

Tiens! mais cela fait le vers!

LA VIEILLE COUSINE.

Vous ne l'aviez donc pas trouvé?

EUGÉNIE.

C'est-à-dire à peu près..... il me manquait seulement la forme et la rime! mais je l'avais en idée!

LA VIEILLE COUSINE, malignement.

Alors je l'ai deviné.

EUGÉNIE.

Précisément. (Elle va à la table à gauche pour écrire.) Ah! si je pouvais, pendant que j'y suis, faire une seconde strophe.

LA VIEILLE COUSINE, malignement.

Essayez le même procédé.

EUGÉNIE.

Voyons.

(Elle est assise devant le guéridon à gauche et elle semble chercher.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, URSULE avec un saladier.

URSULE.

Ah! mademoiselle, mademoiselle, au secours!

EUGÉNIE, effrayée.

Qu'y a-t-il?

LA VIEILLE COUSINE.

Qu'est-ce que c'est?

URSULE.

Mon *île flottante* s'en va..... mon *île flottante* est perdue!

LA VIEILLE COUSINE.

Oh! vous m'avez fait une peur!...

URSULE.

J'ai pourtant suivi la recette, mademoiselle! voyez; il y a six pommes, cuites à l'eau bouillante, quatre blancs d'œufs; j'allais mettre le reste...

LA VIEILLE COUSINE.

Mais, au lieu de parler, occupez-vous donc de battre...

(Elle prend le saladier et bat les œufs.)

URSULE.

Ah! voilà!... j'ai un peu causé avec Baptiste. C'est peut-être ça qui est cause...

LA VIEILLE COUSINE.

Vite, les autres ingrédients!

URSULE.

Tout de suite.

(Elle sort en courant par la droite.)

LA VIEILLE COUSINE, à Eugénie.

Eh bien! la seconde strophe?

EUGÉNIE.

Je cherche (elle relit).

Mais le plus doux espoir pour une mère tendre
Est le bonheur de ses enfants.

LA VIEILLE COUSINE, dictant.

Jouissez-en, ô vous qui nous faites joyeuses!

EUGÉNIE.

C'est cela (elle écrit).

URSULE, rentrant avec du sucre et de l'eau de fleur d'oranger; elle regarde dans le saladier.

Oh! mademoiselle! voilà l'*île* qui reparaît.

EUGÉNIE, écrivant.

Jouissez-en...

URSULE.

Je crois bien que j'en jouis.

EUGÉNIE, écrivant.

... O vous qui nous faites joyeuses!

URSULE, à la vieille cousine.

Vous voyez, mademoiselle Eugénie aussi en est joyeuse... — Oh! c'est une vraie mousse! — Dieu! si la princesse Krakinoski voyait ça!

LA VIEILLE COUSINE, dictant :

Aujourd'hui, nous n'avons, ma mère, à souhaiter
Que...

(A Ursule.) Du sucre râpé et de la fleur d'orange...

EUGÉNIE, s'arrêtant.

Comment?... mais ça ne rime pas...

URSULE, regardant le saladier.

Je ne sais pas si ça rime, mais ça monte joliment!

EUGÉNIE répétant.

Aujourd'hui, nous n'avons, ma mère, à souhaiter

LA VIEILLE COUSINE, dictant.

Pour vous, que de pouvoir toujours nous rendre heureuses.
Pour nous, que de le mériter.

EUGÉNIE écrivant.

C'est justement ce que je pensais; mais c'est vous, ma cousine, qui avez fait la strophe.

URSULE.

Et l'entremets. (Prenant le saladier.) Maintenant je me charge du reste. (A Eugénie.) Ah! mademoiselle, sans votre cousine je ne serais jamais sortie de mon plat.
(Elle sort par la droite.)

EUGÉNIE, à part.

Ni moi de mes vers. (A la vieille cousine.) Je ne sais comment vous remercier.

LA VIEILLE COUSINE.

De vous avoir aidée à rimer vos sentiments?... Eh! ma chère enfant, l'important est de les avoir et de les prouver par ses actions.

EUGÉNIE.

Et quand je pense que je n'avais jamais entendu parler de votre talent!

LA VIEILLE COUSINE.

Oh! je garde pour moi mes poésies de mirlitons. Parce qu'on fait des quatrains pour les fêtes, les mariages ou les baptêmes, il ne faut pas se croire une Muse, sans quoi tous les poëtes du *Fidèle berger* seraient des Apollons!

EUGÉNIE, *d'un ton senti.*

Votre modestie, ma cousine, est une leçon pour moi, et j'en profiterai.

LA VIEILLE COUSINE.

A la bonne heure, ma belle; mais votre mère peut arriver, hâtez-vous de terminer vos dispositions.

EUGÉNIE.

J'y vais.

LA VIEILLE COUSINE.

Si madame Langlois revient, je la retiendrai.

EUGÉNIE.

Merci. — Ah! chère cousine, sans votre arrivée nous ne nous en serions jamais tirées!

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIII

LA VIEILLE COUSINE, seule.

Allons, voilà une nouvelle amie que je me suis faite... Maintenant j'ai des intelligences dans la place... mais il reste encore à gagner le *commandant*... Précisément, le voici !

SCÈNE XIV

Madame LANGLOIS, entrant par le fond, LA VIEILLE COUSINE.

MADAME LANGLOIS.

Je viens de tout régler pour vous au bureau.

LA VIEILLE COUSINE.

Mille grâces ! mon excellente madame Langlois; mais nous avons nous-mêmes à régler quelque chose.

MADAME LANGLOIS.

Quoi donc ?

LA VIEILLE COUSINE.

Commençons par nous asseoir et causons.
(Elle s'assoit à droite.)

MADAME LANGLOIS, prenant un siége.

Volontiers.

LA VIEILLE COUSINE.

Vous avez été bien surprise, n'est-ce pas, quand une lettre vous a annoncé que j'arrivais.

MADAME LANGLOIS.

J'avoue que je ne m'attendais pas au plaisir...

LA VIEILLE COUSINE.

De recevoir une vieille cousine que vous ne connaissiez pas, ou plutôt que vous connaissiez trop! car Dieu sait que depuis quinze années vous avez dû voir assez souvent le nom de Duroc sur des papiers timbrés!

MADAME LANGLOIS.

Monsieur votre frère ne nous a point, en effet, épargné les procès.

LA VIEILLE COUSINE.

Et le pire, c'est qu'il les a gagnés; de sorte que le plus clair des biens que vous avez en Bretagne est devenu sa propriété.

MADAME LANGLOIS.

Et se trouve aujourd'hui la vôtre!

LA VIEILLE COUSINE.

Naturellement; j'en ai trouvé tous les titres dans sa succession. (Elle tire des papiers de sa poche.) Et les voici, je vous les apporte.

MADAME LANGLOIS, un peu sèchement.

Je ne vois pas quel intérêt peuvent avoir pour moi des papiers qui m'ont dépouillée d'une partie de ce que je possédais.

LA VIEILLE COUSINE.

Pardon; mais, en les examinant, j'en ai trouvé un perdu, oublié... un vieil acte que mon frère ne connaissait point sans doute et qui prouve votre bon droit.

MADAME LANGLOIS.

Que dites-vous? se peut-il?

LA VIEILLE COUSINE, présentant un papier.

Lisez plutôt.

MADAME LANGLOIS, prenant le papier.

Ah! oui voilà bien la pièce que j'ai tant cherchée, et faute de laquelle mon procès a été perdu.

LA VIEILLE COUSINE.

Heureusement qu'elle est retrouvée.

MADAME LANGLOIS.

Hélas! c'est trop tard, mademoiselle; la décision des juges est irrévocable.

LA VIEILLE COUSINE.

Vous croyez?

MADAME LANGLOIS.

Le procès a été jugé en dernier ressort.

LA VIEILLE COUSINE.

Je pense que vous vous trompez, ma chère madame Langlois.

MADAME LANGLOIS.

Hélas ! je ne suis que trop certaine....

LA VIEILLE COUSINE.

Et moi je vous dis que quand une injustice a été commise, entre honnêtes gens, il reste toujours un tribunal qui peut casser les arrêts.

MADAME LANGLOIS.

Lequel ?

LA VIEILLE COUSINE.

La conscience, madame Langlois ! (Elle se lève ; madame Langlois l'imite.) C'est elle qui m'a dit qu'il fallait venir vous apporter cette preuve, et que si les autres ne pouvaient rien au jugement qui vous avait dépouillée de vos biens, c'était à moi de le révoquer.

MADAME LANGLOIS.

Comment [1] ?

LA VIEILLE COUSINE, allant vers la cheminée à gauche.

En renonçant au bénéfice d'une iniquité, en détruisant les titres qui me donnent un droit sur ce qui doit vous appartenir.

1. La vieille cousine, madame Langlois.

MADAME LANGLOIS.

Est-ce possible? (La vieille cousine jette les papiers dans le feu. Ah! que faites-vous ?

LA VIEILLE COUSINE, prenant les pincettes pour pousser les papiers dans la flamme.

Eh bien! vous le voyez, je fais du feu! on dit qu'il purifie tout... j'espère qu'il emportera les mauvais souvenirs de cette vilaine affaire.

MADAME LANGLOIS, lui prenant les mains.

Ah! ma cousine, un tel désintéressement!...

LA VIEILLE COUSINE.

Du tout, je vous rends des biens qui vous appartiennent, et je m'assure votre amitié qui ne m'appartenait pas... il est clair que c'est moi qui gagne au marché,

EUGÉNIE et CAROLINE, au dehors.

Ma cousine! ma cousine!

URSULE, au dehors.

Mademoiselle! mademoiselle!

MADAME LANGLOIS.

Qu'y a-t-il ?

LA VIEILLE COUSINE.

Chut!

(Elle attire madame Langlois à gauche; Eugénie et Caroline paraissent à la porte du fond; la première avec un bouquet de fleurs à la main, la seconde déguisée en Muse, et tenant les vers destinés à sa mère.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, EUGÉNIE, CAROLINE, URSULE[1].

EUGÉNIE, entrant.

Tout est prêt!

URSULE, accourant par la droite, avec son plat d'entremets.

Mademoiselle! *l'île flottante* a réussi!

EUGÉNIE, apercevant madame Langlois.

Dieu! maman!

URSULE.

Madame Langlois!

CAROLINE.

Ah! quel malheur! voilà tout découvert!

LA VIEILLE COUSINE.

Qu'importe! on avertira votre mère que c'est une surprise!

1. Madame Langlois, la vieille cousine, Eugénie, Caroline, Ursule.

MADAME LANGLOIS.

D'autant que je savais tout. (A la vieille cousine.) Mais vous étiez donc dans le secret?

CAROLINE.

Je crois bien! c'est ma cousine qui m'a fourni une coiffure.

EUGÉNIE.

A moi des vers!

URSULE.

C'est elle qui m'a battu mes œufs....

MADAME LANGLOIS.

De sorte qu'elle vous a toutes aidées à me fêter! et, comme si ce n'était point assez pour payer sa bienvenue, elle a voulu renoncer aux avantages du procès gagné par son frère; elle vient de nous restituer tout ce que nous avions perdu.

EUGÉNIE.

Se peut-il [1]?

CAROLINE.

Quoi! tant de générosité!.

URSULE.

Et mesdemoiselles qui étaient si mécontentes de voir arriver la cousine de Landerneau!

(Mouvement d'embarras d'Eugénie et de Caroline.)

1. Madame Langlois, Eugénie, la vieille cousine, Caroline, Ursule.

LA VIEILLE COUSINE, riant.

Ah! bah! est-ce vrai?

MADAME LANGLOIS.

C'est la vérité.

EUGÉNIE, venant prendre la main de la vieille cousine.

Oui, maintenant que nous la connaissons, nous avons tant de honte de nos préventions...

CAROLINE, lui prenant l'autre main.

Qu'elle nous les pardonnera!

LA VIEILLE COUSINE.

Je ferai mieux, chères enfants, je vous aimerai. (Prenant leurs bras sous les siens.) Seulement il faut que ce soit une leçon pour vous; ceci prouve la vérité d'un vieux proverbe.

EUGÉNIE.

D'un proverbe?

CAROLINE.

Lequel?

LA VIEILLE COUSINE.

Qu'il ne faut pas juger l'arbre d'après l'écorce.

L'INCOGNITO

OU

C'EST L'HABIT QUI FAIT LE MOINE

PERSONNAGES

LA DUCHESSE DE BANFEL.
Madame DE KRAKOFMAN, sa dame d'honneur.
La mère GERTRUDE, aubergiste.
La grande GUDULE, sa servante.
LINA, petite paysanne coquette.
CLAIRE, petite paysanne malicieuse.
PAYSANNES.

L'INCOGNITO

OU

C'EST L'HABIT QUI FAIT LE MOINE

La scène se passe de nos jours, dans un village allemand. Le théâtre représente une salle d'auberge de village; au fond une porte vitrée qui donne sur une galerie extérieure. Dans cette galerie, un guéridon que l'on aperçoit par l'ouverture de la porte vitrée. Portes à droite et à gauche; sur le devant du théâtre, des chaises, une petite table; à gauche, une cheminée, et sur cette cheminée un miroir.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE KRAKOFMAN, seule.

MADAME DE KRAKOFMAN, traversant le théâtre sur la pointe du pied.

Je voudrais savoir si madame la duchesse est éveillée, pour lui offrir mes services... (S'arrêtant.) A quoi m'expose pourtant la bizarre idée de Son Altesse, qui s'avise de laisser sa suite et ses équipages à un jour de route derrière elle, afin de garder plus sûrement *l'in-*

cognito, et qui s'arrête ici dans le premier village de son duché, où nous sommes arrivées dans une voiture de louage, hier soir, avec une simple malle... et sans femme de chambre! De sorte que me voilà obligée d'en remplir l'office, moi, madame de Krakofman, première dame d'honneur de madame la duchesse de Banfel!

SCÈNE II

Madame de KRAKOFMAN, LA DUCHESSE, sortant de la chambre à droite.

LA DUCHESSE, qui a entendu les derniers mots prononcés par madame de Krakofman et qui est arrivée derrière elle, dit en imitant son ton.

Première dame d'honneur! parce que vous êtes seule.

MADAME DE KRAKOFMAN, se retournant.

Que vois-je? Comment Son Altesse peut-elle se trouver debout?

LA DUCHESSE.

Mais, comme tout le monde, je n'ai eu pour cela qu'à me lever.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Son Altesse se serait habillée de ses propres mains?... Quelle touchante simplicité!

LA DUCHESSE.

Ah! en me réveillant ce matin dans cette chambre d'auberge de village, j'étais si heureuse de penser que personne ne me connaissait ici; que l'hôtelière qui nous

a reçues au milieu de la nuit, enveloppées dans nos manteaux, ne nous avait même pas regardées; qu'elle ne sait si je suis vieille ou jeune, servante ou maîtresse; qu'enfin je suis sûre de mon incognito!... (Respirant très-fort.) Ah! quel soulagement de n'avoir plus à porter le poids de l'étiquette... de pouvoir marcher sans faire sonner les cloches, sans faire partir les canons et sans faire parler les bourgmestres! Quand je pense que le dernier m'a tenue trente-cinq minutes en plein soleil pour me prouver que je me suis appelée autrefois Sémiramis!

MADAME DE KRAKOFMAN.

C'était un juste hommage rendu à la sagesse de la souveraine du beau duché de Rikokemberg...

LA DUCHESSE.

D'abord, ma chère madame de Krakofman, je vous ferai observer que personne n'a encore pu juger de cette sagesse, puisque je faisais mon tour d'Europe quand j'ai reçu la nouvelle que mon vieux cousin venait d'abdiquer en ma faveur, et que je vais voir, pour la première fois, ce que vous appelez mon duché!... Heureusement que mes États sont d'une étendue modérée... et que je pourrai en faire le tour en voiture, tous les matins avant mon déjeuner.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Il est certain que Son Altesse aurait droit à un plus vaste empire; elle qui a fait l'admiration de toutes les cours de l'Europe par sa beauté...

LA DUCHESSE, qui s'arrange devant le miroir placé sur la cheminée à gauche.

Madame de Krakofman!...

MADAME DE KRAKOFMAN, continuant d'une voix plus haute.

Par son esprit, par son instruction...

LA DUCHESSE, comme plus haut.

Madame de Krakofman... de grâce!...

MADAME DE KRAKOFMAN, élevant toujours la voix.

Par son grand caractère, par sa générosité, par son courage!...

LA DUCHESSE, comme plus haut.

Assez, madame de Krakofman!

MADAME DE KRAKOFMAN.

Non, je suis franche, moi; je dis toute la vérité, lors même qu'elle devrait déplaire à Son Altesse!

LA DUCHESSE.

Vous savez que les éloges ne déplaisent jamais... même lorsqu'on n'y croit pas. Seulement je trouve qu'on nous les fait acheter trop cher en nous obligeant à cette éternelle représentation... Ne pouvoir éternuer sans que les tambours battent aux champs! c'est à en mourir d'ennui... surtout quand on n'en a pas l'habitude...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Son Altesse doit cependant comprendre que lorsqu'on doit commander à tout le monde...

LA DUCHESSE.

On n'a plus le droit de faire sa volonté, c'est juste. Mais comme je ne suis point encore maîtresse des autres, je ne serais pas fâchée de l'être de moi-même, quand ce ne serait que pour un jour. Aussi rappelez-vous bien, madame de Krakofman, que j'exige de vous la plus grande discrétion.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Son Altesse sera obéie.

LA DUCHESSE.

Ah! dites-moi, vous avez vu descendre la malle que j'ai voulu emporter?

MADAME DE KRAKOFMAN.

De mes propres yeux; elle est dans la chambre de Son Altesse. Son Altesse me l'avait si expressément recommandée que j'en ai compris toute l'importance. (Confidentiellement.) J'ai deviné que ce devaient être des papiers d'affaires...

LA DUCHESSE, allant au miroir.

Mieux que cela, madame de Krakofman.

MADAME DE KRAKOFMAN, d'un ton plus confidentiel.

Des titres de famille, peut-être?

LA DUCHESSE, au miroir.

Encore mieux.

MADAME DE KRAKOFMAN, tout bas, d'un air important.

Alors, des secrets d'État?

LA DUCHESSE, se retournant.

Ce sont des toilettes pour les bals déguisés de la cour.

MADAME DE KRAKOFMAN, effarée.

Comment?

LA DUCHESSE, riant.

Avez-vous oublié, ma chère madame de Krakofman, que j'emporte de mon voyage les plus jolis costumes suisses et italiens? Ce sera original, authentique, et cela me délassera des robes de satin ou de velours.

MADAME DE KRAKOFMAN, riant avec effort.

Il n'y a vraiment que Son Altesse pour avoir des idées aussi... aussi...

LA DUCHESSE.

Achevez.

MADAME DE KRAKOFMAN, qui cherche une épithète.

Des idées aussi... grandioses.

LA DUCHESSE, riant.

Ah! le mot me semble heureux!

MADAME DE KRAKOFMAN, riant avec effort.

Son Altesse est-elle bonne de vouloir bien rire.

LA DUCHESSE.

Elle-même, n'est-ce pas? C'est encore une suite de cette touchante simplicité que vous vantiez en moi tout à l'heure, ma chère madame de Krakofman. Mais parlons un peu de ce village où nous sommes et que je ne connais pas encore... bien qu'il fasse partie de mon duché... l'avez-vous déjà vu?

MADAME DE KRAKOFMAN.

Seulement de ma fenêtre.

LA DUCHESSE.

Eh bien?

MADAME DE KRAKOFMAN.

Ce lieu m'a paru bien peu digne de Son Altesse. Son Altesse croirait-elle qu'on y laisse promener librement les poules, les canards et les... je ne sais comment dire sans manquer de respect à Son Altesse... les compagnons de saint Antoine.

LA DUCHESSE.

Eh bien, ma chère madame de Krakofman, quel mal à cela, s'ils ont besoin de prendre l'air? il faut bien que tout le monde vive.

MADAME DE KRAKOFMAN, avec attendrissement.

Ah! Son Altesse a un vrai cœur de souveraine!

LA DUCHESSE, qui est allée à la fenêtre au fond.

Et puis le site est charmant, Une rivière là-bas avec

des peupliers... Du bout de cette galerie la vue doit être admirable...

(Elle disparaît dans la galerie.)

SCÈNE III

La mère GERTRUDE, entrant par la gauche, Madame de KRAKOFMAN.

GERTRUDE, parlant à quelqu'un qui est dehors.

Tu entends bien? faut les traire toutes.

GUDULE, du dehors.

C'est bon! c'est bon!

GERTRUDE, apercevant madame de Krakofman.

Ah! pardon, excuse... je parlais à la grande Gudule... une fière travailleuse, allez! Et quand il y a des charretiers qui s'arrêtent ici pour boire, et qui veulent faire les sauvages, elle vous les apprivoise avec un manche à balai.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Que dites-vous là?... une femme se battre...

GERTRUDE.

Du tout, du tout, c'est elle qui les bat, bien qu'elle soit douce comme un mouton; mais elle ne veut pas qu'on me fasse tort, qu'on casse rien... Ah! faut ça, voyez-vous, dans nos auberges où on est exposé à re-

cevoir des vauriens... surtout depuis qu'on creuse un canal dans la principauté voisine... à un quart de lieue d'ici. Il y a là trois ou quatre cents ouvriers, que le meilleur serait bon à pendre!

MADAME DE KRAKOFMAN.

Ah! mon Dieu! et ils viennent ici...

(La duchesse reparaît à la porte du fond.)

GERTRUDE.

C'est-à-dire qu'ils sont en guerre avec les gens du village depuis plus d'un mois, et qu'ils menacent de venir tout saccager chez nous.

MADAME DE KRAKOFMAN, effrayée.

Se peut-il! Mais alors nous sommes en danger.

GERTRUDE.

Ah! bah! craignez donc rien : s'ils viennent, on se tapera, voilà tout.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Comment, voilà tout? mais c'est beaucoup trop.

GERTRUDE.

D'ailleurs, on y met de la prudence; à preuve que l'assemblée n'aura pas lieu aux bords de la rivière comme d'habitude, crainte qu'ils viennent insulter nos jeunesses... et c'est ici que se fera le bal.

LA DUCHESSE, à part.

Un bal!

MADAME DE KRAKOFMAN.

Vous avez une fête?

GERTRUDE.

Tiens! c'est-i pas le 1er mai.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Eh bien?

GERTRUDE.

Eh bien! toutes les filles du village se réunissent ici avec leurs beaux atours à cette fin qu'on choisisse parmi elles la plus parfaite pour la nommer *reine du printemps*.

LA DUCHESSE, à part.

Oh! c'est charmant.

MADAME DE KRAKOFMAN, apercevant la duchesse et voulant aller vers elle.

Alt...

LA DUCHESSE, l'interrompant et lui faisant signe de se taire en mettant un doigt sur ses lèvres.

Chut!

GERTRUDE, qui est allée ranger la chaise à gauche et qui n'a rien entendu.

Faut rester voir ça... c'est tout plein gentil... Nos fillettes vont venir dans cette salle... rapport que c'est moi qui nomme la reine.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Vous!

GERTRUDE.

C'est un privilége qui a toujours appartenu à l'aubergiste des *Trois Rois*... et j'ose dire qu'il n'y a jamais eu d'injustice... Tout le monde peut concourir d'abord, qu'il soit ou non du pays, et si le choix était mal fait, gare le charivari!... Mais, je ne me trompe pas, ce sont les fillettes que j'entends. Faut que j'aille les recevoir.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, Madame de KRAKOFMAN.

La duchesse, qui a paru réfléchir à la fin de la scène précédente, et prendre une résolution subite, court à la porte par laquelle la mère Gertrude est sortie, pour s'assurer qu'elle a disparu; puis elle revient vers madame de Krakofman.

LA DUCHESSE, à demi-voix et très-vite.

Ma chère madame de Krakofman, je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

MADAME DE KRAKOFMAN.

Sur moi?... ah! Son Altesse peut demander ma fortune, mon sang...

LA DUCHESSE.

Du tout, je n'en ferais rien; je vous demande seulement de m'aider.

MADAME DE KRAKOFMAN, saisie.

Moi, aider Son Altesse?

LA DUCHESSE.

Et de me garder le secret.

MADAME DE KRAKOFMAN, effrayée.

Un secret d'État?

LA DUCHESSE.

C'est-à-dire que je veux... — Mais les voici... venez... venez...

MADAME DE KRAKOFMAN, à part, avec effroi.

Ah! me voilà lancée dans la politique.

(Elle entre dans la chambre à droite, entraînée par la duchesse.)

SCÈNE V

La mère GERTRUDE entre la première, elle est suivie de CLAIRE, de LINA, puis de jeunes paysannes qui portent sur un coussin une couronne de fleurs printanières.

GERTRUDE.

Par ici, par ici, les enfants!... (Aux jeunes paysannes, en montrant le petit guéridon que l'on voit dans la galerie par la porte vitrée du fond.) Déposez sur cette table la couronne de la *reine du printemps*.

TOUTES LES PAYSANNES.

Oui, oui, dame Gertrude [1].

1. Lina, Gertrude, Claire; paysannes à droite et à gauche.

LINA, d'un côté de Gertrude.

Faut nous dire tout ce que nous devons faire.

CLAIRE, de l'autre côté.

Nous sommes si heureuses de vous obéir!

LINA, lui mettant une main sur l'épaule.

Elle est tant bonne, la mère Gertrude!

CLAIRE, appuyant sa tête sur l'autre épaule de la vieille femme.

Aussi faut voir comme on l'aime!

TOUTES LES PAYSANNES.

Oh! oui, qu'on l'aime!

UNE PAYSANNE.

Chère maman Gertrude!

UNE AUTRE PAYSANNE.

Mignonne mère Gertrude!

(Toutes les jeunes filles sont autour de Gertrude, la câlinent et la caressent.)

GERTRUDE.

Voyez-vous ça, voyez-vous ça!... Ce n'est que tout sucre et tout miel aujourd'hui avec la bonne femme Gertrude, rapport qu'on a besoin d'elle! — Mais je vous connais toutes depuis longtemps, mes agneaux! — Vous avez beau faire patte de velours, je sais où il y a les griffes; ainsi bas les mains, mes petites! (Elle se dégage.) Parmi celles qui sont ici mon choix sera bientôt fait...

Mais ne manque-t-il personne ?... où est donc la grande Gudule ?...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GUDULE, venant de la galerie et entrant par le fond. Elle est en costume de travail, manches retroussées, un balai sous le bras, et elle porte une terrine pleine de lait.

GUDULE.

Voilà ! voilà ! — Gare devant ! c'est la première tirée de la *noire !* En voilà une bête qui mérite de la considération !

(Elle porte sa terrine sur la table à droite [1].)

LINA.

Tiens, tiens ! elle n'est pas seulement habillée !

CLAIRE.

Elle pense sans doute qu'elle est assez parée de ses attraits naturels.

LINA.

Elle vient montrer qu'elle est la plus belle.

CLAIRE.

Et la plus avisée.

TOUTES LES PAYSANNES, la montrant au doigt en riant.

Oh ! oh ! oh ! la grande Gudule !

1. Gertrude, Lina, Claire, Gudule.

GUDULE.

Eh bien! de quoi? — Qu'est-ce qu'elles ont donc à piauler autour de moi comme une couvée de poussins? — Voyons, pourquoi que vous vous moquez?... (Allant à Claire.) C'est-i parce que j'ai pas la langue si bien affilée que toi, la Claire? (allant à Lina) parce que j'ai pas ton museau rose, la Lina? (aux paysannes) parce que je suis pas pimpantes comme vous autres, tas de fainéantes?... — Mais faut-i pas que j'économise pour ma bonne vieille mère?... Pourvu qu'elle manque de rien, je me trouve assez d'esprit et assez belle. — Aussi vous pouvez rire, je m'en soucie comme des lunes de l'an passé. — Je vas travailler.

GERTRUDE, l'arrêtant.

Non, reste, grande Gudule, faut que tout le monde y soit. (Regardant autour d'elle.) Il y a pas d'autre concurrente.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE KRAKOFMAN[1].

MADAME DE KRAKOFMAN.

Je vous en amène une.

TOUTES LES PAYSANNES.

Une concurrente?

1. Gertrude, Gudule, Lina, Claire, madame de Krakofman.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Oui, qui a la bonté de se mettre sur les rangs.

CLAIRE.

C'est impossible! on n'admet pas les bourgeoises...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Aussi n'en est-ce pas une, ma chère.

LINA.

Qu'est-ce que c'est donc?

MADAME DE KRAKOFMAN.

C'est une jeune personne... qui vient du canton de Berne... comme vous le verrez à son costume... et je vous recommande les plus grands égards...

CLAIRE.

C'est bon! où est-elle, votre merveille?

LINA.

Faut la voir!

CLAIRE.

Faut l'entendre!

GUDULE.

Savoir si elle sait travailler!

GERTRUDE.

Qu'elle vienne, alors...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Sur-le-champ.

(Elle rentre à droite.)

CLAIRE, emmenant les paysannes à gauche; à demi-voix [1].

Dites donc, les amies, gage que c'est une intrigante qui veut faire croire qu'elle a plus d'esprit que nous.

LINA, minaudant.

Qu'elle est plus jolie.

GUDULE.

Dame! si c'est vrai!

CLAIRE.

Alors elle vient pour nous humilier.

LINA.

C'est clair.

TOUTES LES PAYSANNES.

Certainement.

CLAIRE.

Eh bien! il ne faut pas le souffrir.

TOUTES LES PAYSANNES.

Non, non!

CLAIRE.

Il faut se liguer contre l'étrangère.

1. Lina, Claire, Gudule, les paysannes autour d'elles; Gertrude est à droite.

LINA.

C'est ça.

CLAIRE.

Nous nous moquerons d'elle.

GODULE.

Tiens! mais si elle n'est pas drôle?

CLAIRE.

Je vais lui faire dire des sottises.

LINA.

Je ferai remarquer qu'elle est laide.

GUDULE.

Mais si elle est belle, tout de même!

TOUTES LES PAYSANNES.

Oui, oui, c'est dit, c'est convenu!...

CLAIRE.

La voici; attention!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME DE KRAKOFMAN, LA DUCHESSE, en costume de paysanne bernoise [1].

LA DUCHESSE, bas, à madame de Krakofman.

Vous avez bien entendu, chère madame de Krakofman, si vous me trahissez, nous nous brouillons sérieusement.

MADAME DE KRAKOFMAN, bas, à la duchesse.

Son Altesse oublie qu'elle va se trahir elle-même par sa grâce, son esprit, sa noblesse, sa...

LA DUCHESSE, l'interrompant.

Ceci me regarde, — et comme je crains qu'il ne vous échappe quelque indiscrétion, veuillez rentrer.

MADAME DE KRAKOFMAN, bas.

Mais Son Altesse songe-t-elle...

LA DUCHESSE, vivement.

Je vous ai priée de me laisser...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Je me retire, Altesse, je me retire.

(Elle rentre dans la chambre à droite.)

1. Gertrude, Lina, Claire, la duchesse. — Pour faciliter le changement de costume de la duchesse, celle-ci peut porter dans les premières scènes une douillette de voyage, sous laquelle elle cachera son costume bernois.

SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté MADAME DE KRAKOFMAN.

LA DUCHESSE, à part.

Voyons, il faut que je me présente.

LES PAYSANNES, se regardant de loin et riant d'un air moqueur.

Oh! oh! oh!

LA DUCHESSE, à part.

Eh bien!... qu'ont-elles donc à rire ainsi? — C'est sans doute timidité. (S'approchant avec une révérence de grande dame.) Pardon, mesdemoiselles.

LES PAYSANNES, répétant avec des éclats de rire :

Mesdemoiselles! — Oh! oh! oh! — Avez-vous entendu? — Elle a dit mesdemoiselles!

LA DUCHESSE, un peu décontenancée.

Permettez...

LES PAYSANNES, comme plus haut.

Oh! oh! oh! — Permettez!

LA DUCHESSE, embarrassée.

Il me semble...

LES PAYSANNES, plus haut.

Oh! oh! oh!...

LA DUCHESSE, toujours plus embarrassée.

Qu'il n'y a rien...

LES PAYSANNES, riant.

Oh! oh! oh!...

LA DUCHESSE, tout à fait décontenancée.

En vérité... j'ai beau... chercher à comprendre...

GERTUDE, s'approchant et lui frappant sur l'épaule.

C'est vrai que vous avez pas l'air d'être forte sur la compréhension, la jeune fille.

LA DUCHESSE, reculant.

Madame...

LES PAYSANNES, riant.

Oh! oh! madame!...

GERTRUDE.

Vous voyez bien qu'elles rient, ces jeunesses, parce qu'elles vous trouvent l'air tout drôle.

LA DUCHESSE, un peu blessée.

Comment?

GERTRUDE.

Oh! dame! comment, je sais pas, moi, ça tient peut-être au costume... Pour porter ces habits-là, voyez-vous, faut être une fleur de beauté, comme la Lina. (Mouvement de la duchesse.) Ça n'empêche pas, ma fille, que vous puissiez être aussi futée que les autres [1].

[1] Lina, Gadule, Claire, la duchesse, Gertrude.

CLAIRE.

Certainement la mine est souvent trompeuse. — Aussi faut pas prendre un air ébaubi comme ça, ma mignonne... chose... machine... comment? votre nom, s'il vous plaît?

LA DUCHESSE.

Mon nom... (A part.) Ah! mon Dieu! je n'y avais pas pensé!

GUDULE.

Eh bien!... Est-ce qu'elle n'en a pas?

CLAIRE.

Faut pas s'étonner, ma chère, quand on voyage en diligence, on perd souvent quelque chose... Il y en a qui oublient leurs bagages, la Bernoise aura oublié son nom.

LA DUCHESSE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, je m'appelle... Dorothée... Patience.

GUDULE.

Patience! tiens! c'est le nom d'une herbe pour la tisane.

(Les paysannes rient.)

CLAIRE.

Fi donc! la grande Gudule, est-ce que vous prenez la Bernoise pour une drogue?

(Les paysannes rient plus fort.)

LA DUCHESSE.

N'en connaîtriez-vous pas une, mademoiselle, qui pût guérir de l'impertinence?

CLAIRE.

Est-ce que vous en auriez besoin, ma chère?

LA DUCHESSE.

Pour vous l'offrir.

CLAIRE.

Par exemple, ce serait, comme on dit, s'ôter le pain de la bouche.

LES PAYSANNES, riant.

Bien, bien, la Claire!

GERTRUDE, à la duchesse.

Ma pauvre fille, vous voyez bien qu'elle est trop malígne pour vous, — c'est fin comme l'ambre, cette petite-là. — Vous n'êtes pas de force contre elle du côté de l'esprit.

GUDULE.

On la taquine aussi, et, comme dit ma bonne femme de mère, faut laisser la bête broûter où elle est. — Elle n'a pas été stylée comme la Claire à donner des coups de langue.

LA DUCHESSE, ironiquement.

J'avoue que c'est une partie de mon éducation qui a été fort négligée.

CLAIRE.

Ce qui veut dire qu'elle se rattrape sur autre chose. — Gage que c'est une savante!

GUDULE.

Une savante! — c'est peut-être une bonne ménagère. — Voyons, ma fille, dites-leur un peu voir comment on fait le fromage et le boudin blanc.

LA DUCHESSE.

Pardon... je n'ai jamais appris...

CLAIRE.

Elle ne le sait pas! vous êtes témoins qu'elle ne le sait pas! (Avec dédain.) Et on appelle ça une éducation en Suisse!...

GERTRUDE.

Allons, allons, en voilà assez... ne la tourmentez pas, cette brave créature... — On ne choisit ni son pays, ni sa figure, ni son esprit, comme dit cet autre. — L'affaire est entendue, je vas aller chercher la petite étoile d'argent qui se donne à la *reine du printemps*, et je reviens la suspendre au cou... de celle que j'aurai choisie...

TOUTES LES PAYSANNES.

Oh! vite! vite! mère Gertrude.

GERTRUDE.

On y va... en attendant, amusez-vous bien gentiment... voyons, une ronde...

TOUTES LES PAYSANNES.

Oui, oui... une ronde.

LINA.

Faut que la Bernoise nous en chante une de son canton.

LA DUCHESSE.

Une ronde... mais je n'en sais pas...

LINA.

Elle ne sait pas de ronde! mais elle n'est donc bonne à rien? — Alors, Claire, à toi.

TOUTES LES PAYSANNES.

C'est ça, Claire chantera.

LINA.

La ronde du beau Jean Klous, qui a été faite contre le piqueur des ouvriers du canal...

CLAIRE.

Ah! bien, dites donc, s'ils vous entendaient!...

LINA.

N'aie donc pas peur, on s'en moque!...

GERTRUDE, à part.

Bon, les voilà lancées; à cette heure je vais pouvoir accomplir mon projet...

(Elle sort par la droite.

CLAIRE.

Allons, vite, en place!...

(Elles forment la ronde, Claire chante, et toutes répètent le refrain.)

RONDE.

AIR : *C'est l'amour*, ou *Chers enfants, chantez, dansez*, DE BÉRANGER.

C'est Jean Klous, Jean Klous,
Jean Klous
Qu'est l' plus bel homme
Du royaume;
A la ronde' faut chanter tous :
Jean Klous
L' bel homme' à chez nous.

Ses deux bras s' recourb'nt en faucille,
Ses jamb's ont la grâc' d'un rabot,
Il a l' cou tordu comm' un' vrille
Et l'estomac fait en jabot.
Son teint que l' soleil brûle
A l'air d'un' peau d' tambour,
Son nez est un' virgule
Et sa bouche est un four.

C'est Jean Klous, Jean Klous,
Jean Klous
Qu'est l' plus bel homme
Du royaume;
A la rond' faut chanter tous :
Jean Klous
L' bel homm' à chez nous.

Il parl' très-bien, sauf qu'il bredouille;
Quand il dans' ses pieds touch'nt son cou;

Il chant' mieux que pas un' grenouille,
Il a d' l'esprit comme un coucou.
Aussi, dans la grand' rue,
Quand il passe au matin,
Chaqu' dindon le salue
Et dit : Bonjour, cousin.

C'est Jean Klous, Jean Klous,
Jean Klous
Qu'est l' plus bel homme
Du royaume;
A la rond' faut chanter tous :
Jean Klous
L' bel homme à chez nous.

(Madame de Krakofman entre et fait un geste de surprise en voyant la duchesse emportée dans la ronde avec les paysannes.)

Il vient d'avoir en héritage
Trois vieux sabots qu'ont été neufs...

SCÈNE X

LES MÊMES, la mère GERTRUDE, entrant en courant par le fond.

GERTRUDE, interrompant la ronde.

Gare! gare! vous autres! voici une douzaine des ouvriers du canal qui arrivent.

LES PAYSANNES, rompant la ronde.

Ah! les ouvriers du canal [1]!

1. Lina, Claire, madame de Krakofman, Gudule, Gertrude, la duchesse.

GERTRUDE.

C'est jour de paye; ils ont chacun un quartaut de bière sur la conscience; si bien qu'ils se connaissent plus et qu'ils veulent tout mettre en miettes.

MADAME DE KRAKOFMAN et la DUCHESSE.

Ciel!

GERTRUDE.

Et nos hommes qui sont à la forêt!... Il y a personne dans le village...

TOUTES LES PAYSANNES, se dispersant avec des gestes et des cris d'épouvante.

Ah!

GERTRUDE, montrant la porte à gauche.

Descendez point par là, vous les rencontrerez...

CLAIRE.

Par la galerie alors.

(Toutes s'enfuient par la galerie du fond, sauf Gudule.)

LA DUCHESSE.

Moi, par ici.

(Elle se sauve dans sa chambre à droite.)

MADAME DE KRAKOFMAN, courant après elle.

De grâce, attendez-moi... (On tire le verrou en dedans.) Dieu! Son Altesse se renferme!... où fuir? (Les paysannes qui ont

(Bruits dans la galerie pendant ce cri.) Les voici... Ah! c'est fait de moi[1]!

(Elle tombe dans un fauteuil à droite.)

GUDULE.

Tiens, la vieille dame a une pâmoison,

(Elle s'approche de madame de Krakofman et lui frappe dans les mains et dans le dos.)

LINA, revenant en courant de la galerie avec les autres paysannes.

C'est impossible de sortir; la porte du petit escalier est fermée.

GERTRUDE à part, en riant.

J'avais commencé par là.

CLAIRE.

Que devenir?

LINA.

Nous sommes perdues!

TOUTES LES PAYSANNES.

Au secours! au secours!

GUDULE, quittant madame de Krakofman.

Eh bien! eh bien! voulez-vous pas hurler comme ça, vous autres!

CLAIRE.

Mais ils vont venir!

GUDULE.

Après? est-ce qu'il faut donc s'épouailler pour ça?

1. Gertrude, Gudule, madame de Krakofman.

on leur fera entendre raison, à ces gens; le monde n'est pas si méchant.

CLAIRE.

Mais s'ils veulent mettre le feu, comme ils ont menacé de le faire?

GUDULE.

On les empêchera donc!

LINA.

Songe qu'ils sont une douzaine au moins!

GUDULE.

Eh bien! nous, nous serons une vingtaine... Est-ce que vous permettrez qu'on ruine nos gens par mauvaiseté, et qu'en revenant de la forêt, ils ne trouvent à la place de leur avoir que de la braise? (S'animant.) — Ah! mais non! faut pas laisser faire le mal comme ça. J'ai pas tant seulement un fagot à moi dans le pays; mais j'ai mangé le pain de ceux d'ici, et je veillerai à ce qui leur appartient. — Sans compter que ma vieille mère est en bas, et on me hacherait plutôt en morceaux que de lui toucher un cheveu. — Voyons, est-ce que vous n'avez pas de cœur pour votre famille et vos amis? — Faut avoir peur de rien quand il s'agit de ceux qu'on aime. — On travaille ferme... on les défend contre tout... et le bon Dieu est du côté des honnêtes gens. — Moi, d'abord, je garde la porte de l'auberge. (Prenant un balai et le mettant au port d'armes.) Voilà mon fusil.

CLAIRE.

Elle a raison!

LINA.

Certainement.

LES PAYSANNES.

Oui, oui!

CLAIRE.

Faut l'aider.

LINA.

La grande Gudule sera notre capitaine.

LES PAYSANNES.

C'est ça... — Armons-nous!

(Elles prennent tout ce qu'elles trouvent, pincettes, pelle à feu, soufflet, chandeliers, brosse à balayer, et se réunissent; Gudule les fait ranger.)

GUDULE.

A la bonne heure!... voilà de la vaillantise!... Voyons, à vos places, comme de vrais soldats. — Je vous demande pas de faire silence dans les rangs; faut pas exiger l'impossible; — mais de l'aplomb... — (D'un ton d'orateur.) Nous allons combattre pour nos vaches et notre batterie de cuisine; et si vous n'avez pas de drapeau, tournez l'œil vers mon balai!

LES PAYSANNES.

Nous sommes prêtes!

GUDUDE.

Alors... (imitant le ton militaire) en avant... marche! — ran plan plan...

MADAME DE KRAKOFMAN, qui est revenue à elle insensiblement.

Qu'entends-je! le tambour! (Elle se lève et aperçoit les paysannes en rang et qui défilent.) Ciel! que faites-vous? où allez-vous?

GUDULE.

Nous allons défendre nos frontières.

MADAME DE KRAKOFMAN, se plaçant devant elles [1].

Arrêtez... c'est nous qu'il faut défendre; c'est ici qu'il faut rester!

LES PAYSANNES.

Par exemple!

GUDULE, avec majesté.

Bourgeoise, si vous n'étiez pas une femme d'âge, je vous dirais que vous êtes trop égoïste. — Voyons, place!...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Non... vous ne savez pas à qui vous parlez... (A Gertrude.) Je vous rends responsable de tout ce qui pourra arriver à la personne renfermée là [2].

(Elle montre la chambre à droite.)

GERTRUDE, riant.

Qui ça? la Bernoise?

1. Madame de Krakofman, Gudule, Claire, Lina, les paysannes, Gertrude.

2. Gudule, Claire, Lina, les paysannes, madame de Krakofman, Gertrude.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Non, malheureuse! (La prenant par la main et baissant la voix.) Son Altesse...

GERTRUDE, stupéfaite.

Plaît-il?

MADAME DE KRAKOFMAN.

La duchesse de Banfel!

GERTRUDE.

Notre souveraine!

LES PAYSANNES.

Est-ce possible?

MADAME DE KRAKOFMAN.

Oui, mesdemoiselles, c'est Son Altesse elle-même, qui a voulu arriver ici sans être connue, et qui a pris ce déguisement pour se mêler à ses fidèles sujettes... J'avais promis le secret; mais dès que Son Altesse se trouve en danger...

GERTRUDE.

Du tout... craignez rien.

MADAME DE KRAKOFMAN.

Mais cette bande d'ouvriers du canal?

GERTRUDE.

C'était une frime... il n'y en a pas... il n'y a personne.

LES PAYSANNES.

Ah! mère Gertrude!...

GERTRUDE.

Je voulais seulement les mettre à l'épreuve et voir laquelle saurait le mieux faire son devoir...

CLAIRE.

Oh! quelle trahison!

LINA.

C'est affreux!

GUDULE.

Ah! bien, tant mieux!

(Elle reporte son balai dans un coin, toutes les paysannes remettent en place les objets dont elles s'étaient armées.)

MADAME DE KRAKOFMAN.

Quelle audace! nous avoir ainsi effrayées!... avoir compromis les nerfs de Son Altesse.

Elle va frapper à la porte à droite.)

GERTRUDE, épouvantée.

Ah! Seigneur... si j'avais su que c'était la grande-duchesse!

CLAIRE, aux paysannes.

Et vous, qui vous êtes moquées d'elle!

LINA.

C'est-à-dire que c'est toi...

LES PAYSANNES.

Certainement, c'est elle.

CLAIRE.

Ce n'est pas vrai.

Toutes ensemble.

LINA.

C'est toi!

CLAIRE.

C'est vous!

TOUTES LES PAYSANNES.

C'est elle!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA DUCHESSE, elle a repris son costume de voyage, Madame DE KRAKOFMAN [1].

LA DUCHESSE, interrompant la querelle.

C'est tout le monde!

LES PAYSANNES, reculant effrayées.

Son Altesse!

GERTRUDE.

Ah! si nous avions pu deviner...

1. Gudule, Lina, Claire, Gertrude, madame de Krakofman.

LA DUCHESSE.

Vous auriez été moins franches, n'est-ce pas? Eh bien! j'en aurais été fâchée; il est bon d'entendre de temps en temps la vérité (regardant madame de Krakofman) quand on n'en a pas l'habitude. — De cette manière j'ai su que pour porter mon costume de Bernoise il faudrait être une fleur de beauté comme mademoiselle Lina...

GERTRUDE, déconcertée.

Pardon, Votre Altesse...

LA DUCHESSE, passant à Claire.

On m'a appris que si je n'étais point une sotte, c'est que ma mine était trompeuse.

CLAIRE, embarrassée.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE, passant à Lina.

Que ne sachant pas même de ronde, je ne suis bonne à rien... (Lina baisse les yeux. — Aux paysannes), et qu'il suffit de me regarder pour avoir envie de rire.

LES PAYSANNES, les mains jointes.

Oh! grâce, Votre Altesse...

MADAME DE KRAKOFMAN.

Du tout... il faut un exemple... pour une pareille insolence...

GUDULE, s'avançant [1].

Pardon, excuse, madame la duchesse; faut pas nous en vouloir... à la campagne, voyez-vous, on n'a pas d'éducation... on dit ce qu'on pense... puis elles étaient un peu enragées, rapport à ce choix de la *reine du printemps*... et comme elles avaient peur de vous, elles voulaient vous abaisser... n'est-ce pas? dites.

LES PAYSANNES, honteuses et tout bas.

C'est vrai!

MADAME DE KRAKOFMAN.

Une cabale! quelle horreur! — Dans un village...

LA DUCHESSE.

On se croirait à la cour, n'est-il pas vrai, madame de Krakofman? — Que voulez-vous, on se dispute toujours les couronnes, qu'elles soient de fleurs ou d'or; mais maintenant j'espère que ces demoiselles me pardonnent cette concurrence?

CLAIRE.

Il n'y en a plus; Son Altesse est ici la reine comme partout.

GERTRUDE.

Certainement!

(Elle va prendre la couronne de fleurs placée au fond.)

1. Les paysannes derrière Gudule, la duchesse, Lina, Claire, Gertrude, madame de Krakofman.

CLAIRE.

Puisque la mère Gertrude doit choisir la plus parfaite pour *reine du printemps*...

GERTRUDE, présentant la couronne à la duchesse.

Le choix est fait.

MADAME DE KRAKOFMAN.

A la bonne heure.

LA DUCHESSE, riant.

Comment donc ! mais des courtisans ne feraient pas mieux. — Eh bien ! j'accepte la couronne, mais pour abdiquer en faveur de la plus digne.

LES PAYSANNES.

Ah !

LA DUCHESSE.

Et comme il faut qu'une reine ait des États, je joins à ce diadème dix arpents de terre.

LES PAYSANNES, avec admiration.

Dix arpents de terre !

MADAME DE KRAKOFMAN.

Sublime ! (Bas, aux paysannes.) Pleurez donc de reconnaissance et de joie !

CLAIRE.

Et à qui Son Altesse veut-elle donner une pareille fortune ?

LA DUCHESSE.

Si c'était à la plus maligne et à la plus adroite, vous seriez certaine de l'avoir, mon enfant; mais l'esprit ne suffit pas... (Claire se retire déconcertée. — A Lina.) Si c'était à la plus jolie, je l'aurais trouvée en vous regardant, ma belle; mais vous attachez tant de prix à votre figure, que c'est un trésor qui doit vous suffire. (Lina se retire déconcertée.) — Je choisirai donc plutôt une bonne fille sans vanité, sans malice, qui n'est occupée que de faire ce qu'elle doit et qui n'a peur de rien, parce qu'elle a foi dans la Providence.

TOUT LE MONDE.

C'est la grande Gudule!

GUDULE, étonnée.

Moi!

LA DUCHESSE, lui faisant signe de s'approcher[1].

Oui, cette couronne du printemps vous appartient, car, comme lui, vous préparez les récoltes de l'été par votre courage et votre bon cœur. — Vous recevrez ce soir l'acte de donation des dix arpents.

GUDULE, tombant à genoux.

Ah! madame la duchesse... (La duchesse, la relevant.) Quel bonheur, voilà ma mère riche!

LA DUCHESSE.

Brave fille!

1. Madame de Krakofman, les paysannes, Gudule, la duchesse, Lina, Claire, Gertrude.

GERTRUDE.

Maintenant faut descendre pour promener la *reine du printemps* dans tout le village.

GUDULE.

Ah! mais, dites donc, mère Gertrude, c'est pas possible; faut d'abord que je fasse ma toilette; une reine peut pas être en habit de basse-cour.

LA DUCHESSE, *riant.*

Elle a raison; j'ai expérimenté aujourd'hui par moi-même que le costume n'est pas chose indifférente, et qu'on pourrait retourner le proverbe en disant que bien souvent *c'est l'habit qui fait le moine.*

LE COUSIN PIERRE

OU

QUI FAIT LA GRIMACE N'AIME PAS LES MIROIRS

PERSONNAGES

Madame LECLERC (quarante ans), veuve.
LE COUSIN PIERRE, marin (cinquante ans).
LOUIS BARRAL (douze ans), neveu de madame Leclerc.
MANON (soixante ans), servante de madame Leclerc.

LE COUSIN PIERRE

OU

QUI FAIT LA GRIMACE N'AIME PAS LES MIROIRS

La scène se passe près du Havre, en 1850. Le théâtre représente un salon. Au fond et à gauche, portes vitrées donnant sur le jardin ; à droite, deux portes communiquant avec l'intérieur; celle du premier plan vitrée, la seconde pleine. A droite, une table sur laquelle est posé tout ce qu'il faut pour mettre un couvert; à gauche, un guéridon avec une corbeille à ouvrage et des journaux; au fond, près de la porte d'entrée, un dressoir sur lequel se trouvent des bouteilles, un porte-allumettes. Chaises et fauteuils. Pendule fixée au mur. Un perroquet sur son bâton.

SCÈNE PREMIÈRE

MANON, posant sur la table des assiettes et allant écouter à la porte vitrée du premier plan à droite, puis le COUSIN PIERRE.

MANON, frappant à la porte.

Eh !... monsieur Pierre?... Est-ce que vous êtes là?... Monsieur Pierre!... répondez si vous n'y êtes pas!

LE COUSIN PIERRE, entrant par le fond.

Qu'est-ce que c'est, ma bonne Manon?

MANON.

Ah! vous étiez au jardin? Je disais aussi, un marin, ça doit être matineux!

LE COUSIN PIERRE.

J'étais levé avant le jour.

MANON.

Voyez-vous ça! Parce que vous venez des pays chauds, où le jour paraît avant le lever du soleil, ça vous trompe à cette heure que vous êtes au Havre.

LE COUSIN PIERRE, souriant.

Ce n'est pas précisément ça, ma chère Manon, mais je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit.

MANON, vivement.

Ah! Seigneur! le lit était mal fait; vous couchez peut-être sur la plume!

LE COUSIN PIERRE.

Non, c'est que...

MANON, l'interrompant.

Vous n'aviez pas assez de couvertures?

LE COUSIN PIERRE.

J'avais trop de souvenirs! Songez donc que je suis débarqué seulement d'hier soir.

MANON.

Et très-tard... car nous vous avons attendu depuis six heures, monsieur Pierre; aussi c'était pas de ma faute si le macaroni était trop gratiné!

LE COUSIN PIERRE, souriant.

Il était excellent, ma bonne. — Tout est excellent quand on revient en France, après dix années passées dans l'Inde.

MANON.

Ah! Dieu! en voilà un pays extraordinaire, à ce que dit le portier du voisin.

LE COUSIN PIERRE.

Il y est donc allé?

MANON.

Non, mais il a lu un voyage dans lequel on dit que c'est une nation où les éléphants servent de chevaux de fiacre, et où on pêche des baleines en guise de goujons! — sans compter les serpents qui ont des sonnettes, comme chez nous les médecins; puis les moustiques, les chameaux, et je ne sais pas combien d'autres vermines qui troublent votre existence! — Aussi fallait voir les inquiétudes de madame Leclerc quand on ne recevait pas de vos lettres!

LE COUSIN PIERRE.

Excellente cousine! elle m'aime tant! nous avons été élevés l'un près de l'autre, comme frère et sœur.

MANON.

Elle avait toujours peur des lions, des pirates, des requins... J'avais beau lui dire : « Il n'y a pas de danger, madame, M. Pierre a trop de protections ! » elle n'a été tranquillisée qu'en vous voyant.

LE COUSIN PIERRE.

Et voilà pourquoi précisément ce matin j'étais levé de si bonne heure pour causer avec elle. — Je viens de la quitter. — Depuis mon départ il y a eu ici de si grands et de si tristes changements !

MANON, baissant la voix.

Ah! vous voulez parler de la sœur de madame Leclerc? Pauvre chère dame, qui nous est morte dans les mains en nous recommandant son fils Louis.

LE COUSIN PIERRE.

Je l'ai entrevu hier.

MANON.

Oui, oui, il arrive de sa pension de Paris pour passer les vacances chez sa tante; madame Leclerc se faisait une fête de le voir; mais depuis qu'il est arrivé...
(Elle s'arrête en secouant la tête.)

LE COUSIN PIERRE.

Eh bien ?

MANON.

Dame ! monsieur Pierre sait bien ce que c'est; à cet âge on a des idées... et puis on fait des choses... ce qui

vous donne des manières... — Au reste, c'est toujours comme ça, surtout pour les jeunes garçons... et pour les jeunes filles... — Vous comprenez?

LE COUSIN PIERRE, souriant.

Pas très-bien, ma bonne.

MANON.

C'est pourtant clair; il voudrait... (Regardant la pendule.) Ah! bonté divine! déjà neuf heures! et mes côtelettes qui ne sont pas sur le gril! — Excusez-moi, monsieur Pierre; certainement je ne m'ennuie pas avec vous; mais, comme disait le roi Dagobert à ses chiens, il n'y a si bonne compagnie qu'on ne quitte... (Elle va pour sortir et aperçoit le bâton sur lequel est perché le perroquet.) Et tenez, ce pauvre Jacquot que j'oubliais de mettre au soleil dans le jardin. — C'était à la défunte, la mère de M. Louis; aussi vous comprenez si on le soigne! (Au perroquet.) As-tu déjeuné, Jacquot? Viens, Jacquot, mon joli Jacquot...

(Elle prend le bâton et l'oiseau et sort avec eux par la porte du fond.)

SCÈNE II

LE COUSIN PIERRE, seul.

Cette excellente Manon n'a pas les idées plus suivies qu'autrefois. Elle vous confond le cousin Louis, les côtelettes, les perroquets, le roi Dagobert! — Ce qu'elle commence n'est jamais ce qu'elle finit! — Cependant je crois deviner ce qu'elle a voulu dire pour le petit cousin. — Au premier coup d'œil il m'a semblé appartenir

à cette race d'écoliers insoumis et débraillés qui ne reconnaissent pour devoir que ce qui leur plaît, acceptent l'affection tant qu'ils peuvent en abuser, et se révoltent contre elle dès quelle conseille ou réprimande. — A douze ans on les prend pour des étourdis, à vingt on les reconnaît pour des égoïstes. — S'il en est ainsi, je veux lui donner une leçon... Mon plan est déjà fait... — (Regardant par la porte de gauche.) Justement, le voici... — Je veux l'observer et l'entendre sans être vu. (Montrant la porte vitrée à droite.) Là, derrière la porte vitrée de ma chambre; ce sera facile...

(Il entre à droite.)

SCÈNE III

LOUIS entre précipitamment par la porte de gauche; il a l'uniforme de sa pension, mais la tunique est déchirée, il lui manque des boutons; la ceinture est bouclée de travers, la casquette n'a plus de fond; il tient à la main sa cravate de soie noire, dans laquelle il porte quelque chose. — Peu après entre MANON.

LOUIS.

On ne m'a pas vu!... Après tout, c'est pas de ma faute; je lançais des pierres dans le noyer, elles sont allées tomber sur les châssis de la serre de ma tante... Ça a tout brisé!... Tant pis... Pourquoi aussi a-t-elle des vitres dans un jardin?...

(Il se met à manger des noix qu'il prend dans sa cravate.)

MANON, entrant par le fond.

Ah! monsieur Louis, je vous y prends! Voilà encore

que vous mangez entre les repas. — Et vous cassez des noix, encore!

LOUIS, continuant.

Est-ce qu'il vaudrait mieux manger la coquille?

MANON.

Mais vous les cassez avec vos dents, mauvais sujet!

LOUIS, continuant.

Les dents ne sont donc pas faites pour qu'on s'en serve?

MANON.

Non, monsieur; à votre âge elles sont faites pour qu'on les conserve! — Mais qu'est-ce que c'est?... (Elle regarde dans la cravate.) Ah! grand Dieu! vous avez abattu des amandes... des poires!... Vous avez ravagé le petit verger de madame!

LOUIS.

Au contraire, c'est lui qui m'a ravagé. (Il montre sa tunique.) Voyez plutôt.

MANON.

Ciel! dans quel état! Partout des accrocs! — Votre casquette n'a plus de fond!

LOUIS, mangeant toujours.

Le pantalon est comme la casquette, ma chère!

MANON.

Mais, malheureux! vous serez donc toujours le même?

LOUIS, mangeant toujours.

Contre qui voulez-vous que je me change?

MANON, avec beaucoup d'animation.

Manger des fruits verts... — Sans cravate. — Désobéir à madame... — sans ôter la pelure! — Ruiner sa santé... — avec une ceinture de travers. — N'avoir ni raison... — ni bretelles! (Avec force.) Rappelez-vous ce que je vous dis, monsieur Louis, vous finirez mal!

LOUIS.

Manon, vous parlez comme feu Cicéron, et vous ne m'amusez pas davantage; faites-moi le plaisir de garder pour les oies et pour les dindons vos *catilinaires!*

MANON, blessée.

Catilinaires! Ah! prenez garde, monsieur, je ne souffrirai pas qu'on me manque de respect... Apprenez que je n'ai jamais fait de *catilinaires!*

LOUIS, riant.

Vous savez donc ce que c'est?

MANON.

Je m'en doute, monsieur! Ça doit être quelque mauvaise pâtée qu'on mange dans vos écoles; mais j'ai fait mes preuves; je suis cordon-bleu, monsieur!

LOUIS.

Connu! Ça veut dire grand-cordon de la légion... des marmitons!

MANON, plus offensée.

Monsieur Louis, je vous déclare que je me plaindrai à madame.

LOUIS.

Ma chère, ça m'est complétement... inférieur!

MANON.

Au fait, on s'en aperçoit à la manière dont vous lui obéissez! — Par exemple, elle vous avait défendu d'aller à la pêche, et je viens de voir dans le petit bûcher un *avano*.

LOUIS, lui faisant signe.

Chut! voulez-vous bien vous taire. — C'est le grand François qui me l'a prêté; après le déjeuner, nous irons ensemble prendre des salicoques.

MANON.

Mais madame vous a dit qu'elle ne voulait pas...

LOUIS, frappant du pied.

Ça n'est pas votre affaire, Manon!

MANON.

Je l'avertirai!

LOUIS.

Ne vous en avisez pas!

MANON.

Dès qu'elle va rentrer.

LOUIS.

Oui! eh bien, alors, prenez garde à vous!

MANON, reculant.

Hein! Et qu'est-ce que vous pourrez me faire, monsieur?

LOUIS.

J'écraserai votre planche de ciboules et de persil; j'apporterai dans votre cuisine des chenilles ou des hannetons; je ferai une omelette avec les œufs de votre serine.

MANON, levant les mains au ciel.

Ah! Seigneur! ce sont les sept plaies d'Egypte!

LOUIS.

J'attacherai une vieille casserole à la queue de votre chat.

MANON, épouvantée.

A la queue de Calypso! (Joignant les mains.) Oh! non, par grâce, monsieur Louis! Calypso ne pourrait se consoler...

LOUIS.

Alors ne dites rien à ma tante.

MANON.

Eh bien! non, non; je me tairai. (A part.) Terroriste, va! (Haut.) Mais ce ne sera pas ma faute si quelque autre en parle à madame. — Comme le jour où vous êtes allé a la chasse malgré ses ordres!... Lui en avez-vous donné des souleurs ce jour-là!

LOUIS, brusquement.

C'est bon, c'est bon!

MANON.

Du tout, ce n'est pas bon, monsieur! Madame est très-nerveuse... — surtout depuis la mort de votre mère; — quand vous lui faites du chagrin elle a des crises!

LOUIS, s'approchant avec intérêt.

Comment, des crises?

MANON.

Oui, elle ne veut pas vous le montrer, et elle rentre chez elle; mais, moi, je la connais; dès que je vois que vous la contrariez, je prépare une infusion de fleurs de tilleul... et Dieu sait ce que vous m'en avez fait dépenser depuis un mois... Avec vous, monsieur, il faudrait avoir toujours la bouilloire au feu.

LOUIS, avec une émotion mêlée de dépit

Laissez donc; ma tante sait bien que je l'aime... que je ne veux pas la rendre malheureuse!... Je suis sûr que vous me faites des contes, Manon!

MANON, blessée.

Des contes, monsieur! Apprenez que je ne fais pas plus de contes que de *catilinaires;* quand je dis une chose; c'est la vraie vérité. — A preuve que l'autre jour encore, quand vous lui avez mal répondu, je l'ai trouvée tout en larmes.

LOUIS, jetant la poire qu'il allait manger, et très-ému.

Ma tante! Vous en êtes sûre, Manon?... Ma tante pleurait!...

MANON.

Des larmes grosses comme des petits pois.

LOUIS, très-ému.

Et vous dites que j'étais cause?...

MANON.

Certainement... Vous lui aviez désobéi... puis ça lui avait rappelé la défunte; elle s'était mise à relire ses lettres... et ça l'attendrit toujours.

LOUIS, brusquement et en secouant son émotion.

Alors ce sont les lettres qui l'ont fait pleurer! ce n'est pas moi... — On ne sait jamais ce que vous voulez dire, Manon. — Vous mêlez tout; vous confondez tout... — Votre conversation est un vrai hachis.

MANON, blessée.

C'est possible, monsieur! Comme je suis née pendant la révolution, mes parents n'ont pas pu me donner d'éducation : je ne sais ni jouer du violon ni parler l'anglais comme vous; mais ça n'empêche pas de voir...

LOUIS.

Seulement vous ne savez ce que vous voyez.

MANON, irritée.

Pardonnez-moi, je vois que vous rendez votre tante très-malheureuse!

LOUIS, criant pour couvrir la voix de Manon.

Ça n'est pas vrai.

MANON, élevant la voix.

Que vous la ferez tomber malade.

LOUIS, criant plus fort.

Vous tairez-vous, Manon!

MANON, élevant toujours la voix.

Non, je ne me tairai pas! et je vous forcerai bien à entendre vos vérités!

LOUIS, chantant pour couvrir la voix de Manon.

La, la, la, la.

MANON, criant.

Vous êtes un gourmand, un désordonné, un paresseux, un révolté!...

LOUIS, chantant pendant qu'elle parle.

C'est la mèr' Michelle qua' perdu son chat
Et cri' par la fenêtre qui le lui rendra.

SCÈNE IV

LOUIS, Madame LECLERC, entrant par le fond, MANON.

MADAME LECLERC.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est donc que ce bruit?

LOUIS, à part.

Oh! ma tante!

(Il remet sa ceinture droite et se détourne pour cacher les déchirures faites à sa tunique.)

MADAME LECLERC.

Je vous rencontre à propos, Louis; je viens de votre chambre, où j'ai trouvé des bottes sur le bureau, des dictionnaires dans le lit et une tartine de confitures sur votre violon.

LOUIS, tournant le dos à madame Leclerc.

Pardon, ma tante, c'est que ce matin j'étais pressé!

MADAME LECLERC.

De quoi?

LOUIS, embarrassé.

De... de rien!

MADAME LECLERC.

Et cela vous a empêché de faire autre chose? — Mais qu'avez-vous donc à vous retourner ainsi?

LOUIS, embarrassé.

Moi, ma tante?

MADAME LECLERC.

Pourquoi ne pas regarder de mon côté?

MANON, qui achève de mettre le couvert.

(Ironiquement.) Faut croire que le jour lui fait mal aux yeux.

MADAME LECLERC, allant à Louis et le retournant vers elle.

Voyons, que signifie ?... (Apercevant les déchirures de son habit et sa casquette sans fond.) Ah ! je comprends ! c'est le même bon ordre dans la chambre et dans le costume.

LOUIS, embarrassé.

Ma tante... c'est que... s'il fallait prendre garde quand on joue... il n'y aurait plus de plaisir.

MADAME LECLERC.

Et vous pensez, n'est-ce pas, que l'amusement doit faire oublier tout le reste? qu'il affranchit de toute convenance, de tout soin, de toute obéissance? Le plaisir d'abord, le devoir ensuite!

LOUIS.

Mon Dieu ! ma tante, le mal n'est pas bien grand; le tailleur remettra tout en état.

MADAME LECLERC.

Et vous donnera-t-il, dites-moi, l'esprit de conservation dont vous aurez besoin, la domination sur vous-même, l'habitude de l'ordre, sans laquelle la vie entière se dissipe en efforts superflus?

LOUIS, à part.

Bon ! voilà le prêche qui va commencer.

MADAME LECLERC.

Cela peut se réparer, dites-vous ! — Hélas ! c'est avec ce mot qu'on s'encourage aux petites fautes, qui deviennent grandes plus tard. Enfant, on n'a pas su veiller à

ses livres et conserver son habit ; homme, on se montre aussi négligent pour sa fortune ou son honneur ! — Vous faites l'apprentissage du monde en jouant à petit ménage avec la vie[1].

MANON, tout près de l'oreille de Louis.

N'oubliez pas ça, monsieur Louis.

LOUIS, impatienté.

Laissez-moi tranquille, Manon !

MADAME LECLERC.

Vous ne pouvez plus garder ce costume... allez en prendre un plus convenable.

MANON.

Pardon, madame, j'ai mis l'habit neuf de M. Louis dans le jardin, pour qu'il *soye* à l'air ; je vais le chercher dès que j'aurai fini.

MADAME LECLERC, prenant un livre sur le guéridon.

J'ai là un volume que je veux vous faire porter à madame Gallois.

LOUIS, vivement.

Aujourd'hui, ma tante ?

MADAME LECLERC, qui enveloppe le volume.

Tout de suite après le déjeuner.

LOUIS, à part.

Ah ! mon Dieu !

1. Madame Leclerc, Louis, Manon.

MANON, à Louis.

Comme ça, on n'ira pas pêcher avec le grand François.

(Louis fait un geste de mauvaise humeur.)

MADAME LECLERC.

Vous direz à madame Gallois que j'ai reçu ce livre seulement aujourd'hui et que je le lui envoie sur-le-champ.

LOUIS.

Mais, ma tante... est-ce qu'on ne pourrait pas attendre à demain ?

MADAME LECLERC.

Pourquoi cela ?

LOUIS.

C'est qu'aujourd'hui... j'avais projeté... une promenade...

MADAME LECLERC.

Vous la remettrez à un autre jour.

LOUIS, à part.

Un autre jour, ce ne sera pas la grande marée, et on ne trouvera plus de salicoques !

MANON, malignement.

Certainement que M. Louis doit être enchanté de sacrifier un plaisir pour cette bonne madame Gallois.

LOUIS, d'un ton bourru.

Je ne vous parle pas, Manon.

MANON.

Ah! c'est que je la porte dans mon cœur, cette excellente dame; — elle m'a rendu tant de services!

LOUIS, brusquement.

Alors c'est à vous et non pas à moi de les reconnaître.

(Manon sort en riant par la porte du fond.)

MADAME LECLERC, à Louis.

Vous oubliez, Louis, qu'elle m'en a également rendu dont je ne pourrai jamais me montrer assez reconnaissante.

LOUIS, d'un ton bourru.

C'est possible!... Je ne me mêle pas de vos affaires ma tante!

MADAME LECLERC, sévèrement.

Vous avez tort, car je me mêle des vôtres, monsieur, quand je puis vous être utile. Vous me forcez à vous rappeler que je me suis souvent imposé pour vous des devoirs plus pénibles que de porter un volume à une amie.

LOUIS, comme plus haut.

Alors ma tante me reproche la peine qu'elle a prise pour moi?

MADAME LECLERC, avec impatience.

Tenez, Louis, brisons là; la mauvaise humeur vous ôte toute justice et tout bon sens. — Dès que nous au-

rons déjeuné vous porterez ce volume à madame Gallois, je l'exige, je le veux.

(Elle lui donne le volume.)

LOUIS, à part, avec colère.

Oui... Eh bien, moi je ne le ne le veux pas! — Ah on croit que j'irai renoncer comme ça à une partie de pêche! — Madame Gallois aura son bouquin demain... ou plus tard!

MANON, rentrant par le fond avec un habit [1].

Ah! bonté du ciel, quelle horreur!

MADAME LECLERC.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MANON.

Ce que j'ai, madame?... — J'ai d'abord l'habit de monsieur que je suis allée chercher au fond du jardin.

LOUIS, brusquement.

Donnez.

(Il prend l'habit et l'échange contre sa tunique déchirée.)

MANON.

Mais en revenant j'ai passé près de la petite serre de madame, et j'ai vu tous les carreaux brisés à coups de pierre.

LOUIS, à part.

Bavarde!

1. Madame Leclerc, Manon, Louis.

MADAME LECLERC.

Que dites-vous? (A Louis.) C'est sans doute encore une de vos distractions, monsieur?

LOUIS.

Du tout; je ne l'ai pas fait exprès... c'est en abattant des noix!...

MANON, montrant la cravate déposée sur une chaise.

Et des poires... et des amandes... car monsieur extermine tout dans le jardin de madame! Autant être livré aux Bédouins! — Et si ce n'était que ça encore! Mais madame sait bien cette fleur, la plus belle de la serre.

MADAME LECLERC.

Mon cactus?

MANON.

Il est en cannelle, madame!

MADAME LELERC.

Est-ce possible?

MANON, à Louis.

Vous devriez mourir de honte, monsieur! — Une si belle plante, que madame aimait comme la prunelle de ses yeux, vu qu'elle lui avait été donnée par madame Gallois.

LOUIS, impatienté.

Au diable madame Gallois!

MADAME LECLERC, sévèrement.

Que signifie?

LOUIS, plus impatienté.

Cela signifie que je ne veux pas suporter plus longtemps les sottises que dit mademoiselle Manon.

MADAME LECLERC.

Je supporte bien, moi, celles que vous faites, monsieur.

LOUIS, toujours plus impatienté.

Il n'y a pas besoin d'ailleurs de tant se lamenter pour un cactus perdu, le fleuriste d'à côté en a des centaines; je remplacerai celui qui a été brisé.

MADAME LECLERC, vivement.

Et remplacerez-vous aussi le souvenir qu'il me rappelait?

LOUIS, ironiquement.

Ah! si c'est une affaire de de sentiment!

MADAME LECLERC, irritée.

Oui, monsieur; et puisque vous ne le comprenez pas, puisque vous ne tenez aucun compte de mes défenses, vous trouverez bon que je me mette à l'abri de vos dévastations en vous interdisant le jardin.

LOUIS, s'asseyant avec humeur.

Ça m'est bien égal.

MADAME LECLERC.

Vous resterez dans votre chambre.

LOUIS, comme plus haut.

Tant mieux ! madame Gallois n'aura pas son volume.

MADAME LECLERC.

Pardonnez-moi, monsieur; je ne veux pas que les autres aient à souffrir de vos fautes; la punition d'ailleurs vous serait agréable si elle vous débarrassait d'un devoir qui vous déplaît. Avant de prendre vos arrêts vous irez chez madame Gallois.

LOUIS, avec emportement et en se levant.

Eh bien ! non, je n'irai pas !

MADAME LECLERC, saisie.

Comment, monsieur ?

LOUIS, comme plus haut.

Non; puisqu'on me traite comme un prisonnier, je resterai en prison; apporte qui voudra le volume. (Il le jette sur le guéridon.) Ce ne sera pas moi !...

MADAME LECLERC, très-troublée.

Louis !...

LOUIS, frappant du pied et avec emportement.

C'est inutile ! je n'irai pas ! je n'irai pas !

MANON.

Taisez-vous donc au moins devant M. Pierre!... le voici!

MADAME LECLERC, à part.

Ah! comment lui cacher mon trouble?

(Elle va au guéridon et feint de fouiller dans sa corbeille de travail; Louis, qui est retourné s'asseoir, se balance sur une chaise d'un air révolté; Manon lève les mains au ciel et sort par le fond.)

SCÈNE V

LOUIS, assis au fond; Madame LECLERC, LE COUSIN PIERRE; celui-ci regarde un instant Louis et madame Leclerc.

LE COUSIN PIERRE, à part.

Allons! je ne m'étais pas trompé sur le petit cousin... Il a besoin d'une leçon... Voyons si elle lui profitera... (Haut, en regardant le couvert.) Ah! ah! il paraît que nous allons déjeuner...

MADAME LECLERC, se retournant et d'une voix encore troublée.

Oui... en effet... nous vous attendions!

LE COUSIN PIERRE, d'un ton brusque, qu'il garde jusqu'à la fin.

Vous aviez tort, cousine; moi, je n'attends jamais. (Apercevant Louis.) Eh! voilà le petit... Il m'a l'air en bonne santé.

MADAME LECLERC, à Louis.

On vous parle, monsieur !

LOUIS, sans se lever et continuant à lire le journal qu'il a pris.

J'entends bien, ma tante.

LE COUSIN PIERRE.

Eh bien, ça prouve qu'il n'est pas sourd. (Voyant Manon entrer avec des côtelettes et une omelette.) Allons, à table, et vive la joie !

MADAME LECLERC, au cousin Pierre, en lui avançant une chaise près de la table servie.

Voici votre place, mon cousin.

LE COUSIN PIERRE. Il s'asseoit et regarde Louis.

Ah çà ! mais votre élève ne déjeune donc pas ?

LOUIS, sèchement.

Je n'ai pas faim.

LE COUSIN PIERRE, se servant.

Il paraît qu'il se nourrit de journaux.

MADAME LECLERC, cachant mal son mécontentement.

En tout cas, il pourrait comprendre qu'une salle à manger n'est pas un cabinet de lecture.

LOUIS, rejetant le journal sur le guéridon.

J'avais cru que la *Gazette* était là pour qu'on s'en servît.

MADAME LECLERC, comme plus haut.

Mais nous y sommes également, monsieur, et j'aime à croire que notre compagnie vaut celle du journal.

LOUIS.

Pardon, je pensais qu'on avait le droit de choisir...

MADAME LECLERC, éclatant.

Vous manquez à votre cousin, monsieur!

LE COUSIN PIERRE.

A moi? du tout, du tout! Que le diable me torde le cou si je prends garde à lui! qu'il lise, qu'il dorme, qu'il chante, qu'il pleure, je m'en soucie autant que des vieilles lunes! Liberté, *libertas!* (Tendant son assiette.) Encore un peu d'omelette, ma cousine.

LOUIS, se levant, à part.

A la bonne heure!

MADAME LECLERC, très-embarrassée.

Mais, mon cousin, songez...

LE COUSIN PIERRE, l'interrompant.

Je songe qu'on ne vit qu'une fois et qu'il faut en profiter. — Passez-moi donc le jambon. — Aussi, voyez-vous, je suis pour qu'on ne gêne personne.

LOUIS, à part.

Eh bien! en voilà un qui est raisonnable.
(Il s'approche de la table [1].)

1. Madame Leclerc, Louis, le cousin Pierre.

MADAME LECLERC, très-embarrassée.

Vous voulez plaisanter...

LE COUSIN PIERRE.

Non, je ne plaisante pas! Il faut que chacun vive à sa fantaisie et ne fasse que ce qui lui plaît! Voilà mon opinion politique! (Il rit.) Eh! eh! eh! (A Louis.) Et je parie que c'est la tienne, farceur!

LOUIS.

Tout à fait, mon cousin! Je ne vois pas pourquoi on se contrarierait pour les autres; pourquoi on s'imposerait toujours des devoirs!

MADAME LECLERC, vivement.

Louis, puisque vous ne déjeunez pas, allez faire la commission dont je vous ai chargé...

LOUIS.

Ma tante!...

LE COUSIN PIERRE.

Un instant donc, il faut que nous fassions connaissance. — Il a l'air un peu vaurien, le petit cousin. (Il frappe sur l'épaule de Louis en riant.) Eh! eh! eh! — Eh bien, tant mieux, à son âge j'étais un vrai démon!

MADAME LECLERC, étonnée.

Vous! mais au contraire, je me rappelle que vous étiez si attentif, si obéissant, si plein d'égards...

LE COUSIN PIERRE.

Laissez donc! c'est le lointain qui embellit les choses, mais je n'ai pas oublié tous les mauvais tours que je jouais à ma bonne femme de mère.

LOUIS.

Qui ne s'en fâchait pas?

LE COUSIN PIERRE.

Quelquefois; mais bah! je m'en battais l'œil! — Elle avait beau crier, j'allais toujours. — Moi, d'abord, je ne me suis jamais occupé de ce qu'on disait... — Pardon, cousine, est-ce que vous n'auriez pas un peu de cognac?

MADAME LECLERC, à Louis.

Louis, allez en chercher.

LE COUSIN PIERRE, le retenant.

Du tout... reste, mon garçon, la servante est là. — Holà, Manon!

SCÈNE VI

MADAME LECLERC, LOUIS, LE COUSIN PIERRE
MANON, entrant par la droite.

MANON.

Voilà, monsieur.

MADAME LECLERC.

Donnez l'eau-de-vie.

MANON, allant chercher sur le dressoir.

Elle est là...[1] (Elle pose la bouteille sur la table.) Mais faites excuse, madame, si je vous dérange; il y a à la cuisine quelqu'un qui vient de la part du notaire.

MADAME LECLERC.

J'y vais tout à l'heure.

MANON.

C'est qu'il dit qu'il est pressé.

LE COUSIN PIERRE.

Allez donc, ma cousine.

MADAME LECLERC, regardant Louis.

C'est que je voudrais...

LE COUSIN PIERRE.

Vous gêner!... Fi donc! Je vous dis de faire comme chez vous.

MADAME LECLERC.

Je vous laisse alors... — Venez, Louis... j'ai besoin de vous...

(Elle sort par la droite avec Manon.)

1. Madame Leclerc, Louis, Manon, le cousin Pierre.

SCÈNE VII

LOUIS, LE COUSIN PIERRE.

LE COUSIN PIERRE, arrêtant Louis qui va rejoindre madame Leclerc.

Eh bien! eh bien! tu me quittes?

LOUIS.

Ma tante m'a dit de la suivre.

LE COUSIN PIERRE, le faisant asseoir à table.

Laisse donc ta tante, mille diables! et causons un peu... (Voulant lui verser de l'eau-de-vie.) Voyons, un coup de schnik!

LOUIS, regardant à droite.

C'est que si on me voyait...

LE COUSIN PIERRE, lui versant.

Bois toujours, grand nigaud... ça fait pousser la barbe... (Louis boit.) D'ailleurs tu es d'âge à te conduire!

LOUIS, il s'asseoit vis-à-vis du cousin Pierre.

Certainement.

LE COUSIN PIERRE.

Est-ce que chacun ne vit pas pour soi?

LOUIS.

C'est clair!

LE COUSIN PIERRE.

Dieu nous a donné des goûts, eh bien, il faut les suivre!

LOUIS.

Ah! mon cousin, vous êtes un vrai philosophe.

LE COUSIN PIERRE.

Philosophe pratique, mon fils; je ne m'occupe jamais de ce qui plaît ou déplaît au genre humain, je veux ce qui m'amuse et je fais ce que je veux. — Que dis-tu de mon système?

LOUIS.

Admirable!

LE COUSIN PIERRE, lui frappant sur la tête.

Je suis bien aise de voir que nous nous entendons, petit; d'autant que je compte m'établir ici.

LOUIS.

Vrai?

LE COUSIN PIERRE.

Oui, le logis de la cousine me convient; il suffira de quelques arrangements. — D'abord il y a là, près de ma chambre, une grande pièce.

LOUIS.

Mon atelier de menuiserie?

LE COUSIN PIERRE.

Où il y a des établis.

LOUIS.

Et un tour.

LE COUSIN PIERRE.

Dès ce soir je fais jeter le tout à la porte.

LOUIS, *étonné.*

Comment! et pourquoi ça?

LE COUSIN PIERRE.

Pour faire de la pièce un fumoir.

LOUIS.

Mais alors, moi, mon cousin?

LE COUSIN PIERRE.

Toi, mon petit, tu t'arrangeras comme tu voudras. — Il y a aussi le petit bosquet au bout du jardin, qui serait charmant pour un jeu de boules si on n'avait pas suspendu aux arbres des échelles et des cordages.

LOUIS.

C'est mon gymnase!

LE COUSIN PIERRE.

Faudra brûler tout ça, mon chéri!

LOUIS.

Par exemple! mais alors, mon cousin, il ne me restera rien.

LE COUSIN PIERRE, préparant un cigare.

J'en suis fâché, fanfan; pourquoi ça se trouve-t-il dans mon chemin? (En appuyant sur les mots.) « Quand on ne veut pas voir ses carreaux cassés, faut pas avoir de vitres! » — Mais dis donc, petit, donne-moi une allumette...

LOUIS, avec humeur.

La servante est là... comme vous disiez tout à l'heure.

LE COUSIN PIERRE, frappant sur son verre.

C'est juste! tu as de la mémoire; ça te servira pour apprendre les langues. (Frappant plus fort.) Eh bien! elle n'entend donc pas?... (Frappant encore plus fort.) Manon... Manon... Elle est donc sourde! (Frappant en même temps sur deux verres.) Manon! satanée créature! Manon!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MANON accourant effarée, puis MADAME LECLERC.

MANON.

Ah! Seigneur! qu'est-ce que c'est? Voilà! voilà!

LE COUSIN PIERRE.

Comment, voilà? j'appelle depuis une heure, maudite tortue!

MANON, offensée.

Hein? tortue!...

LE COUSIN PIERRE.

Voyons, une allumette!... mais vite, tonnerre et tempête!

MANON, reculant effrayée.

Ah!... il y en a... il y en a... là... sur le dressoir.

LE COUSIN PIERRE, se levant pour aller prendre une allumette.

Il fallait donc le dire tout de suite... vieille écrevisse [1].

MANON, joignant les mains.

Oh!... moi, une écrevisse!

MADAME LECLERC, entrant par le fond [2].

Pourquoi donc tout ce bruit?

LE COUSIN PIERRE.

Parbleu! parce que vous avez une servante qui ne comprend rien, qui n'avance à rien, une huître véritable...

1. Le cousin Pierre, Louis, Manon.
2. Madame Leclerc, le cousin Pierre, Louis, Manon.

MANON.

Une huître maintenant!... (Exaspérée, en s'avançant vers le cousin Pierre.) Ah! mais, monsieur, il ne faut pas croire que parce que vous êtes marin, vous pourrez me donner les noms de tous les poissons...

MADAME LECLERC.

Laissez-nous, Manon.

MANON, furieuse.

Non, madame, je ne souffrirai pas...

LE COUSIN PIERRE, s'approchant avec un geste violent [1].

Allons... (Il lui montre la porte.) Houp!

MANON, intimidée.

Mais, monsieur...

LE COUSIN PIERRE.

Est-ce fini? mille avirons!

MANON, épouvantée.

Je m'en vais, monsieur... (A part.) Ah! mais, c'est un vrai Satan... (Voyant que Pierre fait un mouvement vers elle.) Je m'en vais!

(Elle sort par la droite.)

1. Madame Leclerc, Louis, le cousin Pierre, Manon.

SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté MANON.

MADAME LECLERC.

Je vous ferai observer, mon cousin, que notre bonne Manon n'est pas habituée à être traitée si rudement!

LE COUSIN PIERRE, qui fume.

Parbleu! voilà pourquoi elle sert si mal!

LOUIS, avec mécontentement.

On ne s'en était jamais aperçu!

MADAME LECLERC.

Nous nous sommes toujours contentés de ce qu'elle pouvait faire.

LE COUSIN PIERRE.

Ça prouve que vous vous contentez trop facilement!

MADAME LECLERC.

Non! mais nous ne pouvons oublier son zèle, sa probité...

LOUIS.

Les services qu'elle a rendus, quand elle était plus jeune!

LE COUSIN PIERRE.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait à moi? Je me moque pas mal des qualités qu'elle a eues, si elle ne les a

plus! Le plus fin voilier de la flotte est démoli quand il devient trop vieux. On a des domestiques pour être servi, n'est-ce pas, et non pour faire de la reconnaissance.

MADAME LECLERC.

Mon cousin ne voudrait pas cependant, je suppose, qu'on mît sur le pavé une brave fille, qui m'a presque élevée.

LE COUSIN PIERRE, fumant.

Qu'on la mette, dans ce cas, à l'hôpital...

LOUIS et MADAME LECLERC.

Oh!...

LE COUSIN PIERRE, avec impatience.

Chez le diable, alors; mais pas ici. — Au reste, nous y reviendrons, ma cousine. (En appuyant sur les mots.) « Je vois que vous aimez à vous créer des devoirs!... » Nous vous guérirons de cette maladie-là...

LOUIS, à part, avec indignation.

Oh! c'est trop fort!

LE COUSIN PIERRE, qui aperçoit le fusil accroché au-dessus du dressoir.

Tiens, vous avez un fusil de chasse...
(Il le prend.)

MADAME LECLERC, vivement.

Prenez garde! il est chargé!

LE COUSIN PIERRE.

Vraiment... Est-ce qu'il porte juste? Au fait, vous ne

pouvez pas savoir ça; une femme!... — Il faut vous dire que j'ai été autrefois grand chasseur, et pas maladroit. — Voyons un peu si l'œil est encore bon...

(Il va à la porte vitrée du fond.)

MADAME LECLERC.

De grâce, ne tirez pas!...

LE COUSIN PIERRE.

Pourquoi donc ça?

MADAME LECLERC.

L'explosion des armes à feu me cause toujours un saisissement!...

LE COUSIN PIERRE, armant le fusil.

Vous vous boucherez les oreilles!

LOUIS.

Mais il me semble qu'il serait plus simple de s'abstenir...

LE COUSIN PIERRE.

Pourquoi donc, fistot, si ça m'amuse, moi? (En appuyant sur les mots.) « Est-ce qu'on doit passer sa vie à se contrarier pour les autres? » — S'il y avait seulement dans le jardin un chat ou un oiseau, tu verrais comme j'abats le gibier!... (Regardant au dehors.) Ah! voilà mon affaire!

LOUIS, voulant l'arrêter.

Je vous en prie, mon cousin...

(Le cousin Pierre tire son coup de fusil.)

MADAME LECLERC, poussant un cri.

Ah!...
(Elle s'appuie à un fauteuil.)

LOUIS, courant à elle.

Voyez, vous avez effrayé ma tante. (Il lui avance une chaise.) C'est incroyable qu'on ait si peu d'égards...

LE COUSIN PIERRE, qui regarde dans le jardin.

Il est tombé!

MADAME LECLERC.

Qui est-ce qui est tombé?

MANON, au dehors.

Ah! grand Dieu! c'est abominable!

MADAME LECLERC.

C'est la voix de Manon!

MANON, au dehors.

Il est mort!

MADAME LECLERC, se levant vivement.

Qui est mort?

MANON, paraissant à la porte [1].

Eh bien! madame, lui, lui... Voyez!...
(Elle montre le perroquet.)

1. Madame Leclerc, Louis, le cousin Pierre, Manon.

LOUIS.

Le perroquet de ma tante!

MADAME LECLERC.

Est-ce possible! (*Au cousin Pierre.*) Ah! ceci dépasse la mesure...

LE COUSIN PIERRE, *tranquillement.*

Je voulais voir si je ne m'étais pas perdu la main...

MANON.

Alors, c'est exprès!...

LOUIS, *avec animosité.*

Et pour reconnaître l'hospitalité de ma tante!

MANON, *exaspérée.*

Mais, c'est donc un sans cœur, un sauvage?

LE COUSIN PIERRE.

Plaît-il?

MANON, *hors d'elle.*

Oui, je dis que vous êtes un vrai Hérode, puisque vous massacrez comme ça des innocents!

LE COUSIN PIERRE.

Eh bien! eh bien! je le ferai empailler!

MANON, *hors d'elle.*

Empailler! Et vous croyez que c'est la même chose,

monsieur! — Est-ce que vous voudriez être empaillé, vous, monsieur?—Est-ce que ça rendra la vie à Jacquot, monsieur? — Une bête qui parlait mieux que moi; qui mangeait de tout; qui était on peut dire de la famille, et que madame soignait elle-même!

MADAME LECLERC.

Il m'avait été laissé par ma sœur.

LOUIS, au cousin Pierre, avec animosité.

Et vous le saviez, car je vous l'ai dit hier!

LE COUSIN PIERRE, appuyant sur les mots.

Ah!... « Si vous faites d'un perroquet une affaire de sentiment! »

MANON.

Et pourquoi donc pas, s'il rappelait la défunte?

LE COUSIN PIERRE.

Parce qu'il était aussi bavard qu'elle?

MADAME LECLERC, avec force.

Ah! c'est trop!

LOUIS, s'avançant vers le cousin Pierre, avec emportement.

Vous oubliez que vous parlez de ma mère, monsieur!

MADAME LECLERC, avec dignité.

J'ai pu supporter jusqu'ici vos étranges paroles, vos impolitesses, tout, jusqu'à votre dernière brutalité; elles ne s'adressaient qu'à moi; mais celle qui n'est plus là pour se défendre, et que je regretterai éternel-

lement, ma chère sœur, la mère de Louis (Elle attire le jeune garçon dans ses bras avec attendrissement), vous ne l'insulterez pas devant moi, je vous le défends.

LOUIS, très-ému, embrassant madame Leclerc.

Et moi, je ne veux pas que ma tante ait à souffrir plus longtemps de vos insolences.

LE COUSIN PIERRE.

Hein ! qu'est-ce que ceci veut dire ?

LOUIS, avec force et sensibilité.

Ceci veut dire que vous vous êtes conduit chez elle comme à bord d'un corsaire; que, depuis une heure, tout le monde a eu à souffrir de vos paroles ou de vos actions, et que vous n'êtes digne de vivre près de ma bonne tante, ni par votre esprit, ni par votre caractère, ni par votre cœur.

MADAME LECLERC, l'arrêtant et l'attirant à elle.

Assez, cher Louis... — C'est à moi de m'expliquer avec monsieur; laisse-nous !...

LE COUSIN PIERRE, changeant complétement de ton.

Non... Pardon, ma cousine... tout à l'heure, je m'excuserai près de vous, comme je le dois... — Mais, permettez que je réponde d'abord à M. Louis... Puisque nous en sommes à nous dire nos vérités, j'aurai d'abord un petit compte à régler avec lui...

LOUIS.

Parlez, monsieur !

LE COUSIN PIERRE, *d'un ton sérieux.*

Et d'abord, veuillez me dire en quoi l'impolitesse de mes manières a pu vous choquer, vous qui m'avez accueilli ici en lisant le journal, et qui avez applaudi à la maxime que chacun devait agir à sa fantaisie, sans s'inquiéter des autres?

LOUIS, *déconcerté.*

C'est-à-dire...

LE COUSIN PIERRE, *d'un ton encore plus grave.*

Vous m'avez trouvé égoïste et insolent : mais qu'ai-je fait depuis ce matin que vous ne fassiez tous les jours? N'avez-vous donc pas remarqué que chacune de mes actions était justifiée par une des maximes dont vous aviez accompagné les vôtres? Je n'ai fait que vous montrer à vous-même!

LOUIS, *troublé.*

Je n'ai pas voulu...

LE COUSIN PIERRE, *toujours plus sévère.*

Écoutez jusqu'au bout, monsieur! Ma conduite envers Manon vous a révolté; quelle a été la vôtre envers l'amie de votre tante, Madame Gallois? Vous m'accusez de n'avoir pas respecté dans votre mère une parente morte; avez-vous mieux respecté dans madame Leclerc une parente vivante? Depuis ce matin, mes actes et mes paroles vous indignent : que penser alors des vôtres? J'ai été inconvenant avec des égaux, vous vous

êtes montré insolent avec des supérieurs! lequel de nous deux vous semble avoir donné la plus mauvaise idée de son esprit, de son caractère et de son cœur?

LOUIS, très-troublé.

Mon cousin... il me semble... Je pourrais... vous dire... ou plutôt... (Avec un mouvement subit de franchise et de sensibilité.) Non, je n'ai rien à dire... j'ai iort... j'ai tort!

LE COUSIN PIERRE, lui prenant la main.

Bien, mon ami; bien, mon cher Louis; puisque vous le reconnaissez, mon but est atteint; oublions le passé et tâchons d'en profiter pour l'avenir. Dans tout ceci, les véritables victimes ont été Manon, à qui je demande pardon de mes impertinences, et ma chère cousine, auprès de laquelle je ne sais comment me réhabiliter.

MADAME LECLERC, lui donnant la main.

Ah! vous n'en avez pas besoin; maintenant je comprends tout; vous avez voulu montrer à Louis où conduisait l'oubli du devoir, et comnent l'écolier occupé de son seul plaisir devenait plus tard le viveur égoïste qu'on méprise et qu'on hait.

LOUIS, prenant la main du cousin Pierre.

Oui, croyez bien que la leçon ne sera point perdue, et que je vous en remercie du fond du cœur.

LE COUSIN PIERRE.

Remercie plutôt Lycurgue, mon cher enfant, car la découverte du moyen lui appartient. Pour dégoûter les

jeunes Spartiates de l'ivrognerie, il leur montrait des esclaves dans la dégradation de l'ivresse.

MANON.

Eh bien! ça prouve que ce M. Lycurgue était un bourgeois de bon sens, qui connaissait le proverbe de ma grand'mère : *Celui qui fait la grimace n'aime pas les miroirs.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LA LOTERIE DE FRANCFORT..... 1
LE TESTAMENT DE MADAME PATURAL..... 39
COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE..... 83
LA VIEILLE COUSINE..... 121
L'INCOGNITO..... 169
LE COUSIN PIERRE..... 211

Paris, Imp. de A. Pillet, rue des Grands-Augustins, 5.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ASTOIN NEW-YORK

LE MARI

DE

LA FERMIÈRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

MARI DE LA FERMIÈRE

I

Parmi les nombreuses rivières qui arrosent le Loiret, il en est deux, celles de Bez et de Cléry, qui, bien que prenant leur source vers les frontières de l'Yonne, sur des points assez éloignés, courent ensuite l'une vers l'autre, et viennent se jeter presque ensemble dans le grand canal de Loing. Le territoire

qui forme l'espèce de delta renfermé entre ces deux affluents, cache, au milieu de ces bois, les derniers débris d'une habitation carlovingienne aujourd'hui transformée en village. Ferrières n'a conservé de son ancienne splendeur qu'une merveilleuse verrine qui orne le chœur de son église; mais la verdure des chênes enveloppe la bourgade comme elle entourait autrefois l'abbaye; la brise passe toujours sur ces toits, chargée des murmures et des senteurs de la solitude, et les cris des bêtes fauves retentissent encore la nuit sous ses fortifications en ruine.

La terre des Fresnaies, située à quelques portées de fusil de Ferrières, vers la rivière de Bez, était une de ces demeures nobles du XVIe siècle connues sous le nom de *manoirs*,

et que les vicissitudes des temps avaient fait successivement déchoir jusqu'à la transformer en exploitation rurale. On pouvait, du reste, juger de son importance par l'étendue des champs sans clôtures et le nombre des bâtiments de service séparés par une cour de la maison d'habitation. Les murs de cette dernière venaient d'être récemment blanchis et les volets repeints. Deux fenêtres du premier étage avaient été, en outre, garnies de balcons en fonte et de stores mobiles, qui indiquaient plus de soins et de goût que les campagnards n'en mettent habituellement dans l'arrangement de leur demeure.

Georges Baudry, alors propriétaire des Fresnaies, qu'il cultivait, n'était pourtant qu'un riche paysan. On pouvait le voir tous

les jours présidant aux travaux de l'exploitation, et dirigeant lui-même, au besoin, la charrue et les attelages. Après avoir reçu à la ville cette part d'éducation classique dont nos campagnards d'aujourd'hui tiennent à doter leurs fils, plutôt par vanité que par conviction, il était revenu à la ferme, où il avait repris, à peu de chose près, le costume et les habitudes des autres paysans.

Son mariage avec une orpheline élevée chez madame la comtesse de Candé, avait seulement apporté quelques changements dans l'organisation intérieure des Fresnaies. Les pièces enfumées du vieux manoir avaient été repeintes et tapissées; on avait meublé, comme à la ville, la chambre du premier étage, destinée à Ernestine, et les détails les

plus grossiers de la ferme s'étaient réfugiés, du rez-de-chaussée de l'habitation, dans des bâtiments de service plus éloignés.

Au moment où nous prenons notre récit, Baudry se trouvait absent des Fresnaies : le jour venait de se lever, jour d'hiver sombre et rigoureux; les stores de la fermière étaient encore baissés, et tout eût semblé endormi dans le manoir sans le léger nuage de fumée qui s'élevait au-dessus des toits.

Quelqu'un veillait, en effet, car, aux dernières vibrations de la pendule, qui venait de sonner huit heures, une jeune femme parut à l'entrée d'une des pièces du rez-de-chaussée, récemment disposée en salon de campagne.

Bien qu'elle portât le costume de la ville,

la simplicité des étoffes et l'absence de tout ornement eussent rappelé la paysanne, sans je ne sais quelle délicatesse de formes qui communiquait à tout ce qu'elle portait une élégance particulière. Il y avait dans sa personne quelque chose d'aristocratique et de villageois tout ensemble, qui joignait la distinction à la naïveté. Madame Ernestine Baudry (car c'était elle) était déjà arrivée à sa vingt-deuxième année, mais sans rien perdre de cet éclat de jeunesse qui est comme le soleil levant de la beauté. C'était la même fraîcheur rayonnante, le même attrait virginal, les mêmes grâces vives et caressantes; le charme plus pénétrant de la femme n'avait point fait disparaître la gentillesse de la jeune fille.

Ainsi que nous l'avons dit, elle venait de s'arrêter à l'entrée du salon. Elle avança d'abord la tête, et, surprise de n'y voir personne, elle le traversa à pas suspendus et alla appuyer l'oreille contre une petite porte sous tenture placée à l'autre extrémité; mais tout était silencieux. La jeune femme s'approcha de la fenêtre pour s'assurer du temps qu'il faisait, appela à voix basse Guillaume, et, ne recevant aucune réponse, vint s'asseoir près du foyer, où une bûche de chêne, oubliée la veille, achevait lentement de se consumer.

Elle demeura longtemps à cette place, les regards fixés sur la fumée transparente qui s'élevait au fond de l'âtre, et semblant poursuivre, au milieu de ses

tourbillons, les images confuses de quelque rêverie.

Elle n'y fut arrachée que par l'entrée d'un garçon de ferme qui, en l'apercevant, laissa échapper une exclamation de désappointement. La jeune femme se retourna.

— Vous voilà, enfin, Guillaume ! dit-elle d'une voix basse, mais dont l'expression avait quelque chose de sévère ; je suis bien aise de voir comment vous exécutez mes recommandations.

— Des recommandations ! répliqua le garçon, qui, suivant l'invariable habitude des paysans, feignit de ne point comprendre, pour se donner le temps de trouver une excuse ; madame m'avait fait des recommandations ?

— Est-ce ainsi que vous veillez à la sûreté de M. de Candé ? reprit Ernestine avec un accent de reproche.

— Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose? demanda Guillaume d'un air étonné.

— Ne savez-vous point qu'on peut venir l'arrêter à chaque instant.

— Ah ! oui, rapport à son duel, reprit le paysan, qui avait un art particulier pour déplacer les questions quand elles le gênaient. De fait, il s'est *ensauvé* de Paris comme un petit Saint-Jean et sa malle n'est arrivée qu'hier. Mais peut-être bien aussi que celui qu'il a blessé n'est pas mort.

— Qu'importe ! puisque l'ordre de poursuivre le comte et ses témoins a été donné.

— C'est tout de même vrai ; le voilà con-

damné à jouer indéfiniment à la cligne-musette avec la justice.

— Le temps pourra assoupir l'affaire, objecta la fermière, entraînée malgré elle à des explications qui l'éloignaient du but; et, en tout cas, il aura évité la détention qui aurait précédé le jugement; voilà pourquoi il tient tant à ne pas être découvert.

— Il n'y a pas de danger, fit observer le garçon de ferme; personne ne sait qu'il est aux Fresnaies, sauf son ami, M. Berthaut, qui se cache, lui, au château de Gardy.

— Mais ne vous avais-je point prié de rester dans ce salon ? reprit Ernestine, d'y dresser votre lit afin de veiller plus sûre-

ment M. de Candé? Pourquoi n'avoir point voulu le faire?

— *N'avoir pas voulu!* répéta le paysan d'un air blessé; madame sait bien que je n'ai pas de volonté.

— Enfin, avez-vous obéi, oui ou non?

— Madame doit le savoir, si elle s'est levée cette nuit.

— Pourquoi me serais-je levée?

— Alors madame n'est pas venue, reprit Guillaume rassuré, c'est malheureux pour moi, vu qu'elle m'aurait trouvé à mon poste: là, tout près de la porte de M. le comte. Quand elle est entrée tout à l'heure, je venais de sortir pour rapporter mon lit à la grange, mais j'avais pas bougé jusqu'au jour.

Et, pour mieux prouver son affirmatif, Guillaume se mit à rappeler toutes les circonstances de la nuit, avec cette abondance de détails insignifiants qui donnent à un récit l'apparence de la réalité. Il avait compté toutes les heures; il savait au juste quand les chiens avaient aboyé; si, vaincu par la fatigue, il s'était assoupi deux ou trois fois, c'était assez légèrement pour que le moindre craquement de la boiserie l'éveillât. Au total, la nuit avait été des plus paisibles, et la fermière pouvait voir que le comte prenait plaisir à la prolonger. Tout à l'heure encore, en écoutant à la porte, il avait entendu sa respiration....

Un éclat de rire l'arrêta court. Il se retourna et demeura stupéfait devant le

comte lui-même, qui venait de paraître à la porte d'entrée du salon.

Ernestine n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

— Comment ! monsieur le comte était sorti ! s'écria Guillaume confondu.

— Depuis le point du jour, reprit M. de Candé.

— Est-ce là ce que vous appelez faire sentinelle? dit Ernestine en regardant le valet de ferme.

— C'était une sentinelle perdue, reprit gaiement le comte, et si bien perdue, que je n'ai pu la trouver. Il m'a fallu descendre aux écuries et seller moi-même *Arlequin*.

Guillaume voulut entreprendre une justification; mais s'il excellait, comme tous les

paysans, dans ces ruses longuement conduites que l'on appelle au théâtre *scènes filées*, il manquait complétement de la prestesse nécessaire pour réparer un échec inattendu.

C'était un esprit qui pouvait bien marcher, courir même au besoin, mais jamais sauter.

Le comte, après s'être amusé de son embarras, y mit un terme en l'envoyant à l'écurie, où *Arlequin* était resté sellé et couvert de sueur.

II

Lorsque Ernestine se trouva seule avec son hôte, elle hasarda quelques représentations timides sur l'imprudence d'une pareille sortie; mais M. de Candé lui fit observer que l'heure matinale l'assurait contre toute dangereuse rencontre, et qu'il l'avait choisie à dessein pour rendre visite à son compagnon de fuite.

— Ainsi, vous venez de voir M. Berthaut? dit la fermière, qui semblait interroger moins pour recevoir une réponse que pour échapper, en parlant, à je ne sais quelle gêne inquiète.

— C'est-à-dire qu'il venait aux Fresnaies par la route des taillis, tandis que je me rendais au château de Gardy par le grand chemin, répliqua M. de Candé; nous nous sommes croisés sans nous rencontrer.

— Alors M. Berthaut ne peut tarder à arriver?

— A moins que l'amour du pittoresque ne l'ait arrêté devant quelque point de vue... ou à la porte de quelque jolie paysanne.

— Je vais avertir Guillaume de l'attendre au bout de la grande avenue, dit Er-

nestine, qui fit un mouvement pour sortir.

Le comte l'arrêta.

— Êtes-vous donc si pressée de me quitter? demanda-t-il en baissant la voix. Pourquoi ce ton froid et cérémonieux, Ernestine? sommes-nous devenus des étrangers l'un pour l'autre? et ne vous rappelez-vous plus rien du passé?

— Je ne puis oublier ce que je dois à la mère de monsieur le comte, fit observer la jeune femme.

— Pensez alors au temps où nous habitions Candé, et où nous prenions ensemble ces leçons.... dont vous avez été la seule à profiter.

— Monsieur le comte se calomnie, dit la fermière dont le front s'éclairait à ce souvenir.

N'est-ce pas lui qui m'a enseigné l'italien?

— Et le billard?

— Que je n'ai jamais pu apprendre.

— Mais en revanche, la musique?

— Oh! savez-vous que j'ai retrouvé l'autre jour les petites sonates que vous accompagniez sur le violon?

— Et qui n'allaient bien que quand je comptais des silences?

— Mais comme vous réussissiez dans le dessin!

— Dans la caricature? vous voulez dire.

— C'est vrai; vous n'avez jamais pu finir sérieusement une seule académie.

Aussi, Dieu sait les sublimes indignations de notre professeur quand il me voyait mettre

un carrick à Romulus, ou des bottes à l'écuyère à la Diane chasseresse !

— Oh ! l'heureux temps ! soupira Ernestine égayée et attendrie par cette image de l'enfance.

— Et nos lectures ? reprit de Candé.

— Sous la grande touffe des noisetiers ?

— On mettait le livre sur vos genoux ; et, après chaque histoire, on s'interrompait pour faire des projets.

— Je me rappelle surtout les *Enfants de l'abbaye*.

— Moi, *Robinson*.

— Oh ! oui, vous vouliez partir pour vivre comme lui dans un désert.

— A condition que vous seriez mon *Vendredi*.

— Aussi êtes-vous allé habiter Paris.

— Et vous, vous êtes mariée à Ferrières.

Ernestine, qui s'était laissée emporter un instant au flot de ces souvenirs, fit un mouvement et son sourire s'éteignit.

— Oui, reprit le comte, qui était également devenu sérieux, voilà où devaient vous conduire tant d'heureuses dispositions cultivées par tant d'étude! Après vous avoir élevée comme une demoiselle de Candé, ma mère devait vous faire épouser un paysan.

— Je n'ai point à me plaindre de son choix, reprit précipitamment Ernestine sans lever les yeux; Georges a toujours été bon pour moi, et son plus constant désir est de me rendre heureuse...

— Mais le peut-il ? interrompit le comte.

N'êtes-vous point séparés par l'éducation, par les goûts et par les habitudes? Votre mari a su embellir sa ferme afin de vous plaire, y trouver une place pour vos livres et votre piano ; mais en est-il moins resté un paysan? Est-ce là le compagnon de route que vous espériez autrefois quand nous nous racontions nos projets et nos désirs ?

La fermière voulut l'interrompre.

—Vous les avez oubliés peut-être, continua le jeune homme en élevant la voix ; mais moi je n'oublierai le jour où ma mère, qui avait entendu une de nos confidences et qui s'effrayait d'une intimité à chaque instant plus tendre, me força de partir. Je ne quittai le château qu'après avoir obtenu la promesse que vous resteriez pour moi ce que vous étiez;

que je pourrais vous écrire et recevoir vos réponses.

— C'était une folie d'enfant, balbutia Ernestine, qui s'efforça de cacher son trouble; nous avions lu tous deux des romans épistolaires et nous voulions faire aussi le nôtre : nos lettres étaient des études de style.

— C'est-à-dire que vous riez aujourd'hui de celles que je vous ai écrites ?

— Aujourd'hui, elles n'existent plus.

— Vous les avez détruites ?

— Monsieur le comte doit comprendre qu'il le fallait.

— Vous avez raison, reprit de Candé avec un peu d'amertume ; elles ne rappelaient pour vous qu'un passé importun ; mais moi,

qui n'avais pas les mêmes motifs d'indifférence, j'ai conservé les vôtres.

— Mes lettres ?

— Je puis vous les montrer toutes.

Ernestine changea de visage.

Cette correspondance, qu'expliquait l'exaltation de deux imaginations adolescentes et qu'une séparation de quelques mois avait suffi pour interrompre, était un de ces souvenirs embarrassants dont on détourne habituellement sa pensée pour les perdre de vue. Séparée de son ancien compagnon depuis plus de six années, la première avait dû croire ces lettres anéanties avec la fugitive passion qui les avait produites ; aussi la déclaration du comte lui causa-t-elle une surprise et un trouble qui n'échappèrent point à ce dernier. Il comprit

l'avantage que lui donnait la conservation de cette correspondance, qui lui permettait de jouer le rôle d'amant toujours fidèle quoique sacrifié.

Son amour se présentait comme la sainte Marie des chrétiens, avec la couronne d'épines et les sept épées dans le cœur. Il avait droit à toutes les pitiés, et, par suite, à toutes les consolations !

La vérité était que les lettres d'Ernestine, depuis longtemps oubliées, venaient d'être retrouvées par lui au fond d'un coffret emporté dans la précipitation de la fuite. Il les avait relues, et, échauffé par les souvenirs qu'elles éveillaient, il s'était repris à ce premier amour : d'abord par curiosité et par désœuvrement, puis avec l'élan des âmes

blasées pour tout ce qui leur promet une émotion nouvelle.

Malheureusement, ce retour vers d'anciens espoirs avait jeté dans l'esprit de la fermière une agitation plus profonde et plus sérieuse.

Les mariages d'inclination, quelle que soit leur réussite, ont du moins pour résultat de conduire les femmes jusqu'au bout de leurs rêves. Guéries de l'illusion par le désenchantement ou par le bonheur, elles connaissent au juste ce que peut leur donner la vie, et se résignent à ne rien attendre au delà. Les mariages de raison laissent, au contraire, à celles qui les subissent, le champ libre des chimères. L'amour absent explique pour elles toutes les tristesses; leurs mains restent éternellement tendues vers cette région inconnue,

et, à chaque nuage qui passe, elles sont prêtes à crier : terre ! Ernestine ne pouvait échapper à l'erreur commune. Élevée par la comtesse de Candé, elle s'était donnée à l'homme que lui présentait sa protectrice, sans répugnance, mais sans empressement et avec le courage de toutes ces charmantes infortunées qui se soumettent humblement au bonheur.

L'expérience, du reste, avait justifié madame de Candé. Georges s'était montré tel qu'Ernestine pouvait le désirer. Simple, confiant et gai, il n'avait exigé aucun changement dans les goûts de la jeune femme ; il l'avait laissée reine de sa vie. Grâce à cette liberté, elle put réformer la tenue des Fresnaies, et y établir une élégance rustique à laquelle Baudry tâchait de s'accommoder;

mais les vieilles habitudes reprenaient souvent le dessus, et, malgré ses efforts, le paysan reparaissait toujours.

Ernestine avait fini par s'y accoutumer et par cesser d'y prendre garde, lorsque l'arrivée du comte réveilla toutes ses délicatesses. En lui rappelant que son mariage avait été un sacrifice, M. de Candé la rejeta forcément dans ce rôle de victime si séduisant et si dangereux à jouer. Ainsi avertie, elle remarqua, tout à coup, mille afflictions qu'elle avait jusqu'alors subies sans s'en apercevoir, et comprit que son bonheur n'était que de la résignation. Les lettres retrouvées ajoutèrent à ce premier attendrissement sur elle-même toutes les fascinations d'un passé déjà assez loin pour être regretté. Le comte, qui sentait

les avantages de sa position, se mit, en conséquence, à redire tout haut ce poëme de jeunesse dans lequel Ernestine tenait la plus grande place, à parler de son amour, toujours conservé, toujours plus ardent ! La jeune femme s'efforçait en vain de l'interrompre. Animé par sa propre parole, le comte se penchait vers son visage rougissant, pressait ses mains tremblantes, l'attirait à lui éperdue, et, s'armant de son trouble, cherchait à lui persuader qu'elle aussi souffrait et avait besoin d'être consolée. Étourdie par ces sophismes et par le charme d'un accent qui lui semblait un écho de ses jeunes années, Ernestine se débattait douloureusement, demi-indignée et demi-vaincue, quand un nouveau personnage ouvrit brusquement la porte

d'entrée et s'arrêta sur le seuil, le chapeau à l'oreille, les jambes écartées et les deux mains plongées dans les poches de son pantalon.

Le nom de Berthaut échappa en même temps à la fermière et au comte qui se séparèrent.

III

— Pardon ! dit le peintre en saluant d'un air ironique, on ne m'avait point averti qu'il fallût se faire annoncer.

— Pourquoi annoncer ? demanda de Candé visiblement contrarié ; j'arrive de Gardy et je vous attendais.

— Ah ! c'était en m'attendant... répliqua

Berthaut, qui salua madame Baudry avec une gravité affectée ; pardieu ! on ne vous accusera point de perdre votre temps....

— Monsieur Berthaut vient sans doute déjeuner avec M. le comte? interrompit Ernestine qui ne savait comment sortir d'embarras.

— Si ce n'est point abuser de l'hospitalité des Fresnaies.

La fermière salua et sortit. Berthaut laissa la porte se refermer, puis se retourna vers de de Candé.

— Eh bien, dit-il gaiement et à demi-voix, il paraît que ça marche ?

— Oui, répliqua le comte avec humeur, seulement ça n'avance pas.

— Bah ! c'est donc comme les chevaux de fiacre ?

— Aussi, pourquoi diable arriver au moment où j'allais la faire parler.

— La faire parler! répéta le peintre surpris ; depuis cinq jours que vous demeurez ici, vous en êtes encore à la faire parler? Allons, de Candé, vous voulez ménager ma pudeur, mon bon; vous me prenez pour une rosière.

— Croyez ce qu'il vous plaira, répliqua le comte brusquement; mais je voudrais vous y voir! vous vous imaginez que toutes les femmes sont des marquises...

— Ah! pas d'allusions, s'écria Berthaut; ne disons pas de mal des marquises, monsieur le comte; d'autant que je ne suis pas votre dupe; vous ne me donnerez pas le change!...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que pour réussir aussi mal à la ferme, il faut que vous ayez des distractions ailleurs.

— Moi?...

— Et comme vous avez été autrefois le cavalier servant de madame de Gardy, j'ai tout lieu de croire que vous ne seriez pas fâché d'entamer avec elle un chapitre d'histoire rétrospective. Oh! ne haussez pas les épaules, ces chaînes brisées laissent toujours quelques anneaux faciles à ressouder; vous le savez bien, et je n'en veux d'autres preuves que vos visites fréquentes au château.

— Au château? mais, malheureux, c'est vous que j'y vais voir.

— Et voilà pourquoi vous y arrivez toujours quand je n'y suis pas... comme ce ma-

tin... comme hier... comme le jour précédent...

— Je vous jure que c'est le hasard...

— Il n'y a pas de hasard, mon bon; c'est un mot que les femmes ont inventé pour expliquer ce qui ne s'explique pas. Certes, j'entends la plaisanterie mieux que personne, et la preuve, c'est que je suis toujours prêt à en faire; mais j'ai toujours eu des principes. Vous savez que je suis en pied chez la marquise, et chercher à prendre la place d'un ami, quand il n'est pas marié, c'est manquer à tous les procédés.

De Candé posa la main sur l'épaule de Berthaut.

— Allons! s'écria-t-il gaiement, avouez, mon cher, que votre jalousie n'est que de la

vanité retournée ; c'est pour avoir occasion de constater vos succès près de la marquise que vous vous amusez à supposer un rival.

— Un rival ! répéta le peintre, pardieu ! vous pouvez dire deux rivaux ! car il ne faut pas vous flatter d'être seul, au moins ! J'en ai un autre que vous ; un rival ostensible, avoué, décoré... le procureur du roi de Montargis, qui reste au château des journées entières.

— Et vous êtes obligé de le surveiller ?

— Je suis obligé de me cacher.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a mon signalement.

— Alors, pendant qu'il fait la cour à madame de Gardy...

— Moi, je fais des pochades... et du mauvais sang.

— Eh bien, à la bonne heure! s'écria de Candé, en éclatant de rire; après tout, le digne magistrat vous rend service; vous devez à ces arrêts forcés quelque chef-d'œuvre qui tournera au profit de votre gloire.

Berthaut guigna le comte et se croisa les bras.

— Ah çà! vous voilà de la force des bourgeois, dit-il dédaigneusement; vous allez aussi vous imaginer qu'un peintre fait son chemin en peignant.

— Et comment le ferait-il?

— Parbleu, comme les musiciens, comme les hommes politiques, comme les poètes, en

se montrant! c'est élémentaire, mon bon! A notre époque, il faut qu'un artiste soit du monde; qu'on le trouve au bois, aux premières représentations, aux courses, au bal de l'Opéra, partout enfin où l'on va sans but, pour aller. Une manie sert vingt fois plus au succès qu'un talent, car une manie nous donne des compagnons, tandis qu'un talent nous crée des ennemis. Combien de gens qui sont restés dans la foule, faute d'un vice qui pût servir de piédestal à leur mérite. Moi, qui vous parle, j'ai fait ma position d'artiste au café de Paris. On m'y connaît pour le peintre qui sait le mieux boire, monter à cheval, manier un fleuret, conduire une intrigue d'amour, et cela me fait une réputation en peinture.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Guil-

laume, qui venait mettre le couvert et ranimer le feu.

Le ciel, d'abord assez clair, s'était insensiblement obscurci; de lourdes nuées s'entassaient à l'horizon, et la neige commençait à tomber fine et serrée. Nos Parisiens s'assirent devant le foyer, des deux côtés de la petite table qui venait d'être dressée, et se mirent à déjeuner avec un appétit aiguisé par la course du matin.

Un poëte latin a décrit en vers charmants le bonheur égoïste du voyageur abrité, qui entend le vent souffler au dehors *et la grêle tinter sur la vitre sonore*. Mais il n'a rien dit de l'orgueil involontaire que lui inspire ce bonheur. Or, s'il est un sentiment inévitable, universel, c'est la haute opinion que l'homme bien

chauffé et bien repu prend instinctivement de lui-même. Son sang ravivé porte à son cerveau je ne sais quelle fière confiance; il se prend en considération, il se sait gré de son bien-être. Sa tête se rejette en arrière, son œil brille, sa voix s'élève; il ne comprend plus ni le froid, ni la faim; il les regarde chez les autres comme une infirmité qu'il raille et qu'il méprise! Admirable vanité des fils d'Adam, toujours prêts à se glorifier de ce qui ne devrait exciter que leur reconnaissance et à prendre un don pour une vertu!

Le comte et Berthaut en étaient arrivés à cet état de contentement superbe que l'on pourrait appeler l'enivrement du confort, lorsqu'une porte de côté, conduisant à la petite cour, fut tout à coup ouverte par un

paysan qu'enveloppait une limousine couverte de neige, et qui tenait à la main un de ces bâtons armés d'un fouet en usage parmi les maquignons normands. Il était conduit par Guillaume, qui lui montra M. de Candé et son compagnon.

— Les voilà, dit-il tout bas.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés? demanda le paysan sur le même ton.

— Le comte depuis cinq jours; mais l'autre est au château depuis près d'un mois.

De Candé, qui venait de retourner sa chaise vers le foyer, entendit le murmure des voix.

— Écoutez donc, dit-il à Berthaut qui

préparait une cigarette en chantant la grande cavatine de *Nabuco*.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le peintre.

— Il ne semble qu'il y a quelqu'un à la porte.

Berthaut regarda par-dessus la tête du comte.

— Non, c'est un paysan, dit-il avec une magnifique indifférence.

— Que fait-il là?

— Il cause avec Guillaume.

— La porte ouverte?

— Parfaitement.

— Et il ne gèle pas?

— Ces gens-là ne sentent rien, répondit philosophiquement le peintre, qui arracha

une feuille de son album pour en faire une allumette.

— Mais je sens, moi, reprit le comte qui grelotait.

— Pardieu! il n'y a qu'à le renvoyer, répliqua Berthaut.

Et redressant la tête :

— Eh! l'ami, cria-t-il, s'il vous était égal de rester au frais et de nous laisser au chaud!

IV

Le paysan auquel cette interpellation était adressée, se retourna d'un air surpris, mais referma la porte en s'excusant.

Il s'avança ensuite vers les deux jeunes gens qu'il salua avec politesse.

C'était un homme encore jeune et porteur d'une de ces physionomies joviales pour les-

quelles le peuple a trouvé l'heureuse expression d'air bon enfant. Il y avait, en effet, sous les formes robustes du campagnard, quelque chose de libre et d'épanoui qui rappelait l'enfance. L'expression du regard y ajoutait seule une nuance narquoise dans laquelle la malice et la prudence semblaient entrer par doses presque égales, et qui complétaient, en quelque sorte, l'apparence paysanne du personnage.

— Voilà un rude temps, messieurs, dit-il en secouant les flocons de neige qui blanchissaient son chapeau de feutre verni.

Ni le comte, ni Berthaut ne répondirent sur-le-champ. Ce dernier, la tête renversée en arrière, savourait sa première bouffée de Havane, et se mit à la lancer devant lui, en

jets inégaux, comme une locomotive qui essaie sa vapeur. Cependant, la réserve de fumée épuisée, il regarda de côté son interlocuteur, et lui dit avec nonchalance :

— Vous désirez quelque chose, mon brave?

L'œil du paysan s'agrandit de surprise et s'arrêta sur les deux jeunes gens.

— Si je désire.... quelque chose? répéta-t-il; mais oui; pour le moment je désire surtout ne pas être sous la neige.

— Il fait de la neige? demanda le comte tranquillement.

— Mais il me semble que ça se voit, répliqua le nouveau-venu en indiquant du regard sa limousine dont tous les plis étaient sauproudrés d'un duvet glacé.

— Au fait, je n'y avais point pris garde, dit le peintre; d'où diable sortez-vous, l'ami?

— Je ne sors pas, monsieur, je rentre.

Berthaut le lorgna en secouant les cendres de sa cigarette.

— Ah! je comprends, dit-il, c'est le farceur du village! Au fait, la tête excellente... et la tournure surtout! voyez-moi donc ça, de Candé?

— Le second costume de Henri Monnier dans la *Famille improvisée*, dit le comte, qui regardait à peine.

— Savez-vous que ça a *de l'accent?*

— Il faut en prendre un croquis.

— Pardieu! vous avez raison; puisque j'ai le temps, je vais le faire poser.

Il tira un crayon de son étui à cigares, prit son album et dit au paysan de lui passer une chaise.

Celui-ci parut d'abord hésiter. A l'expression de la surprise succéda une rougeur de mécontentement; mais elle ne fit, pour ainsi dire, que traverser ses traits qui reprirent presque aussitôt leur air de bonne humeur matoise.

Il alla chercher une chaise et la passa au peintre.

— Sous mes pieds, dit Berthaut, qui aiguisait son crayon sur un garde-mains ; et placez-vous là maintenant, de manière à recevoir la lumière de la fenêtre, et surtout ne bougez pas.

Le nouvel arrivé voulut se débarrasser de sa limousine.

— Non, non; gardez le manteau! s'écria le peintre; cela fait très-bien.

— Pardon, objecta le paysan, mais il est couvert de neige.

— Tant mieux! c'est plus pittoresque.

— Plus pittoresque, je ne dis pas; mais c'est peu réchauffant.

— Vous avez froid? demanda le comte qui venait de poser ses deux talons sur les chenets du foyer.

— Très-froid, monsieur.

— C'est étonnant, il me semble que le temps s'est adouci.

— Depuis que monsieur est auprès du feu; ça fait en général cet effet-là.

— C'est-à-dire que vous voudriez vous

chauffer, mon cher, dit en ricanant Berthaut qui *massait* à grands traits sa pochade.

— Et déjeuner peut-être ? ajouta ironiquement de Candé.

— Ça ne serait pas de refus, répliqua l'homme à la limousine, et s'il y avait place auprès de ces messieurs...

— Un instant, interrompit le comte avec hauteur ; vous pourrez passer tout à l'heure à la cuisine, où vous trouverez un escabeau et un couvert.

Le paysan sourit et fit un mouvement sans répondre ; mais il jeta sur la place occupée par les deux jeunes gens et sur leur déjeuner, un regard malin qui semblait en prendre possession par avance.

Dans ce moment, Berthaut, qui continuait

son étude, remarqua qu'un des gros souliers de son modèle était armé d'éperons.

— Vous êtes venu à cheval?

— Sur la Grise, répliqua le rustre. Il y a même longtemps que je serais arrivé, si je n'avais passé par le château de Gardy pour parler au régisseur; puis, en descendant la grande allée, j'ai rencontré le brigadier.

— Quel brigadier?

— En bien, parbleu! Noiraud. Vous savez, un petit qui est la terreur de tous les mauvais garnements du pays. Ces messieurs doivent le connaître.

— Et où allait-il, comme cela?

— Il venait aux Fresnaies.

— Ici?

— Avec ses deux gendarmes. Je suis même

étonné qu'ils ne soient point encore arrivés ; m'est avis qu'ils ne tarderont pas...

Le comte et Berthaut coururent aux fenêtres qui regardaient la route de Ferrières. Le campagnard fit un clignement d'œil significatif et s'empara de la chaise abandonnée par de Candé.

— Comme ça, grommela-t-il avec le sourire en dedans particulier aux paysans, je n'aurai pas besoin de passer à la cuisine.

Cependant chacun de nos Parisiens était à une croisée et s'efforçait de voir à travers les tourbillons de neige qui obscurcissaient le jour.

— Vous ne les apercevez pas? demanda tout bas le comte à Berthaut.

— Ni vous ? dit le peintre.

— J'ai beau regarder.

— Je ne distingue rien.

— Que diable les gendarmes viennent-ils chercher à la ferme?

— J'ai peur de m'en douter.

— Alors, vous pensez qu'on est sur nos traces?

— C'est possible.

— Cet homme sait peut-être quelque chose?

— Il faut l'interroger.

Tous deux revinrent vers le foyer.

— Eh bien! Monsieur ne dessine plus? demanda le paysan en montrant le portefeuille posé sur la table.

— Non, dit Berthaut inquiet; mais, dites-moi, vous connaissez donc le brigadier?

— Noiraud? tiens! cette question? j'ai été le parrain de son aîné. Aussi, il m'a raconté comment il faisait une battue par ordre du procureur du roi...

— Du procureur du roi?

— De Montargis. Vous devez connaître ça : un grand maigre qui a le nez en bec de canne.

— Je sais, je sais... Et il a donné ordre à Noiraud... de faire... quelque recherche?...

Le paysan cligna de l'œil et tira son manteau.

— Une recherche... *conséquente*, murmura-t-il d'un ton confidentiel...

» Pardon, excuse, si vous pouviez me poser ça quelque part? sans vous commander.

Berthaut prit la limousine qu'il jeta sur le dossier d'une chaise.

— Mais vous a-t-il dit quelle recherche? demanda le comte inquiet.

— Oui, oui, répliqua le campagnard, en ôtant ses gants de peau de lapin qu'il roula comme une paire de bas; il s'agit de deux particuliers qui se cachent.

— Ici?

— Soi-disant; mais, pardon; je voudrais mettre les gants avec la limousine..., toujours sans vous commander.

Le comte déposa les gants sur la chaise où Berthaut avait placé le manteau.

— De sorte que le brigadier et les gendarmes étaient en route pour les arrêter?

— Juste.

Les deux jeunes gens se retirèrent vivement à l'écart.

— Plus de doute, dit de Candé précipitamment, on a découvert notre retraite.

— Si nous restons ici, nous sommes arrêtés, ajouta Berthaut.

— Mais où aller?

— Et comment partir maintenant?

— La neige continue.

— Et il fait un froid à ne pas mettre un créancier dehors.

Le paysan, dont le dos masquait tout le foyer et qui faisait fumer ses guêtres humides à quelques pouces du brasier, entendit ces derniers mots.

— Les bourgeois ont froid, répéta-t-il d'un air sournois; c'est drôle, il me semble

aussi à moi, maintenant, que le temps s'est radouci.

Le comte se retourna.

— Ah çà mais il a l'air de se moquer de nous, dit-il en regardant Berthaut.

— Tout à fait! répondit le peintre.

— Le voilà qui se met à table.

— Et qui mange notre déjeuner.

— Eh! dites donc, l'ami, vous m'avez l'air sans gêne.

— Monsieur connaît le proverbe, répliqua le paysan en remplissant un verre : *Où il y a de la gêne, il n'y a pas...*

— *Il n'y a pas de malotru*, acheva de Candé.

— Ah! bien, je ne savais pas cette fin-là,

dit le campagnard en riant et se coupant une tranche de jambon.

— Mais vous savez du moins qu'on ne se met pas à table chez les autres, sans y être invité?

— Chez les autres, c'est connu; mais chez soi, c'est autre chose.

— Chez soi! répétèrent de Candé et son compagnon; qui donc êtes-vous?

— Demandez mon nom à ma femme! cria le paysan en tendant les bras à Ernestine, qui venait d'ouvrir une des portes du salon.

V

Les deux amis restèrent stupéfaits. Baudry s'était levé et courut à la fermière qu'il embrassa bruyamment, en lui adressant vingt questions à la fois sur sa santé, sur la ferme et sur ce qu'elle avait fait pendant son absence. Ernestine, un peu confuse de cette expansion devant témoins, s'efforça de se dégager et

s'excusa de n'être point arrivée plus tôt; Guillaume venait seulement de lui annoncer le retour de Georges.

— Oui, oui, dit le fermier qui avait retenu une des mains de la jeune femme et la tapotait avec une tendresse caressante, j'aurais dû aller moi-même te prévenir tout de suite; mais j'ai rencontré ici ces messieurs qui m'ont reçu d'une manière... d'une manière qui m'a fait rester.

— Nous avons, en effet, à nous excuser, reprit M. de Candé avec un peu de contrainte, je ne connaissais point M. Georges.

— Ni moi, dit Berthaut... comprend-on que je n'aie point deviné?... il y a des jours où l'on est d'une sottise...

— Et pour plus d'un, ce sont les jours

ordinaires, ajouta Baudry; mais, après ça, d'autres que ces messieurs s'y sont trompés. Quand on voit la fermière si bien élevée, si savante et si jolie, le moyen de supposer qu'un gros malavisé comme moi soit le fermier?

Ernestine voulut l'interrompre.

— Oh! faut pas croire que ça me fasse de la peine, au moins, continua Georges en élevant la voix; la supériorité de ceux qu'on aime, ça ne peut pas vous humilier; bien au contraire, on s'en fait une gloire. Et puis ça me rappelle toujours ce que nous devons à la mère de M. le comte, et je me trouve doublement heureux de pouvoir rendre service à son fils.

— Ah! vous savez donc que M. de Candé se cache? dit Ernestine.

— M. Lenoir m'a raconté la chose quand je suis passé à Orléans, et, comme il m'a dit qu'il y avait du danger, j'ai laissé là toutes les affaires pour venir moi-même veiller au grain.

Et vous ne pouviez arriver plus à propos, ajouta le peintre, ne fût-ce que pour nous dérober aux recherches de votre compère Noiraud et de ses gendarmes.

— Restez donc calmes! C'est déjà fait, dit Baudry en riant; Noiraud et moi sommes amis comme deux doigts de la main. Je lui ai insinué qu'entre bons enfants on ne devait pas se chagriner, et que lorsqu'il passait de la contrebande à droite, il fallait regarder à gauche; si bien qu'il viendra, tout bêtement, boire la goutte à la ferme; puis! ni vu ni

connu, le rapport de demain dira que les oiseaux sont dénichés.

— Mais vous parliez de danger! objecta Ernestine.

— Ah! voilà : il paraît que l'adversaire de M. le comte n'a pas pu guérir.

— Il est mort?

— Et ça a mis la justice en campagne, de sorte qu'on a fini par savoir que vous étiez dans le pays.

— C'est Lenoir qui vous a prévenu?

— Oui; et ça me coûte à dire, mais il m'envoyait pour engager monsieur le comte à ne pas rester aux Fresnaies et à gagner l'Anjou. Il m'a remis pour cela de l'argent et des passe-ports.

— Le danger est-il donc si pressant?

— J'ai un mot de M. Lenoir qui doit vous expliquer la chose, dit Baudry en fouillant dans la poche de sa veste et remettant au comte une petite lettre.

Celui-ci la parcourut rapidement, la relut, puis la froissa avec dépit.

— Ainsi c'est sérieux? demanda Berthaut.

— C'est-à-dire que si nous ne laissons pas assoupir l'affaire avant le jugement, s'écria le comte, Lenoir nous menace de trois années de prison.

Le peintre fit un bond en arrière.

— C'est à quoi vient d'être condamné M. de Lorvaut pour sa dernière affaire.

— Trois années! répéta Berthaut épouvanté et en cherchant son chapeau; je me sauve.

— Où cela?

— Je n'en sais rien! en Suisse, en Italie, en Angleterre; partout où l'on ne connaît pas M. Dupin et sa législation.

— Et vous voulez partir ce soir?

— Sur-le-champ!

— [illegible] Bailly, le [illegible] de Nantes [illegible] [illegible] [illegible]

VI

Restés seuls, les deux amis donnèrent un libre cours à leur colère. Tous deux se voyaient forcés de quitter une retraite où ils se plaisaient, pour un asile incertain, éloigné, et qui leur faisait entrevoir d'avance tous les ennuis d'une solitude forcée. De Candé, les bras croisés et la tête basse, parcourait le salon de droite à gauche, tandis que Berthaut,

la tête en l'air et les mains pendantes, le parcourait de gauche à droite, et, tous deux, s'envoyaient au passage les mêmes lamentations. Celui-ci regrettait son bonheur, celui-là ses espérances; l'un déplorait de partir au moment où les portes de l'Eden allaient s'ouvrir pour lui; l'autre, au moment où il en avait pris possession. C'était un feu croisé de plaintes sentimentales ou grotesques qui menaçaient de se prolonger sans mesure si Berthaut ne se fût tout à coup arrêté en poussant un bruyant éclat de rire.

— Eh bien, qu'avez-vous? demanda de Candé interrompu dans une de ses plus violentes imprécations.

— Pardieu! s'écria le jeune peintre, j'ai,

mon cher, ce que vous avez, c'est-à-dire un air prodigieusement ridicule.

— Comment?

— Savez-vous qu'on nous prendrait pour deux écoliers mis au pain sec! parce qu'il faut nous séparer de deux femmes aimables, nous jetons les hauts cris comme si c'était une perte impossible à réparer.

— Allons, encore vos folies!

— Mes folies! dites les vôtres; car enfin, si l'un de nous a le droit de se plaindre, c'est moi, qui perds un bien acquis; tandis que vous ne perdez qu'une probabilité!

— Eh! ne savez-vous point que c'est bien davantage? En renonçant à un bonheur conquis, on sait ce qu'on sacrifie, on met son amour-propre à supporter vaillamment la

perte ; mais partir sans avoir atteint le but, c'est plus qu'un chagrin, c'est une humiliation.

— Et qui vous empêche de l'atteindre, ce but ? N'avez-vous pas encore jusqu'à demain ? Voyons, que diable ! tout n'est point perdu, puisque je suis là pour vous seconder.

— Vous ?

— Moi, répéta Berthaut avec une emphase tragique :

Moi, dis-je, et c'est assez !...

Chargez-vous d'attendrir la femme, je me charge du reste.

De Candé haussa les épaules, mais le peintre réitéra sa promesse d'un ton plus

assuré. Le rôle de protecteur était une de ses ambitions; protéger les autres, c'était se placer momentanément au-dessus d'eux, et quoi de plus séduisant pour qui se trouve habituellement au-dessous? Ses encouragements finirent par réveiller les espérances du comte. Après tout, la moisson était semée, il suffisait de hâter la récolte. Ce départ subit pouvait devenir lui-même un moyen de succès ; c'était une occasion de regrets, d'attendrissement, et que n'obtient-on pas d'une femme qui pleure?

Une fois lancé dans cette voie, de Candé ne s'arrêta plus ; les difficultés échauffèrent sa fantaisie ; il sentit le besoin d'une réhabilitation à ses propres yeux. A la prudence un peu nonchalante qui avait jusqu'alors dirigé

sa poursuite, succéda tout à coup l'ardeur fiévreuse du dépit. Il se promit à lui-même de ne quitter les Fresnaies qu'après avoir réussi, et il décida qu'à tout prix il obtiendrait le soir même un rendez-vous d'Ernestine.

Il fallait seulement, pour cela, occuper le mari ; Berthaut déclara qu'il en faisait son affaire.

Comme il prenait cet engagement, Baudry rentra chargé des bagages qu'il venait de retirer du char-à-bancs. Guillaume le suivait avec deux cartons.

— Excusez du déballage, dit-il en se débarrassant ; ce sont les emplettes faites à la ville. Brrr... quel froid ! Aussi, ma foi, je viens de dire qu'on nous prépare un petit

punch au cognac : quand on est gelé, il n'y a rien de meilleur, ça fait l'effet du soleil sur le baromètre, ça vous remonte. Vous verrez comme la bourgeoise a le tour de main pour le punch au cognac.

— Ah ! c'est elle qui s'en charge? demanda Berthaut.

— Oui, répliqua Georges, je l'ai laissée dans la vieille salle occupée à tout préparer.

Le peintre et de Candé échangèrent un regard : de la part de celui-ci, il voulait dire : « *Si je pouvais la rejoindre !* » et, de la part de l'autre : « *Allez, je réponds de tout.* »

Cependant le fermier s'occupait à ranger les différents objets qu'il venait d'apporter, tels que graines, paniers, cuir de harnais, pièges à taupes, lorsque Berthaut aperçut au

milieu de ce *capharnaüm* deux masques d'assaut et une paire de fleurets.

— Comment donc, maître Georges serait-il par hasard le professeur d'escrime du village? demanda-t-il ironiquement; je vois là tout un arsenal.

— Ah! oui, dit le paysan; c'est le fils du maire à qui j'avais prêté ces rouillardes, et qui me les a rendues en passant.

— Vous tirez donc, mon cher?

— C'est-à-dire qu'autrefois je poussais un peu la tierce et la quarte... c'est le bedeau de la paroisse qui m'a donné mes premières leçons.

— Le bedeau? pardieu! je serais curieux de savoir ce qu'il a pu vous apprendre.

— Eh bien! mais rien de plus facile, inter-

rompit le comte qui saisit l'occasion au vol ; il y a deux fleurets et deux masques; voyons, messieurs, un assaut.

— Avec maître Georges, dit le peintre de ce ton de nonchalance impertinente qui indique l'homme sûr de lui-même ; comment donc, volontiers ; je suis à vos ordres.

— Oh ! faites excuse, reprit Baudry... je ne serais pas de force.

— Allons, de la confiance... Il y a fort longtemps que je n'ai tiré et je ne serais pas fâché de me refaire un peu la main.

Le peintre avait pris un des fleurets, qu'il fit d'abord ployer pour en essayer l'élasticité, et avec lequel il se mit ensuite à fouetter le vide d'un air menaçant. Le fermier voulut en vain décliner l'honneur qu'on voulait lui

faire. Le comte le força à prendre un des fleurets, et lui fit observer qu'on ne pouvait rien refuser à un hôte. Baudry se décida enfin en déclarant, selon la formule obligée, que c'était par *obéissance*. Berthaut fit signe à de Candé, qui s'esquiva.

— Voyons, maître Georges, s'écria-t-il en s'avançant nonchalamment vers le fermier, y sommes-nous ?

— Pardon, excuse, dit le paysan ; c'est que monsieur est sans doute très-fort.

— Mais non, mais non, reprit Berthaut, qui marquait des passes dans l'air avec une légèreté de poignet affectée ; je tire un peu, seulement. Allons, mon brave, attention là !

Il s'effaça négligemment, la main gauche derrière le dos, tandis que Baudry se mettait

en garde. Tous deux offraient dans ce moment un singulier contraste. Il y avait, dans l'attitude de l'artiste, un sorte d'élégance conventionnelle et de liberté assurée qui rendait plus frappante la lourdeur précautionneuse du paysan. Celui-ci, l'œil fixé sur le fleuret de son adversaire, para les premiers coups assez heureusement, mais avec une raideur de poignet dont Berthaut se plaignit.

— Plus de moelleux, maître Georges, plus de moelleux, s'écria-t-il; vous avez un jeu de l'épaule qui vous ôte toute prestesse... Voyons, vite à la riposte.., une, deux... parez...

Georges para et poussa de plus une botte à fond qui fit ployer son fleuret sur l'épaule du peintre.

— Comment donc, très-bien ! reprit celui-ci

en ricanant ; vous m'avez touché, mon cher, parole d'honneur, vous m'avez touché ! Du reste, ça arrive souvent ; quand on a affaire à quelqu'un qui n'a pas de principes, on est surpris par un coup de maladresse..... Ah !...

— Est-ce que j'ai encore manqué de principes ? demanda naïvement Baudry.

— Non, dit le peintre en se mettant plus soigneusement en garde ; c'est de ma faute, j'ai eu une distraction... Allons, là, ferme !

Georges lui porta une troisième botte, mais Berthaut, qui commençait à prendre de l'humeur, affirma que le fleuret lui avait passé par-dessus l'épaule et retira son habit afin d'être plus maître de ses mouvements.

Le fermier profita de cette suspension pour

noircir à la plaque du foyer le bouton de son fleuret, puis tous deux se remirent en garde.

Le peintre employa cette fois tout son savoir-faire; mais Baudry avait un jeu brusque et serré, que son poignet d'acier rendait irrésistible. Au bout de quelques minutes, le gilet blanc de l'artiste fut tigré d'autants de points noirs qu'une carte de l'archipel océanien. Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine, en répétant d'un air un peu confus qu'il *n'était point en train*, mais qu'il allait se remettre et qu'il voulait sa revanche.

— Faut voir avant combien j'ai commis de maladresses, dit Baudry qui s'approchait pour compter les coups reçus.

Berthaut remarqua alors, pour la première fois, les marques imprimées par le fleuret, et jeta les hauts cris.

— Faites pas attention, dit le fermier tranquillement; c'est pour être sûr de s'entendre : comme ça, on ne peut compter que les vrais coups : c'est aussi commode que la coche des boulangers. Tout à l'heure nous allons finir le moucheté. Le bedeau disait qu'au régiment c'était de règle de continuer tant qu'il restait place sur le gilet.

— Comment, au régiment ?

— Un peu. Notre bedeau avait eu le petit caporal pour chef de file avant d'avoir le curé; c'est même lui qui m'a empêché d'acheter un remplaçant.

— Vous avez donc servi ?

— Huit ans, dans le 14e de ligne, où j'étais prévôt d'armes.

Berthaut fit deux pas en arrière. Ceci expliquait la leçon qu'il venait de recevoir, et rendait une plus longue lutte inutile. Il se hâta d'aller raccrocher son fleuret à un clou, en déclarant qu'il renonçait à sa revanche.

Georges répondit avec sa modestie accoutumée que s'il en restait là, c'était par *obéissance*.

VII

Le garçon de ferme entra au même instant avec le punch, dont les flammes bleuâtres montaient et retombaient comme des follets enchaînés.

La figure du paysan s'épanouit à cette vue.

— Ah! monsieur va juger du talent de ma femme, s'écria-t-il. Pose ça là, garçon; où est M. le comte.

— Il cause avec la bourgeoise, répondit Guillaume.

— Dis-lui que le cognac brûle.

— Et surtout ne l'attendons pas, ajouta Berthaut en approchant une chaise de la table, vu qu'il est indigne de nous tenir compagnie : ça ne sait boire que du vin de Champagne comme les pensionnaires.

Il fit signe à Baudry de se placer vis-à-vis, et s'empara de la cuiller à manche d'ébène pour remplir les verres. Le tête-à-tête bachique auquel il se préparait pouvait être regardé comme un nouvel assaut; mais, cette fois, il ne doutait point de ses avantages. Initié depuis longtemps aux habitudes anglaises, il passait, au *Café de Paris*, pour un des plus intrépides buveurs de la moderne gentilhom-

merie. Aussi s'occupa-t-il moins de se ménager lui-même que d'exciter son adversaire. Les verres à peine vidés étaient remplis de nouveau, avant que le paysan pût s'arrêter ou se reconnaître. Il avait d'abord fait quelques façons, mais il finit par se laisser aller, sans que ces libations répétées parussent obscurcir en rien sa raison. Loin de là, on eût dit qu'elles activaient son sang engourdi, et élucidaient ses perceptions. A mesure que les idées de Berthaut s'embarrassaient, celles de Georges devenaient plus claires; l'un semblait monter dans l'échelle intellectuelle autant de degrés que l'autre en descendait. Cependant, par une hallucination ordinaire à l'ivresse, le peintre attribuait à Baudry les désordres de son propre esprit;

ne le comprenant plus, il l'accusait de devenir incompréhensible, et riait tout haut du triomphe qu'il croyait remporter.

— Votre verre, maître Georges, votre verre, s'écriait-il en s'efforçant de lui verser à boire et versant à côté. Ne pouvez-vous donc plus le tenir droit? Ah! ah! ah! la main lui tremble! Est-ce que le punch vous prend sur les nerfs, mon brave?

— Nullement, dit le fermier en élevant son verre; à votre santé, bourgeois!

— A la vôtre... ou plutôt, non; à la santé des jolies femmes! nous sommes ici dans leur pays.

— C'est vrai.

— Il y a d'abord votre femme.

— Et madame de Gardy.

— Ah! Léontine... c'est un ange! répéta le peintre avec une admiration insolente.

— Le fait est, reprit le paysan, que madame la marquise a la physionomie drôlement avenante.

— Et le torse, ajouta Berthaut vivement... un véritable estampage de la Vénus de Milo.

— Avec ça un teint superbe...

— Une peau de blonde! je n'ai jamais pu aimer que les blondes, moi.

— Eh bien! voyez comme c'est heureux que M. de Gardy se soit trouvé de votre goût! car enfin il aurait pu épouser une brune, et ça vous eût été désagréable.

— Pour la *couleur!* mais il reste toujours les formes. Quand on est peintre, voyez-vous, mon cher, on étudie le beau sous

tous ses aspects et dans l'intérêt de l'art.

— Ah! voilà! répliqua le fermier en le regardant avec un mélange de gravité et d'ironie; c'est dans l'intérêt de l'art que vous étudiez madame de Gardy... reste à savoir si le mari, qui n'est pas artiste, comprendrait bien la chose.

— Le marquis?

— Oui; il pourrait revenir, et s'il entendait ce qu'on m'a raconté ce matin au château, peut-être bien qu'il trouverait à redire!... Il y a des gens qui ont si mauvais caractère... Sans compter que tout le monde ne peut pas prendre son parti sur certains désagréments... Je juge ça d'après moi, voyez-vous. Quand le malheur est venu, on a quelquefois l'air de se consoler; on fait

semblant de vivre, mais on a le cœur tué.

Berthaut regarda le fermier, qui était sérieux, et éclata de rire.

— Allons, c'est fait, murmura-t-il, il ne sait plus ce qu'il dit.

Et, cherchant à verser dans les verres le reste du punch :

— A bas les sermons, s'écria-t-il, je ne veux pas de morale, maître Georges... pour le moment j'aime mieux un citron; voyons, demandez un citron avec du sucre et de la cannelle... je veux vous faire un grog de ma façon. Hourra! pour le grog; *grog for ever*.

Baudry fit apporter ce qu'il demandait et le nouveau breuvage fut bientôt préparé : il acheva d'enlever au peintre le peu de raison

qui lui restait. Plus persuadé de l'ivresse du fermier à mesure que la sienne grandissait, il se mit à le plaisanter avec moins de précaution, et comme Baudry, embarrassé de sa bruyante gaieté, voulait y mettre fin en prétextant la nécessité de retourner près du comte, il s'écria qu'il ne le souffrirait pas, et que de Candé avait besoin d'être seul avec madame Ernestine.

Ces plaisanteries étaient prononcées d'un ton et accompagnées de rires qui ne pouvaient laisser de doute sur leur intention. Le fermier, tranquille jusqu'alors, tressaillit et devint pâle. Aucune inquiétude n'avait, avant cela, troublé sa pensée; mais, au premier soupçon, tous les souffles de la jalousie s'engouffrèrent dans cette âme comme un orage.

Rapprochant rapidement mille remarques faites sans y prendre garde et réunissant mille souvenirs, il passa, en quelques minutes, de la surprise au doute, du doute au saisissement, et du saisissement à l'épouvante. L'effet fut si terrible et si subit, que lui-même ne put s'en rendre compte. On eût dit une avalanche qui ensevelissait, en un instant, sous son froid déluge, toutes les fleurs de joie et de confiance écloses dans un simple cœur. Il s'était levé les lèvres serrées, l'œil dilaté, tremblant de tout son corps et pressant Berthaut de questions; mais celui-ci n'en comprenait plus le sens. Les mots seuls lui arrivaient et il les répétait en riant, sans savoir ce qu'ils voulaient dire. Georges eut beau le prier, le menacer, le saisir par les épaules

et le secouer avec prière ou avec rage, les réponses du peintre devenaient de plus en plus confuses. Comme le naufragé dont les forces s'épuisent, il s'enfonçait, pour ainsi dire, dans l'ivresse, balbutiant des phrases entrecoupées. Enfin, son front tomba sur l'un de ses bras appuyé à la table, et il s'endormit.

Baudry le laissa là et courut à la vieille salle, où devaient se trouver le comte et Ernestine; tous deux l'avaient quittée. Il monta à l'étage supérieur, traversant toutes les chambres qui étaient vides, redescendit comme un fou, parcourut de nouveau les pièces du rez-de-chaussée, et finit par se précipiter dans la cour en appelant :

— Guillaume!

Celui-ci sortit de la grange où il remisait le char-à-bancs.

— As-tu vu madame Ernestine? demanda précipitamment le fermier.

— La bourgeoise, dit Guillaume, elle doit être avec M. de Candé, comme d'habitude.

— Elle lui tient donc ordinairement compagnie?

— C'est-à-dire que depuis qu'il est ici elle ne le quitte point; madame Ernestine ne s'était jamais montrée si aimable pour personne.

— Eh bien! quand cela serait, où est le mal? s'écria le fermier qui répondait à sa propre pensée plutôt qu'aux paroles de Guillaume.

— Le mal, répéta le valet de ferme sur-

pris, j'ai pas dit qu'il y avait du mal.

— Alors, pourquoi espionner tes maîtres et juger ce qu'ils font? reprit Baudry qui, comme le loup de la fable, avait besoin de trouver un coupable.

— Faites excuse, dit Guillaume de plus en plus déconcerté; mais c'est vous qui m'avez demandé...

— Je t'ai demandé où était madame Ernestine.

— Eh bien, je crois l'avoir vue dans le jardin.

— Par ce temps?

— Oui, elle se promenait tout à l'heure dans la neige avec M. le comte.

Baudry courut à la porte grillée qui séparait la cour du jardin et les aperçut en effet

dans l'allée de tilleuls. M. de Candé tenait le bras d'Ernestine sur le sien et lui parlait vivement, la jeune femme écoutait, la tête baissée, la joue en feu et sans prendre garde à la neige, dont quelques flocons tombaient encore et brillaient sur sa chevelure noire. Baudry allait s'élancer vers eux, lorsque le brigadier Noiraud parut à la grande entrée avec les deux gendarmes.

VIII

Le fermier n'eut que le temps de courir à leur rencontre et de les conduire dans la vieille salle, où il leur fit servir des rafraîchissements, tandis que Guillaume avertissait le comte de ne point se montrer. La visite du brigadier se prolongea, et fut suivie de celle du régisseur de madame de Gardy qui venait terminer une affaire de charrois, pour la-

quelle Georges l'avait vu le matin même. Il fallut discuter des conditions, régler des prix. Le fermier, bourré d'angoisses, accordait tout pour être libre plus vite; mais l'homme d'affaires entrait sans cesse dans quelque nouvelle complication. Enfin, pourtant, il se décida à repartir.

La nuit, qui vient rapidement à cette époque, était déjà presque close. Baudry referma la grande porte, donna les derniers ordres à Guillaume, et monta à la chambre de la fermière. Mais, près d'entrer, il s'arrêta; ses jambes tremblaient sous lui, ses tempes battaient bruyamment, et la sueur perlait sous ses cheveux. Cependant, après un moment d'hésitation, il ouvrit doucement la porte de la jeune femme.

Sa chambre était sombre, il crut d'abord qu'il n'y avait personne; mais le bruit d'une respiration oppressée attira son attention. Il fouilla, du regard, l'obscurité et distingua enfin Ernestine; elle était accroupie sur une chauffeuse, dans le coin le plus obscur, la tête appuyée sur ses genoux. Le fermier l'appela à demi-voix; elle se redressa avec un cri.

— Ne craignez rien, c'est moi, dit-il en entrant.

Elle passa vivement son mouchoir sur ses yeux; malgré la nuit, Georges s'en aperçut.

— Pourquoi êtes-vous ici sans lumière? demanda-il.

— Mon Dieu, je ne sais, bégaya Ernestine, le jour est tombé sans que j'y aie pris garde;

mais, si vous le désirez, nous allons descendre.

— Tout à l'heure, dit le paysan; voilà bien du temps que nous sommes séparés; je voudrais d'abord vous parler... causer de confiance...

La jeune femme, qui s'était levée, resta debout : il alluma une bougie et vit que ses yeux étaient rouges.

Il ne dit rien pourtant, mais tâchant de reprendre son ton habituel :

— Je n'ai pas encore pu vous dire que j'avais fini toutes mes affaires à Orléans, reprit-il.

— Ah !... toutes !... finies ? répéta machinalement Ernestine qui retenait ses larmes avec effort.

— Oui, continua le fermier,... ça pas été sans peine ; j'ai dû courir chez les experts, chez les hommes de loi.... j'avais pas le temps de me reconnaître. Mais, vous aussi, vous avez eu de l'occupation... il a fallu recevoir M. le comte et le cacher... car il est arrivé ici tout de suite après mon départ ?

— Le lendemain, je crois, balbutia Ernestine.

— Ah ! vous n'êtes pas sûre ? dit Baudry en la regardant.

— Pardonnez-moi, c'est bien le lendemain.

— Comme ça s'est trouvé.... de cette manière vous n'êtes pas restée seule... M. le comte vous a fait une compagnie.

La voix du fermier fléchissait de plus en plus.

— J'étais inquiète de ne point vous voir revenir, fit observer Ernestine.

— Vrai ! dit Baudry, vous vous êtes donc aperçue de mon absence ?

— Pouvez-vous en douter, Georges ?

— Non, reprit-il avec une émotion qui ne cherchait plus à se cacher ; il ne faut pas que j'en doute, n'est-ce pas ? dites-moi ça, Ernestine. Si vous saviez quel bien vous me faites ! Que moi, je désire être ici, c'est tout simple, j'ai besoin de vous voir... ça me fait vivre ; mais, pour vous, ça ne peut pas être la même chose...

— Pourquoi cela ? demanda la jeune femme en se retournant à demi.

— Oh ! pourquoi, pourquoi, reprit Baudry, parce que je me rends justice. Je sais bien ce

que je vaux, allez ! Ici où l'on passe pour un savant quand on sait signer son nom avec un paraphe, on a bien pu faire de moi un conseiller municipal, même un adjoint du maire ; ça prouve seulement que les borgnes sont heureux de se trouver dans le royaume des aveugles ; mais je me connais ; car en définitive on a beau avoir la vue courte, on est toujours assez près de soi-même pour se voir.

— Encore ces idées ! interrompit la jeune femme qui fit un mouvement vers Georges.

— Ce ne sont point des idées, reprit celui-ci avec une triste insistance, ce sont des faits, c'est la vérité ! J'aurais dû y penser plus tôt, mais il n'est jamais trop tard pour réparer une folie le moins mal qu'on peut. Aussi voyez-vous, Ernestine... une supposition que vous

ne pourriez point vous habituer..... à ce que je suis.... que j'arriverais enfin.... à trop vous déplaire...

La jeune femme voulut protester.

— Non, je suppose, je suppose, continua Baudry précipitamment, eh bien, dans ce cas vous viendriez me dire : Georges, ça ne peut pas continuer comme ça ! Moi j'ai tout ce qu'il faut pour briller et être aimée, tandis que vous, au contraire, vous êtes un paysan sans manières, sans esprit...

— Y pensez-vous ? Georges.

— Faut dire la vérité à ses amis ! reprit le fermier avec une conviction ingénue ; si vous veniez ainsi me déclarer votre pensée, m'avouer loyalement que je vous suis à charge, ça me ferait une grande douleur ; mais malgré

tout... je crois, oui, je crois que je vous dirais merci.

La jeune femme poussa un cri de surprise.

— Je vous dirais merci pour avoir été franche, ajouta Georges avec une chaleur douloureuse ; merci pour ne pas m'avoir humilié par un mensonge ; car, nous montrer de la confiance c'est prouver qu'on nous suppose du bon sens et du cœur. Je vous dirais merci surtout pour avoir compris que ce que je voulais avant tout, c'était vous voir heureuse.

— Ne le suis-je donc pas ? demanda Ernestine d'une voix timide.

— Je suppose toujours, dit le fermier. Après tout, chacun entend le bonheur à sa manière... et s'il n'y avait que moi pour empêcher le vôtre, il ne faudrait pas vous inquié-

ter; parce que je ne l'empêcherais pas longtemps.

— Que feriez-vous donc ? demanda la fermière en le regardant presque effrayée.

— Je partirais.

— Vous! vous me laisseriez seule! Et que deviendrais-je sans vous ?

— Oh ! j'y ai déjà songé ! J'y ai songé le jour même où vous avez consenti à m'épouser. Je me suis dit alors : Voilà une brave créature qui n'a ni parents, ni fortune, et dont je deviens tout l'avenir !... mais si je changeais pour elle !... si je me ruinais !... si je mourais !...

— Georges !...

— Dam ! ça peut arriver à tout le monde, continua naïvement le fermier ; dans ce cas,

me suis-je dit, elle resterait donc sans ressources? sa vie dépendrait de moi? ça ne peut être? De quelque côté que le vent tourne, il faut qu'elle n'ait rien à craindre. Alors je suis allé voir le notaire, vous savez, M. Lefebvre; le brave homme a compris la chose; il a écrit sur du papier timbré; j'ai signé tout ce qu'il a voulu, et maintenant, Ernestine, quoi qu'il arrive, vous êtes chez vous.

La fermière joignit les mains.

— Que me dites-vous là, Georges? s'écria-t-elle, vous vous êtes dépouillé pour moi et vous ne m'en avez jamais parlé!

— A quoi bon? répondit le paysan simplement; dès que c'était fait, il n'y avait plus besoin de s'en occuper. Aujourd'hui même, je ne sais pas pourquoi je vous l'ai dit, car

je n'étais point venu pour cela, mais une parole en amène une autre; on se laisse aller sans y penser.

Ernestine saisit ses deux mains et les serra dans les siennes avec un attendrissement passionné.

— Ah! comment vous remercier? dit-elle; tant de générosité pour moi, quand je n'ai rien fait pour vous! Georges, mon ami.... oh! vous êtes trop noble, trop bon!...

— Bon, répéta Baudry, qui avait ramené les mains de la jeune femme contre sa poitrine et qui contemplait avec angoisse, son visage marbré par les larmes; non, non, ne croyez pas cela! ce que je fais, ce n'est point parce que je suis bon, c'est parce que

je vous aime ! c'est parce que je voudrais vous voir oublier ce que je suis. Ah ! vous ne savez pas tout ce que je donnerais pour avoir été élevé comme vous, pour être capable de vous faire honneur ! quand je rencontre d'autres hommes qui ont tout ce qui me manque à moi, je souffre, voyez-vous, je souffre... parce que je suis... ! Eh bien, oui, à quoi bon le cacher... je suis jaloux !

— Vous !

— Jaloux comme un malheureux, comme un fou ! jaloux des lettres que vous recevez, que vous écrivez ; jaloux surtout quand ceux que je vois ici ne sont pas des paysans comme moi ; quand je pense que vous devez faire des comparaisons !... comme maintenant, par exemple, avec M. le comte !...

— Ah! c'est à lui que vous pensez! s'écria la fermière en pâlissant.

— Eh bien! oui, dit Baudry abandonnant tout mystère et tout détour; j'aime mieux ne rien vous cacher. Il a suffi de quelques mots prononcés tout à l'heure par le peintre et de cette promenade que je vous ai vue faire sous la neige avec M. de Candé, pour me tourner entièrement l'esprit. J'ai tort, je le sais bien; c'est manquer de confiance, c'est vous faire insulte; mais que puis-je vous dire, sinon que malgré moi mon cœur se tord, que je regarde, que j'écoute, que j'ai peur! Fâchez-vous, grondez-moi; je le mérite bien; mais ça m'étouffait et j'avais besoin de vous dire la vérité.

IX

Il y avait tant d'ouverture de cœur dans cet aveu fait d'une voix tremblante, avec des larmes au bord des paupières, qu'Ernestine, déjà émue, ne put y résister. Son esprit, troublé par les séductions du comte, flottait dans une douloureuse incertitude, entre les attirements du rêve et les devoirs de la réalité. Les paroles de Georges tom-

bèrent dans cette nuit comme un rayon. Toutes les existences ont de ces heures de lumière où se révèle inopinément quelque perspective ignorée. Il en est souvent d'une âme près de laquelle nous vivons, comme de la demeure voisine qu'un mur sépare de la nôtre; au delà de ce mur nous ne supposons qu'une sombre cour ou de froids édifices, lorsqu'un jour l'orage abat la séparation et nous montre un parterre émaillé, de vertes allées et des charmilles gazouillantes. Jusqu'alors la jeune femme n'avait point vu au fond du cœur de Georges. Pour la première fois elle comprit cette vaillante nature, si facile à la joie, si généreuse dans la douleur. Ce fut, en même temps, pour elle, une réhabilitation et un

remords. Violente dans son repentir comme toutes les âmes loyales, elle jeta un de ses bras autour du cou de Baudry, appuya la tête sur sa poitrine et fondit en larmes.

Le fermier, hors de lui, la serra contre son cœur en s'accusant et en lui demandant pardon de l'avoir affligée ; mais elle posa la main sur ses lèvres et s'écria :

— Taisez-vous, Georges, ne vous excusez pas; votre bonté me fait mal. Ah ! ce n'est pas à vous qu'il faut pardonner, mais à moi, puisque je vous ai fait souffrir.

— Non, non, interrompit le fermier, à qui la tendresse d'Ernestine avait déjà rendu sa sérénité et qui souriait sous ses larmes; c'est de ma faute. Mais il faut me le dire, voyez-

vous! j'aurai tant de reconnaissance si vous me prouvez que je suis un imbécile... et ça vous est si facile? Vous savez bien que je fais ce que vous voulez. Dites-moi d'être tranquille, il faudra bien que je le devienne; assurez-moi que le comte ne pense pas à vous et je le croirai.

— Mais, si pour vous donner cette assurance... il fallait mentir? murmura la fermière avec effort.

Baudry fit un mouvement terrible; elle le retint dans ses bras.

— Ah! vous avez promis de m'entendre, continua-t-elle vivement; vous ne voudriez pas me faire repentir de n'avoir voulu rien vous cacher?

— C'est juste, dit Georges, parlez, Ernes-

tine; je vous écouterai sans rien dire et sans bouger : voyez plutôt.

Il se laissa tomber sur un fauteuil; la jeune femme s'assit à ses pieds, un bras appuyé sur ses genoux, et commença à lui raconter ce qui s'était passé depuis l'arrivée du comte. Elle avoua tout; mais, avec l'adresse instinctive des femmes, elle côtoya, pour ainsi dire, le péril des aveux, en évitant tout ce qui eût pu irriter Georges ou l'affliger.

La faute de M. de Candé avait été de se rappeler imprudemment un rêve des jeunes années, la sienne de l'avoir écouté avec trop de patience; quant au trouble qui s'était éveillé en elle, quant aux hésitations dont elle rougissait maintenant, il n'en fut

point question; peut-être même les avait-elle déjà oubliées; car, dans ces âmes flottantes où l'impression a la durée d'une fleur, le souvenir semble avoir celle d'un parfum. Du reste, à mesure qu'elle parlait, le visage de Georges reprenait sa sérénité; les plis s'effaçaient sur son front épanoui, un rayon souriant commençait à luire au fond de son œil, et je ne sais quelle ironie flottait autour de ses lèvres détendues.

Lorsque Ernestine eut achevé, il prit, à deux mains, la tête qu'elle appuyait sur son bras, la releva vers lui et posa les lèvres sur ses cheveux parfumés.

— Ah! tu me pardonnes! s'écria-t-elle en se pressant contre son cœur.

— Je t'aime! répondit Georges attendri, et

je remercie Dieu d'être arrivé à temps. Tu sais que le comte part demain?

— Il me l'a dit tout à l'heure, au jardin, répliqua-t-elle en hésitant.

— C'était donc là ce qui le faisait parler avec tant de feu? Il se plaignait sans doute!... il eût voulu quelque consolation.

— Il me demandait une dernière entrevue avant son départ!

— Quand cela?

— Ce soir.

— Ici?

— Non; au petit pavillon du jardin, où il doit m'attendre... après le souper.

— Et c'était convenu?

— Je n'avais rien promis! répliqua vive-

ment la jeune femme, qui n'osait dire qu'elle n'avait non plus rien refusé.

Un éclair passa dans les yeux de Baudry, mais unéclair de malice plutôt que de colère. Ernestine l'interrogea du regard avec inquiétude; il la rassura doucement, lui promit de ne rien laisser voir à M. de Candé et continua à lui parler avec une bonté caressante jusqu'à l'arrivée de Guillaume qui annonça le souper.

Le comte, également averti, attendait au petit salon, car, en arrivant aux Fresnaies, il n'avait voulu rien déranger aux habitudes établies. Ce repas du soir était d'ailleurs favorable à ses projets, il lui permettait de prolonger les tête-à-tête et ajoutait aux épanchements le trouble de la solitude, du silence et de la nuit.

Berthaut, enfin réveillé, avait rejoint de Candé qui lui expliquait sans doute ses galants travaux de la journée, car lorsque Georges parut, il fit un signe et s'arrêta brusquement.

Le fermier descendait seul. Il pria ses hôtes d'excuser Ernestine qui s'était trouvée prise d'une indisposition subite et venait de s'enfermer.

Les deux Parisiens se regardèrent et l'on se mit à table dans les meilleures dispositions.

Les manières du comte avaient quelque chose de triomphant ; le peintre était plus goguenard que jamais, et le fermier répondait à ses épigrammes avec une bonhomie guillerette. En voyant l'accord amical établi entre

les trois convives, on eût pu se demander, comme Figaro, quels étaient les trompeurs et les trompés.

Enfin, dix heures sonnaient à la pendule, on se leva de table. Baudry souhaita à ses hôtes une heureuse nuit en les avertissant qu'il fallait partir le lendemain dès le point du jour, puis entra dans la chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée. Les deux Parisiens, qui avaient échangé un signe d'intelligence, gagnèrent le jardin . . . . . .

. . . . . .

X

Le lendemain, à l'heure où le soleil levant faisait étinceler les toits de la ferme couverts d'une neige veloutée, la porte du pavillon du jardin s'ouvrit et Berthaut parut sur le seuil avec le comte. Ils avaient l'habit boutonné jusqu'au menton, le chapeau enfoncé sur les oreilles, les mains plongées dans les poches de leurs pantalons, et s'avançaient les

jarrets ployés en trottinant et grelottant.

Sortis ensemble la veille, après le souper, l'un pour rejoindre la fermière au rendez-vous désigné, l'autre pour faire sentinelle pendant l'entrevue, ils avaient vainement attendu jusqu'au moment où, voulant rentrer, ils s'étaient trouvés prisonniers dans le jardin et forcés de chercher un abri dans le pavillon où ils venaient de passer la nuit. Ils se dirigeaient vers la porte du potager, décidés à appeler s'ils ne la trouvaient point ouverte, lorsque leurs noms, prononcés à haute voix, les fit retourner.

Ils levèrent les yeux; la fenêtre de la chambre d'Ernestine venait de s'ouvrir, et ils aperçurent Georges, la tête encore enveloppée d'un foulard de nuit. Un de ses

bras entourait la taille de la fermière qui, les cheveux à demi défaits, confuse et l'œil chargé de langueur, s'appuyait à son épaule.

Le comte fit un bond en arrière; Berthaut prit son lorgnon pour mieux voir.

— Dieu me pardonne! ce sont bien ces messieurs, dit Baudry.

— Comment! ils sont ensemble? s'écria involontairement le peintre en désignant à de Candé la chambre de la jeune femme.

— Ces messieurs cherchent le frais bien matin, reprit le fermier avec bonhomie; il faut qu'ils m'excusent si je les ai fait attendre; ils doivent comprendre qu'ici il est facile de s'oublier!...

Un regard de tendresse admirative, jeté

sur Ernestine, acheva sa pensée; le sang monta au visage du comte.

— Maître Baudry avait promis de tout préparer pour le point du jour, dit-il avec hauteur.

— Guillaume attèle le char-à-bancs, fit observer Georges, et je vais ouvrir à ces messieurs la porte du jardin.

— Ils sont donc enfermés? demanda Ernestine surprise.

— Depuis hier! répliqua tranquillement le fermier.

La jeune femme et les deux Parisiens firent un mouvement.

— Ainsi, ce n'était point un hasard! s'écria de Candé, c'était une mystification.

— Faites excuse, reprit Baudry en ap-

puyant, *c'était une précaution !* chacun défend son pauvre bien comme il peut. J'avais peur d'un incendie, j'ai éloigné le feu de la maison. Monsieur le comte doit comprendre que c'était lui rendre service en même temps qu'à moi-même.

— Reste à savoir comment je prétends le reconnaître, dit de Candé, dont l'orgueil blessé se tournait en sourde rage; maître Baudry a compté sur l'avantage que lui donnait sa position; mais je dois le prévenir que je n'ai jamais supporté impunément une insolence.

— Plaît-il? interrompit le fermier qui redressa la tête; monsieur le comte s'est sans doute trompé de mot.

— Nullement.

— Alors, c'est de personne, reprit Baudry avec un calme qui ne manquait pas de dignité. Il me semble que nous jouons ici un singulier jeu. Monsieur le comte est venu aux Fresnaies, où tout le monde l'a reçu avec plaisir; et, pour se désennuyer, il a cherché à mettre le trouble parmi des gens qui s'aimaient; il a voulu les rendre malheureux ou ridicules, et maintenant il se fâche de n'avoir pas réussi? Monsieur le comte pense alors qu'il fallait le laisser faire.

Berthaut lança à de Candé un regard qui voulait dire : C'est vous qui avez tort.

— Mais, peut-être, reprit le fermier en s'animant, peut-être qu'il me sera du moins permis de demander à monsieur le comte quel droit il avait à la préférence de ma

femme? Est-ce parce qu'il est de meilleure maison que moi? En fait d'amour, on n'a pas à fournir ses preuves de noblesse! Est-ce parce qu'il a plus d'esprit? Il aurait dû s'en servir pour connaître son devoir et ne pas répondre à la confiance par la trahison. Est-ce parce qu'il aime mieux? Ah! sur ce point-là je le défie! car cet amour, qui n'est pour lui qu'un passe-temps, est toute mon occupation à moi, c'est mon bonheur, mon luxe : j'en ai fait ici-bas mon paradis, et, s'il le fallait, j'en ferais mon linceul!

Deux larmes brillaient dans les yeux du campagnard, qui serra contre lui la jeune femme.

Le comte et Berthaut se regardèrent.

— Décidément, mon cher, dit celui-ci

tout bas, vous avez perdu la partie ; il a quinte et quatorze et le point.

Au lieu de répondre, de Candé tourna brusquement le dos, et gagna la porte du jardin que l'on venait d'ouvrir.

. . . . . .

XI

Un quart d'heure après, les deux fugitifs étaient assis, côte à côte, dans le char-à-bancs, et Guillaume achevait de rassembler les rênes du cheval. Dans ce moment, Georges sortit de la ferme et s'approcha avec une expression de cordialité respectueuse. Il présenta à M. de Candé les passe-ports qui lui avaient été remis à Orléans.

— M. Lenoir, ajouta-t-il, m'a de plus confié cinq billets de banque.

— Pour nous? s'écria Berthaut, qui avança la main.

— Pour M. de Candé, dit Georges en souriant.

Le peintre suivit de l'œil les chiffons de papier végétal que son compagnon glissait dans son portefeuille.

— Voilà des envois qui me sont inconnus, dit-il d'un ton pensif, et cependant j'avais écrit à mon marchand de tableaux de me faire parvenir quelques centaines de francs.

— M. Berthaut aurait-il besoin d'une avance, demanda gaiement le fermier en rouvrant son carnet; j'ai là un petit bon de cent écus sur le receveur d'Angers.

— Vous ! dit le peintre étonné ; ah çà ! mais, à la campagne, on a donc de l'argent.

— Faut bien, fit observer Baudry ; nous ne sommes pas assez riches pour avoir des dettes.

— Berthaut se retourna vers son compagnon :

— C'est à n'y plus rien reconnaître, s'écria-t-il. Autrefois on regardait les campagnards comme de pauvres diables, comme des lourdauds, comme des Georges Dandin ; maintenant, ils prêtent de l'argent, ils ont été maîtres d'armes, et ils se débarrassent des galants de leurs femmes.

— La révolution a pénétré partout, répondit le comte à demi-voix ; il n'y a plus de paysans.

— Mais où sont donc alors les imbéciles ? demanda le peintre.

— Bah ! qui sait ? répliqua Baudry en le regardant d'un air de malice narquoise ; peut-être bien qu'ils se sont faits bourgeois !

UN

ROMAN DE RENCONTRE

I

Écouflan est un bourg situé à quelques lieues d'Angers, sur la rive gauche de la Maine, et possédant tout ce qui constitue le chef-lieu communal d'une nation civilisée; c'est-à-dire qu'on y trouve un maire doté d'adjoints, un curé avec son vicaire et un magister plus ou moins cousin du be-

deau. Écouflan a même un aubergiste ! un aubergiste-modèle tenant un bureau de tabac, ferrant les chevaux, écrivant les lettres d'amour des bateliers et vendant de le quincaillerie ! Maître Loret, qui eût été le père du cumul si les grands dignitaires de l'Université ne l'eussent inventé, exerçait de plus les honorables fonctions de garde-champêtre, de taupier et de tambour de la garde nationale, laquelle n'a jamais existé. Enfin, à ses moments perdus, il parle politique avec le percepteur et donne des consultations aux malades. Il excelle surtout, dit-on, à trouver les trois cheveux qu'il faut tirer pour relever la luette (qu'il appelle l'*alouette*), et à remettre en place, au moyen d'une formule, les estomacs *dé-*

crochés. Avec cela, maître Loret fait ses pâques, chante au besoin la gaudriole et trouve moyen de connaître les affaires de tous les buveurs qui s'arrêtent dans son cabaret.

Au moment même où s'ouvre notre histoire, l'aubergiste d'Écouflan s'acquittait de ce devoir d'hospitalité envers un jeune étranger assis près du seuil de son bureau de tabac. Tout en donnant des ordres pour le souper du nouveau-venu, il avait réussi à apprendre qu'il s'appelait Alfred Morny, qu'il était Parisien, que ses parents l'avaient laissé maître absolu d'une vingtaine de mille francs de revenu, et qu'il parcourait la France en artiste, c'est-à-dire avec des guêtres, un chapeau corné et peu de chemises.

Un observateur bien instruit eût pu ajouter que le jeune homme avait quitté son logement de la rue de Provence par lassitude de l'existence trop faite qu'il y avait menée jusqu'alors. Pour l'homme riche, en effet, Paris n'est qu'un immense restaurant où il trouve toute chose prête sans avoir besoin de rien préparer, la facilité de la jouissance ôte à celle-ci son filet de vinaigre; on vous fait la carte des plaisirs, et à peine en avez-vous nommé un, qu'il vous est servi tout paré !

Alfred Morny avait fini par trouver ce bonheur monotone. Il lisait les romans contemporains et eût voulu retrouver dans la vie quelques-unes de ces aventures de haut goût qu'il y voyait racontées; mais

l'expérience trompait toujours son espoir; le romanesque avait complétement disparu des douze arrondissements et de la banlieue. S'était-il retiré vers le sud, comme les baleines, ou comme les ours, vers le nord? *là était la question!* en tous cas, Morny résolut de s'en assurer. Il mit ordre à ses affaires, se fit donner une lettre de crédit par son banquier et partit à la recherche d'un roman de rencontre, comme les aventuriers du moyen âge partaient à la recherche du saint Graal.

Il venait de traverser l'Orléanais, le Blaisois et une partie de l'Anjou sans avoir encore trouvé autre chose sur son chemin que des gendarmes et des rouliers; mais en revanche il avait appris ce que c'était la soif, la faim,

les lits d'auberge et le vin du cru; misères charmantes quand elles sont volontaires et dont les frêles aiguillons donnent plus de saveur au plaisir.

A tout prendre, notre Parisien n'était donc pas mécontent de son excursion : il avait mis son imagination à la fenêtre, comme une autre sœur Anne, et il lui demandait, d'heure en heure, si elle ne voyait rien venir.

II

Il allait rouler sa troisième cigarette de pur Havane, lorsque maître Loret, qui était allé jeter le coup d'œil du maître à la cuisine, vint lui annoncer qu'il serait bientôt servi. Le jour était tombé ; quelques rouges lueurs empourpraient seules le couchant, tandis que dans le reste du ciel, d'un bleu pâle, commençaient à scintiller les étoiles. Les groupes

qui, quelques instants auparavant, garnissaient les seuils, étaient rentrés pour le repas du soir, la solitude et le silence venaient avec l'obscurité. Dans ce moment, le galop d'un cheval se fit entendre au loin, s'approcha rapidement et retentit tout à coup sur les cailloux de la rue qui conduisait à l'auberge de maître Loret.

Celui-ci avait dressé la tête et tressailli à la vue du cavalier qui venait de tourner le chemin.

— Dieu nous sauve! c'est M. Germain! murmura-t-il d'un accent troublé.

Morny allait lui demander ce que c'était que M. Germain, lorsque le cavalier arrêta brusquement sa monture devant l'auberge.

— Est-ce toi, père Loret? dit-il d'une voix

rude et comme s'il n'eût point reconnu l'aubergiste au milieu du nuage de poussière que sa course venait de soulever.

— A vous servir, monsieur Germain, repondit Loret avec une réserve tout à fait en dehors de ses habitudes.

— Viens ici!

L'aubergiste s'approcha le bonnet à la main.

— Fais-tu toujours le commerce de ferraille?

— Toujours, monsieur Germain.

— Alors tu vends des vis et des crampons?

— Sans doute.

— Apporte-moi ce que tu as de plus fort.

— En crampons et en vis?

— Oui.

— C'est-il pour quelques réparations à faire au manoir?

— Cela ne te regarde pas.

— Excusez, ce que j'en dis c'est sans intention...

— Va et reviens... Ah! tu apporteras aussi une chaîne ou une corde neuve... mais, au nom de Dieu ou du diable, hâte-toi, je te dis que c'est pressé!

III

Maître Loret rentra pour chercher ce qu'on lui demandait, et le cavalier demeura droit sur sa monture, les rênes rassemblées afin d'être prêt à repartir. Morny put alors l'examiner avec plus d'attention.

C'était un homme de cinquante ans, d'une apparence robuste et vêtu d'un costume de chasse déformé par un long usage. Il avait le

visage dur, les mouvements brusques et la voix impérieuse; sa barbe noire, entremêlée de quelques fils argentés, était courte, touffue et négligée. On pouvait croire qu'un motif pressant l'amenait au village, car son cheval n'était point sellé, et sa croupe fumante prouvait suffisamment la rapidité de la course qu'il venait de fournir. Après quelques minutes d'attente, l'étrange cavalier commença à donner des signes d'impatience et à frapper le cou de sa monture avec le nerf de bœuf qu'il tenait à la main. Visiblement en proie à quelque préoccupation pénible, il regardait autour de lui sans paraître rien voir et murmurait entre ses dents des mots inachevés. Enfin il se redressa avec une exclamation d'impatience et appela maître Loret.

Celui-ci répondit de la maison et reparut bientôt chargé d'un bissac dans les poches duquel tintaient les ferrailles qui lui avaient été demandées.

— Voilà, monsieur Germain, s'écria-t-il avec un empressement obséquieux; c'est tout ce que j'ai de mieux.

— Et la corde? interrompit le cavalier.

— Je l'apporte aussi; il y en a douze brasses.

— Passe au cou de mon cheval.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné, et, sans ajouter un mot, sans prendre congé, son singulier acheteur tourna bride, appuya les talons aux flancs de sa monture et disparut dans un nuage de poussière.

— Eh bien, et le paiement? dit Morny étonné.

Maître Loret hocha la tête.

— C'est pas ça qui m'inquiète, répliqua-t-il; M. Germain a plus d'arpents de terrains dans le pays que je n'ai d'aunes de toile dans mon magasin.

— Et il demeure ici près?

— Au château de Rovière, qui lui appartient avec toutes ses contenances et dépendances.

— Pardieu! s'écria Morny en secouant la cendre de sa cigarette, voilà un curieux châtelain qui court les routes sur un cheval sans selle pour acheter lui-même une corde et de vieux clous. Que diable veut-il faire de ce qu'il vient d'emporter?

L'aubergiste ne repondit pas sur-le-champ. Il branla la tête d'un air capable, respira bruyamment et répliqua enfin en baissant la voix :

— Vaut autant ne pas y penser; le couvert de monsieur est mis, et on va lui servir à souper.

Notre Parisien le suivit dans une pièce qui servait à la fois d'arrière-boutique, de buvette et de salle à manger. Mais l'air mystérieux avec lequel maître Loret venait de lui répondre avait éveillé au plus haut point sa curiosité. Voulant à tout prix en savoir davantage, il déclara donc à son hôte qu'il n'avait jamais pu s'habituer à manger seul et qu'il le priait d'apporter son couvert afin de lui tenir compagnie. Maître Loret voulut

faire d'abord quelques façons, mais il dut céder en entendant le Parisien demander deux bouteilles de *bouché;* et, moitié joyeux, moitié confus, il vint placer de l'autre côté de la table, son assiette, son verre et son couteau.

IV

Le souper préparé était médiocre pour Morny, mais pour son invité, c'était un festin ; car c'est surtout à l'aubergiste de village que l'on peut appliquer le fameux *sic vos non vobis* de Virgile. Si ses canards engraissent, si ses poules pondent, si les fruits de son verger mûrissent, ce n'est jamais que pour l'hôte passager que le hasard lui envoie. Lui

se contente des fruits véreux, des œufs tournés et des volailles mortes. Comme le fameux comte d'Essex, qui faisait des rois et ne pouvait point l'être, il fait des festins qu'il ne doit jamais manger. Maître Loret fut donc singulièrement sensible à l'exception faite en sa faveur par le voyageur parisien. Plus souriant chaque fois que son verre se remplissait et plus expansif chaque fois qu'il l'avait vidé, il se laissa aller enfin à répondre à toutes les questions de son hôte.

— Ah ! vous voulez savoir ce que c'est que M. Germain, dit-il en baissant la voix, par habitude ; au *physique*, comme disent les bourgeois, c'est chose facile : M. Germain est un richard qui vit renfermé au château de Rovière et qui tire des coups de fusil sur

ceux qui veulent regarder par-dessus les murs; mais, au *moral*, c'est plus louche. Il y en a qui racontent des histoires à vous donner la *petite mort;* moi je sais ce que j'ai vu ou entendu.

— Et qu'avez-vous vu et entendu? maître Loret?

— Une drôle d'histoire, monsieur; il y aura de ça trois ans à la Saint-Martin. Figurez-vous que j'étais à table comme me voilà, quand je vois entrer trois bourgeois très-bien couverts qui demandent à se rafraîchir et qui vont s'asseoir à cette table qui est là-bas près de la petite fenêtre. Naturellement je cours au cellier et je leur sers une bouteille de mon meilleur; alors le plus vieux, qui avait la croix de mérite, me demanda

si je connaissais le propriétaire du château de Rovière. — M. Germain? que je réponds. — Oui, M. Germain de Léroul, qui a fait la guerre de Vendée en 1814. — C'est bien ça. — Et vous connaissez également sa femme? — Quelle femme? — Celle qui vit avec lui à Rovière. — Il y a une femme à Rovière? — Ne l'avez-vous donc jamais vue? — Voici la première fois que j'en entends parler. Là-dessus le monsieur décoré regarde ses compagnons qui se récrient d'étonnement; tous trois se remettent à m'interroger, et je réponds toujours que M. Germain n'est point marié et qu'il vit seul au château avec un ancien *brigand*, son domestique. Enfin, quand j'ai donné mes explications, tous trois se lèvent et vont causer

dans un coin. Comme ils parlaient à demi-voix, je ne pouvais comprendre que quelques mots, mais j'entendais le gros monsieur répéter toujours : « Il a caché la morte pour garder la dot, » jusqu'au moment où le plus petit qui portait des lunettes vertes, dit quelque chose à quoi les deux autres répliquèrent : « C'est le seul moyen d'en finir. » Sur quoi ils s'en allèrent après avoir payé le vin qu'ils n'avaient pas bu.

— Les avez-vous revus depuis ? demanda Morny dont la curiosité croissait de plus en plus

— Revus ? non, dit l'aubergiste en vidant son verre à petits coups ; mais j'ai su, comme tout le pays, où ils allaient en sortant d'ici.

— Où allaient-ils donc ?

— Chez le juge de paix du canton, à qui ils apportaient, faut croire, un ordre de la justice; car il envoya tout de suite chercher son greffier, qui m'a lui-même raconté la chose et tous ensemble se rendirent à Rovière, pour demander à voir madame Germain de Léroul.

— Et ils l'ont vue?

— Attendez. Le maître du château, qui vint ouvrir lui-même, était probablement averti, car il leur demanda s'ils étaient en règle. Et quand le bourgeois en lunettes vertes, qui était un avocat, lui eut fait lire des papiers, il les conduisit tous dans un salon où il y avait une jeune dame, que le monsieur décoré reconnut sur-le-champ pour la cousine qu'il croyait morte.

— Et dont on ne soupçonnait point l'existence dans le pays ?

— Par la raison qu'elle ne sortait point du château et que personne n'y entrait.

— Enfin les trois étrangers ?

— Les trois étrangers repartirent le soir même, comme ils étaient venus.

— Et depuis la dame est toujours demeurée invisible ?

— Si invisible que M. le juge de paix et son greffier peuvent seuls se vanter de l'avoir vue.

— Mais que vous en a dit le greffier ?

— Que c'était la plus belle créature qui ait jamais mangé le pain du bon Dieu.

— Alors, s'écria Morny en frappant sur la table avec le manche de son couteau, quand

tous les diables s'en mêleraient, je veux me donner le plaisir de la voir!

Maître Loret changea de couleur.

— Vous! dit-il; que le ciel vous détourne d'une pareille tentation, monsieur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a trop de danger à contrarier M. de Léroul.

— C'est ce que je saurai demain.

— Comment cela, demain?

— En allant à Rovière, je tiens à savoir si votre ami le greffier a bon goût.

L'aubergiste regarda le jeune Parisien d'un air consterné.

— Jésus Dieu! ne faites pas cela, s'écria-t-il, ou, aussi vrai que je suis chrétien, il vous arrivera malheur.

— D'abord, êtes-vous bien sûr d'être chrétien, maître Loret? reprit Morny en riant.

— Ah! vous plaisantez parce que vous ne savez rien de ce qui s'est dit dans le pays après la mort de M. Marescot, fit observer l'aubergiste plus bas.

— Eh bien? qu'a-t-on dit? demanda le jeune homme.

— Lui aussi était un fils de famille à qui rien ne manquait, reprit Loret en évitant de répondre directement; mais il avait eu le malheur d'entendre parler de la prisonnière de Rovière, si bien qu'il s'était mis dans la tête de la voir, et que, sous prétexte de chasser, il rôdait toujours autour du parc.

— Ah! il y a un parc?

— Où elle se promène parfois, soi-disant. Mais M. Germain s'était sans doute aperçu du manége, car un jour qu'il avait rencontré le jeune homme, son fusil sur l'épaule, il lui avait dit avec ce drôle de sourire qu'il a : « Je n'aime pas qu'on chasse sur ma terre, monsieur Marescot, ça porte malheur. »

— C'était une menace ?

— Si on veut. Toujours est-il que le bourgeois n'en tint pas compte et qu'il continua à tout faire pour voir la prisonnière. Il y en a même qui assurent qu'il avait réussi, qu'elle lui écrivait des lettres ; mais un soir on vint nous dire à Écouflan que ceux de la pointe avaient repêché un homme ; et quand les gens de justice allèrent voir, on reconnut le corps de M. Marescot.

— Il était mort! s'écria Morny en tressaillant.

— Noyé dans la Maine!... quoique ce fût le meilleur nageur du canton.

— Mais on fit des recherches, quelqu'un dut être soupçonné?

— Oui, oui, on ne peut pas empêcher les gens de croire le mal... Seulement vous savez le proverbe : *La justice est comme le boulanger, elle ne fait payer comptant qu'aux pauvres.*

— Alors on ne put trouver de preuves?

— Non, la nuit et l'eau ne disent rien; aussi on se contenta de faire un bel enterrement au défunt. Seulement, depuis ce temps-là, tout le monde se rappelle *que de chasser sur la terre de M. Germain, ça porte malheur!*

Il ne pouvait y avoir aucun doute sur l'intention que maître Loret donnait à cette dernière réflexion; aussi Morny en parut-il vivement frappé. Le récit de l'aubergiste venait d'ouvrir un champ tout nouveau à ses réflexions.

Le châtelain de Rovière, qui ne lui avait d'abord paru qu'un homme étrange, grandissait tout à coup dans sa pensée. Il se rappela son arrivée subite, son empressement à repartir, son singulier achat surtout; et, saisi de mille doutes confus, il s'écria après un silence :

— Mais, que diable voulait-il faire de cette corde et de toutes ces ferrailles?

Maître Loret vida son verre sans répondre, fit claquer sa langue contre son palais, et

clignant de l'œil d'une façon significative :

— Faut pas trop causer de ces choses-là, dit-il sérieusement; après tout, c'est pas au monde de regarder ce qui se fait chez M. Germain, *charbonnier est maître chez lui;* je vas voir si la chambre de monsieur est prête et je viendrai l'avertir.

V

Un quart d'heure après, Morny était seul dans une grande pièce à quatre lits, éclairée par une de ces chandelles de cabaret qu'Alfred de Musset appelle *un maigre suif*, repassant tout bas les confidences de maître Loret et lançant son imagination en plein vent dans le domaine des suppositions.

Enfin il avait donc rencontré quelque

chose qui sortait du cercle de l'habituel et du vulgaire! il était sur la piste d'un grande aventure! à cette pensée toutes ses impatiences se réveillaient plus ardentes, il se voyait déjà lancé dans les mille serpentements d'une de ces intrigues dont la face change à la fin de chaque feuilleton, il prenait successivement toutes les formes, franchissait tous les obstacles, faisait preuve de toutes les générosités, et arrivait enfin triomphant à la fin de son douzième volume!

Ces rêves héroïques, qu'il avait commencés avant de s'endormir et continués pendant son sommeil, le montèrent au degré d'exaltation indispensable pour entreprendre les grandes choses; il se leva, bien décidé à couver l'œuf de son roman et à le faire éclore.

Mais la première condition pour cela était le secret; aussi se garda-t-il de rien laisser deviner à maître Loret. Il lui annonça seulement qu'il resterait quelques jours à Écouflan, pour voir les environs, s'informa, sans affectation, de la route qui conduisait à Rovière, et partit en déclarant qu'il ne reviendrait que le soir.

Le soleil commençait seulement à monter au-dessus des collines qui bordaient l'horizon; la brise matinale arrivait des prairies toute chargée de parfums et de rosée, et les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, gazouillaient sur les buissons en secouant leurs ailes. Notre héros se sentit pénétré d'un attendrissement exalté qu'il n'avait jamais ressenti en parcourant le boulevard, même

en face du Château-d'Eau ou de la Madeleine. Habitué à se promener le long de boutiques décorées de bonnets de coton, de denrées coloniales ou de parapluies, et au milieu des senteurs du gaz hydrogène entremêlées aux mélodies des orgues de barbarie, Alfred Morny éprouvait des sensations toutes nouvelles dans cette solitude mélodieuse et embaumée. Le sang parcourait plus librement ses veines, sa poitrine semblait s'élargir, il suivait le sentier mousseux, en murmurant le refrain d'une romance pastorale composée dans le faubourg Montmartre par le signor Massini.

Mais tout en modulant les notes champêtres, il méditait les révélations faites la veille par le cabaretier d'Écouflan, et ses

réflexions le confirmaient dans la pensée qu'une victime gémissait à Rovière et y attendait un libérateur.

Restait à savoir si ce libérateur serait Alfred Morny. Le sort de M. Marescot pouvait lui inspirer de justes inquiétudes ; mais, après tout, sa mort était peut-être due au hasard, et en tout cas, un ancien l'avait dit : *la fortune ne favorise que les audacieux !*

Cette maxime latine parut un argument sans réplique au jeune homme qui résolut de pousser les choses jusqu'au bout.

Il ne tarda point à apercevoir les murs du parc dont maître Loret lui avait parlé. Contrairement à l'usage de la province, ces murs étaient soigneusement entretenus.

On y eût en vain cherché la moindre lézarde, la plus petite brèche, et les chaperons avaient été récemment garnis de verre cassé qui rendait l'escalade aussi difficile que périlleuse.

VI

Toutes ces précautions inusitées semblaient trop bien confirmer les soupçons de Morny, pour ne pas accroître sa curiosité. Il se mit donc à suivre le mur, en examinant soigneusement tout ce qui pouvait lui servir d'éclaircissement ou d'indice. Arrivé à l'extrémité du parc, il tourna à gauche et continua à côtoyer la clôture en remontant cette fois vers

le château; il commençait même à en apercevoir les toits élevés, qui se dressaient au-dessus des arbres, et il se demandait s'il devait continuer, lorsqu'il arriva à une petite porte, la seule qu'il eût jusqu'alors rencontrée. Elle était entre-bâillée et la clef avait été laissée dans la serrure! Morny s'arrêta surpris. Pour que cette entrée se trouvât ouverte, quand tout semblait clos avec tant de soin, il fallait que quelqu'un fût là, et ce ne pouvait être que M. Germain ou son domestique. Il regarda autour de lui, prêta l'oreille, mais sans rien entendre ni rien voir. Enfin, enhardi après quelques minutes d'attente, il s'avança jusqu'au seuil et jeta un regard dans l'intérieur du parc; tout paraissait solitaire, il poussa doucement

la porte, et finit par l'ouvrir complétement; il n'y avait personne au dedans ni au dehors! Les pas d'un homme et d'un cheval étaient pourtant empreints sur la terre amollie, mais ces empreintes dataient évidemment de la veille, car la nuit y avait déposé une dentelle de rosée. Morny se décida à passer outre. Craignant seulement quelque surprise, et voulant se ménager un moyen de retraite, il retira la clef, referma la porte et s'avança avec précaution dans le parc.

L'allée qu'il suivait, après avoir longé le mur, retourna brusquement vers un massif de verdure au milieu duquel apparaissait un kiosque récemment restauré. En regardant à travers le vitrage, Morny aperçut à l'intérieur un piano, des livres épars, et une ta-

pisserie commencée. Évidemment la prisonnière venait là quelquefois, et l'on pouvait espérer de l'y surprendre. Il tourna autour du kiosque pour en chercher la porte; mais il s'arrêta brusquement à quelques pas du seuil; la terre y était piétinée, les branches des arbustes dépouillées de leurs feuilles et les herbes brisées après une lutte violente. Il était du reste facile de reconnaître, sur le sol, la trace large et profonde d'un pied d'homme, entremêlée à la trace plus légère d'un pied de femme ou d'enfant. Enfin les regards de Morny s'arrêtèrent sur un mouchoir tordu, qui semblait avoir servi de lien, et sur un petit gant dont les doigts déchirés indiquaient un effort désespéré; il les releva pour les examiner encore de plus près; tous

deux étaient tachés de sang! ainsi l'incertitude n'était même plus possible! Quelque chose de terrible avait eu lieu la veille au petit kiosque, et c'était, sans doute, à la suite de cette scène de violence, que le châtelain de Rovière avait oublié, dans son trouble, de refermer la petite porte par laquelle il était sorti pour courir chez maître Loret! Mais qu'avait-il fait de la corde, des vis et des crampons fournis par ce dernier? Que s'était-il passé depuis la veille au château? Où était maintenant la prisonnière torturée par le châtelain de Rovière? L'imagination de Morny hésitait entre vingt suppositions également lugubres et n'osait s'arrêter à aucune; il se décida enfin à continuer ses recherches, et se remit en marche.

VII

Il arriva bientôt à une grille qui terminait le parc et le séparait de l'espèce de glacis au milieu duquel s'élevait le château. La construction de ce dernier, qu'il eût été plus exact d'appeler un manoir, ne paraissait point remonter au delà du règne de Louis XV. L'architecture en était médiocre, les ornements de mauvais goût et l'entretien assez négligé. Ce-

pendant le soleil qui flamboyait alors sur ses toits ardoisés et sur les vitres de Bohême, couleur d'émeraude, lui donnait un certain air de splendeur. Une seule fenêtre était triste et sans rayonnement : c'était la plus élevée du côté du nord. Garnie de volets matelassés, elle formait comme une tache sombre sur cette façade enjolivée. C'était là sans doute le cachot de la châtelaine! Morny la regarda longtemps, mais sans deviner comment il pourrait arriver jusqu'à celle qu'il eût voulu délivrer. Enfin, craignant d'être surpris et de compromettre ses projets sans retour, il se décida à repartir.

Il revint le soir même, sans pouvoir rien apprendre de plus que ce qu'il savait déjà. Ses visites du lendemain et des jours suivants

n'amenèrent pas plus de résultats, mais cet insuccès même augmenta son ardeur. Il passait une partie de ses nuits à combiner des plans et une partie du jour à les reconnaître impraticables.

Pour la première fois de sa vie il avait une autre occupation que celle de ne rien faire, un autre but que celui de *tuer le temps*, ce mortel ennemi des oisifs. Chaque matin, son imagination donnait un festin à sa vanité. Il inventait lui-même un magnifique poëme dont il était le héros et qui n'avait d'autre inconvénient que de ne jamais se réaliser.

Cependant, le troisième jour, ayant pénétré dans le parc, comme d'habitude, et s'étant avancé jusqu'à la grille, il s'aperçut que la

fenêtre à contrevents était ouverte. Il se livrait déjà à une foule de conjectures sur ce changement, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre à l'extrémité de l'allée qui conduisait du château vers le petit kiosque; effrayé, il se jeta derrière un massif de noisetiers, et aperçut, à travers le feuillage, M. Germain qui s'avançait en donnant le bras à une femme vêtue en blanc.

Autant que l'on pouvait en juger par l'élégance de sa taille et la souplesse de sa démarche, elle était encore jeune; un chapeau de paille à larges bords flottait jusque sur son cou et empêchait de voir son visage. Elle marchait, mollement enlacée au bras de son conducteur et la tête presque appuyée à son épaule.

Morny ne put entendre ce qu'elle disait, mais sa voix était douce, caressante et d'un timbre joyeux qui prouvait l'intimité amicale de l'entretien. Les traits rudes de M. Germain s'étaient eux-mêmes rassérénés.

Notre Parisien les vit passer le long du fourré qui le cachait, inclinés l'un vers l'autre comme s'ils échangeaient de tendres confidences. Il voulut se pencher en avant pour saisir quelques mots, mais, dans ce moment, la jeune femme retourna la tête, et il demeura comme fasciné devant sa merveilleuse beauté.

M. Germain, qui s'était aperçu du mouvement de sa compagne, s'arrêta.

— Que cherchez-vous, Armande? dit-il doucement.

— Rien, répondit-elle, j'avais cru entendre remuer dans les feuilles.

Tous deux se remirent en marche et disparurent bientôt au tournant de l'allée.

VIII

Morny était resté immobile d'admiration. Il se demandait encore s'il n'avait point été le jouet de quelque illusion, et si la distance ou la prévention ne l'avait point trompé sur cette admirable beauté. Il voulait, du reste, s'en assurer à tout prix et poursuivre jusqu'au bout l'aventure.

En se glissant avec précaution le long des

massifs, il eut bientôt atteint le bosquet du petit kiosque où il entendait les voix d'Armande et de son geôlier. Il arriva, presque en rampant, jusqu'à la fenêtre dont les vitres, garnies d'un treillage de fer à mailles serrées, ne laissaient voir qu'imparfaitement dans l'intérieur. Cependant il aperçut la jeune femme assise au piano, dont elle parcourut bientôt les touches avec une légèreté hardie qui prouvait une main exercée. La position qu'elle avait prise permit à Morny de se confirmer dans sa première sensation. Le visage d'Armande formait un ovale parfait qu'encadraient de longues boucles de cheveux d'un blond pâle. Ses yeux étaient bleus, son nez droit comme dans le type indou, sa bouche un peu grande, mais d'une mobilité qui en

changeait à chaque instant l'attitude; son teint mat et uni comme un marbre antique. Sur tout cela flottait je ne sais quelle expression mouvante, capricieuse, presque bizarre, qui ajoutait aux charmes de cette beauté complète une sorte d'originalité indéfinissable qui excitait à la fois l'émerveillement et l'intérêt.

Morny s'était oublié dans sa contemplation : la tête penchée, haletant et tout saisi, il continuait à regarder la jeune femme sans penser à autre chose; un mouvement qui se fit dans le kiosque ramena enfin son attention sur le mari; il venait d'ouvrir la porte et demandait à Armande si elle ne voulait point reprendre sa promenade; elle répondit qu'elle préférait demeurer.

— Alors, je reviendrai vous prendre ici, dit-il.

— Vous me quittez? s'écria Armande en se levant et courant à M. Germain.

— Pour quelques instants; je n'ai point encore donné les ordres à Pierre.

— Ah! revenez bientôt; je ne suis tranquille et heureuse que quand vous êtes là.

Un nuage passa sur le front du châtelain de Rovière; mais il répondit doucement :

— Vous me reverrez tout à l'heure.

La jeune femme présenta son front sur lequel il appuya ses lèvres; puis, se dégageant avec une sorte d'effort, il quitta le kiosque dont il referma la porte à clef.

Armande demeura d'abord à la même place, écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient;

mais, à peine eut-elle cessé de l'entendre, qu'un changement complet s'opéra en elle; son œil, jusqu'alors voilé, s'alluma, ses lèvres souriantes se serrèrent, sa taille abandonnée se redressa, tout son être enfin prit une expression de révolte. Elle courut d'abord à la porte, puis à la fenêtre; enfin, après avoir tourné deux ou trois fois sur elle-même, cherchant du regard une issue, elle porta les deux mains à son front avec un gémissement de désespoir.

Morny comprit que l'occasion tant cherchée était venue, et il frappa doucement au grillage.

Armande se retourna, l'aperçut et poussa un cri.

Le jeune homme lui imposa silence des deux mains.

Elle parut d'abord hésiter, puis, prenant son parti, elle s'approcha résolument de la fenêtre.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda-t-elle en se penchant, afin que sa voix pût se faire entendre à travers le vitrage.

— Je suis un ami qui vient pour vous servir, répondit vivement Morny.

— En quoi me servir?

— N'êtes-vous point retenue ici de force?

— Oui, oui, je suis prisonnière.

— Et ne voudriez-vous point recouvrer votre liberté?

— Oh! la liberté, répéta Armande dont les traits s'illuminaient; qui me rendra la liberté!

— Moi ! répliqua résolument Morny.

Elle le regarda en face et joignit les mains.

— Est-ce possible ! s'écria-t-elle ; je pourrais aller seule et partout selon ma volonté ; on ne me menacera plus, on ne me renfermera plus ! S'il est vrai que vous ayez ce pouvoir, monsieur, ne m'abandonnez pas ; sauvez-moi ! sauvez-moi !

L'accent d'Armande était si tremblant d'espoir, de douleur et de prière, que Morny en fut tout ému. Il lui répéta qu'il était décidé à la délivrer au prix de sa vie, mais qu'il fallait pour cela qu'elle pût l'éclairer et lui venir en aide. La jeune femme allait répondre, lorsqu'ils entendirent M. Germain. Elle n'eut que le temps de dire :

— Ce soir, près du banc de la grande allée, vous trouverez un billet.

La clé venait de tourner dans la serrure et Morny se rejeta au plus épais du massif.

Il vit bientôt M. Germain ressortir suivi d'Armande qui avait repris ses manières tendres, et se diriger avec elle vers le château.

IX

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il fut exact au rendez-vous donné. Il trouva la lettre à l'endroit convenu. Elle avait été écrite à la hâte, comme on pouvait le voir à un certain désordre dans les explications. La châtelaine de Rovière y parlait d'un complot dont elle était victime, des tortures cruelles qui lui étaient infligées et d'implacables vengeances

auxquelles le hasard l'avait seul dérobée jusqu'alors. Elle terminait par un appel à la protection de Morny, en l'avertissant de laisser sa réponse au même endroit.

Comme on doit le penser, cette réponse ne se fit point attendre. Le jeune Parisien y avait employé toute son éloquence naturelle, échauffée et embellie par la lecture des romans-feuilletons. Armande se mit immédiatement au même diapason et commença une espèce de confession détaillée de ses sentiments et de ses malheurs, laquelle exigea plusieurs lettres et amena plusieurs répliques de Morny. Une correspondance régulière finit ainsi par s'engager entre la mystérieuse victime et son libérateur futur, et une fois commencée, elle ne pouvait manquer de se prolonger en attendris-

sements infinis. Il y a dans tous les enfants d'Adam un levain d'homme de lettres qui ne demande que l'occasion de se produire. A un certain âge, on a des amis pour leur écrire autant par vanité que par amitié, et l'on devient amoureux pour faire son roman par lettres autant que pour céder à une sympathie. Or, on peut supposer, sans partialité, qu'Armande et Morny ressemblaient, en cela, au reste de leur génération. Heureux d'avoir trouvé un thème à varier, ils se mirent à recevoir et à se renvoyer sans relâche les aveux de leurs sentiments les plus intimes. C'était une partie de raquette où les cœurs servaient de volants.

Mais, comme il arrive dans tous les jeux, les deux joueurs s'échauffèrent insensible-

ment. Morny ne tarda pas à parler à Armande de sa beauté surhumaine, et Armande à entretenir Morny de sa générosité chevaleresque. L'un et l'autre, sans s'en apercevoir, tournaient au demi-dieu! transformation périlleuse qui ne se fait jamais qu'au détriment des devoirs terrestres.

A vrai dire, la nouveauté de l'aventure, jointe aux enivrements littéraires de la correspondance et aux charmes réels de la châtelaine de Rovière, avait complétement fasciné notre Parisien. Il se sentait enflammé d'une passion qu'aiguisaient les obstacles, et à laquelle le romanesque donnait une saveur inconnue. Aussi, sa raison faiblissait-elle chaque jour. Les partis les plus extrêmes étaient désormais les seuls qui lui parussent possibles. Il avait

déclaré à Armande, dans une de ses dernières lettres, qu'il voulait *l'enlever au lâche qui la torturait, et l'emporter dans ses bras vers quelque contrée solitaire où il lui ferait un paradis de son amour*. Il avait même été si content de cette image qu'il y était revenu une seconde fois, puis une troisième, persuadé que le beau pouvait être comme le soleil, *toujours le même et toujours nouveau*. Armande, qui partageait sans doute cette opinion, avait, de son côté, reproduit la poétique proposition de Morny, en déclarant qu'elle était prête à lui confier sa vie!

X

Notre héros n'avait donc plus qu'à préparer les moyens de fuite. La position de Rovière lui permettait de choisir entre la terre et l'eau; il se décida pour l'eau, vu les connaissances spéciales qu'il devait à son titre de *canotier parisien*.

Une barque, louée pour des promenades sur la Maine, fut secrètement conduite près

de la petite porte du parc, et cachée dans les roseaux.

Il ne restait plus qu'à convenir du jour et de l'heure du départ, lorsqu'il reçut un billet qui renfermait ces seul mots :

« Ce soir, au petit kiosque. »

L'écriture au crayon était tellement hâtée que Morny eut peine à la reconnaître. Il comprit que quelque occasion imprévue s'était subitement présentée, et qu'Armande n'avait eu que le temps de l'avertir.

Il fit en conséquence tous ses préparatifs, et il se trouva, dès le tomber du jour, au lieu convenu.

La porte du kiosque était ouverte. En s'avançant avec précaution, il aperçut Armande

assise sur le petit canapé de jonc qui faisait face à la porte et il entra.

Au bruit de ses pas, la jeune femme releva la tête : son œil était ardent, ses traits altérés. Elle regarda fixement Morny, qu'elle n'avait vu qu'une fois, et lui demanda d'une voix brève ce qu'il voulait.

— Ne m'attendiez-vous pas? dit Morny un peu désappointé de ne point être reconnu.

— Qui êtes-vous? demanda Armande sèchement.

— Votre ami, reprit le jeune homme, qui s'approcha pour saisir une de ses mains; celui que vous avez appelé à votre secours; Alfred Morny.

Armande sembla chercher dans sa mémoire; mais son visage s'illumina.

— Alfred, répéta-t-elle; oui... je me rappelle. Il avait promis de me délivrer.

— Et vient pour tenir sa promesse.

— Lui! est-ce bien vrai? Ah! partons, alors, partons!

Elle s'était levée, et, par un mouvement machinal, elle remonta l'écharpe qui couvrait ses épaules et noua les brides flottantes de son chapeau.

— Pardon! interrompit Morny, de plus en plus étonné; mais votre lettre ne contenait aucun éclaircissement; M. Germain est-il absent du château?

Armande ne put retenir un mouvement d'effroi, et saisit le bras du jeune homme.

— Taisez-vous, murmura-t-elle en regar-

dant vers la porte... il pourrait vous entendre... et, s'il allait venir... oh! s'il allait venir.

— Pouvez-vous craindre avec moi? demanda Morny, qui voulait paraître d'autant plus rassuré qu'il l'était moins.

— Ah! vous ne savez pas! reprit la jeune femme de plus en plus éperdue; il nous tuerait, voyez-vous... il a déjà tué l'autre.

— M. Marescot? s'écria le Parisien.

— Lui... et tous mes parents... tous mes amis!...

— Que dites-vous? grand Dieu!

— Puis il me reconduirait dans ce cachot où il a voulu me faire mourir.

— Vous!

— Mourir, seule dans les ténèbres, liée à la muraille...

— Ah! je comprends maintenant! s'écria Morny, qui se rappela la corde et les crampons de fer achetés chez maître Loret, et le monstre n'a point été touché par tant de beauté!

— Il va venir, répéta Armande, dont le regard fiévreux se retournait sans cesse.

— Partons, dit Morny en l'enveloppant d'un de ses bras.

Dans ce moment, la porte qui était entr'ouverte, glissa doucement sur ses gonds et se referma.

Morny s'élança pour la rouvrir; mais toutes ses tentatives restèrent infructueuses. La ser-

rure était placée au dehors, et ils se trouvaient enfermés.

Il y eut pour tous deux un premier moment de stupeur.

— C'est lui! balbutia Armande.

— Vous l'avez vu? demanda vivement Morny.

— Non! mais cette porte?...

— Le vent a pu la repousser.

— Que faire maintenant?

— Si l'on pouvait forcer une de ces fenêtres?

— Voyez vite!

Mais les grillages, solidement encadrés, opposaient une résistance invincible.

Trois fois Morny s'arrêta désespéré, et trois

fois le sentiment du péril auquel il se trouvait exposé lui rendit le courage. La sueur baignait son front ; ses doigts meurtris essayaient de tordre le treillis de fer qui recouvrait le vitrage ; il secouait avec fureur les châssis solidement cadenassés ; mais tout était inutile.

XI

Cependant, la nuit était venue, chaque instant de retard augmentait le danger. Morny se retourna vers Armande pour lui demander conseil.

Mais, à mesure que le jour avait disparu, le trouble de la jeune femme avait pris un caractère plus frappant et plus sombre. Acculée au coin le plus obscur du kiosque, elle

effrangeait l'écharpe de soie dont elle était enveloppée, en murmurant des paroles confuses.

A la voix de Morny, elle se redressa avec un cri si étrange que le jeune homme recula involontairement.

Un changement inexplicable s'était opéré sur ce visage naguère si doux; des taches d'un rouge ardent marbraient le front et les joues; une sorte de convulsion resserrait les narines, et l'œil arrondi avait pris une expression fauve.

Morny la regarda un instant avec une surprise effrayée.

— Au nom du ciel! qu'avez-vous, Armande? dit-il tout saisi.

— Ah! je te connais maintenant, murmura

la jeune femme d'un accent saccadé ; tu es un traître.... tu es venu ici pour me livrer.

— Que voulez-vous dire? revenez à vous!

— N'approche pas! s'écria la châtelaine de Rovière dont les yeux flamboyaient dans l'obscurité; n'approche pas! ou je me vengerai de tout le mal que tu m'as fait.

— Armande! s'écria le jeune homme stupéfait.

Et, frappé tout à coup d'un trait de lumière, il ajouta en reculant :

— Grand Dieu! la malheureuse est folle!

Elle ne lui répondit que par une exclamation inarticulée; mais il la vit chercher dans les boucles épaisses de sa chevelure, une épingle d'or brilla, et, presque au même instant, il se sentit blessé à la main, au cou et

au visage. Il voulut arrêter le bras qui l'avait frappé ; la folle lui échappa avec un rire moqueur, et l'épingle l'atteignit de nouveau. Furieux de honte et de douleur, il résolut alors de se rendre maître d'Armande à tout prix; mais son délire même lui donnait une vigueur et une souplesse qui rendaient cette tâche singulièrement difficile. Profitant de l'obscurité, elle se dérobait à tous les efforts de Morny et le déchirait de ses ongles ou le perçait de son épingle d'or. Celui-ci, haletant et couvert de sang, continuait la lutte avec une rage acharnée. Enfin, il réussit à saisir les mains d'Armande, et, se servant de l'écharpe qu'elle avait laissé tomber, il la lia au canapé de jonc.

XII

A peine avait-il achevé, que la porte s'ouvrit et que M. Germain parut sur le seuil une lanterne à la main.

Morny, encore étourdi de la lutte, pensa que sa dernière heure était venue, et se refugia au fond du kiosque, en prenant une pose de gladiateur mourant.

Le châtelain de Rovière tourna le rayon

lumineux de sa lanterne sur le Parisien, puis vers Armande abattue et garrottée, et s'écria ironiquement :

— Et le *monstre n'a pas même été touché de tant de beauté !*

Morny, qui reconnut sa prose, baissa la tête sans répondre.

— Et c'est là, continua M. Germain avec emphase, *le paradis qu'il voulait lui faire de son amour !*

— Ciel ! mes lettres ont été lues ! s'écria Morny.

— Fort heureusement, dit M. Germain, car c'est grâce à elles que j'ai pu prendre mes mesures.

— Pour me tendre un piége ! acheva le Parisien aigrement.

— Pour vous donner une leçon, monsieur, dit le châtelain avec une dignité sévère. J'aurais pu la rendre cruelle, car, en vous introduisant chez moi comme un bandit, vous me donniez droit sur votre vie; mais j'ai pensé que, pour la première fois, un avertissement suffirait. Vous avez maintenant appris à vos dépens pourquoi madame de Léroul, dont la folie devient furieuse tous les soirs, est prisonnière au château, et le rôle que vous avez joué dans cette aventure me garantit votre discrétion. Maintenant, monsieur, vous pouvez partir.

A ces mots, il rouvrit la porte en saluant Morny.

Ce dernier ne se fit point répéter l'invitation. D'un bond, il fut hors du kiosque,

quelques secondes après, hors du parc, et, le soir même, malgré les égratignures qui sillonnaient ses mains et son visage, il roulait vers Paris.

L'aventure d'Écouflan l'avait si radicalement guéri du romanesque, que deux mois après, il épousait, en uniforme de capitaine de la huitième légion, la fille unique de M. Honoré Bidois, naguère bonnetier à la Pointe-Saint-Eustache, et aujourd'hui membre du conseil général du département de la Seine.

LA RÉPUBLIQUE

DE LA BOUQUETIÈRE

Tout Paris connaît ce petit coin des jardins d'Armide exposé sous cloche aux Champs-Élysées. Longtemps son péristyle dépouillé n'a offert au regard du public que quelques arbustes jaunis et quelques lanternes éteintes, muets symboles de son abandon; mais enfin, grâce au retour du mauvais temps et des bonnes habitudes, le *Jardin d'hiver* a repris

toutes ses guirlandes; nos plus mélodieuses sirènes ont recommencé à s'y faire entendre au bord des eaux jaillissantes, et, loin de se boucher les oreilles, comme Ulysse et ses compagnons, les Parisiens sont accourus, certains qu'on pourrait les charmer, mais qu'on ne les dévorerait pas.

Voilà donc le petit Éden de la grande avenue rouvert aux bals, aux banquets, aux concerts, jusqu'à ce que le retour des hirondelles force ses actionnaires à répéter en chœur le refrain célèbre :

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

En attendant, la foule, remise des émotions révolutionnaires, reprend les uns après les autres ses divertissements; toutes les salles

de fête retentissent du bruit des instruments qui se donnent le *la*. Les plus farouches chubistes ont beau laisser croître leur barbe, afficher des banquets sur papier rouge et paraphraser, en prose de Marat, le *Super flamina Babylonis*, leur mécontentement est comme un ballon piqué par tous les archets du *Château-Rouge*, de *Valentino*, du *Jardin d'hiver* et du *Prado*; plus ils font d'efforts pour le retenir, plus il s'amoindrit. En France, pour garder sa mauvaise humeur, il faut être malade; les gens bien portants finissent toujours par rire de ce qui les mettait en colère.

La reprise des fêtes est donc un important symptôme, elle annonce le retour au naturel. Les salons, les bals et les concerts vont fournir de nouveau un vaste champ à nos confrères

de la *Chronique parisienne*. Ils pourront parler, comme par le passé, d'après *la Sylphide*, des merveilleuses toilettes qu'ils y ont vues; raconter les aventures de nos femmes à la mode, empruntées aux Mémoires de Casanova ou de Grammont, et répéter les bons mots que nos hommes célèbres auraient pu dire s'ils y avaient pensé! Quant à nous, qui, pour entrer en si noble compagnie, serions obligé, comme Béranger, de laisser *nos sabots derrière la porte*, nous abandonnerons à nos aînés ces brillantes réunions où ils rencontrent chaque semaine *tout ce que Paris a d'élégant et de distingué* (compliment un peu rude pour les lecteurs qui ne s'y trouvaient pas), et nous continuerons nos promenades d'observations à travers le Paris de tout le

monde. La mission sera ainsi appropriée à nos goûts et surtout à notre insuffisance. Ne va pas qui veut à Corinthe ! Pour se faire l'historien d'une société d'élite, il faut ce mélange de finesse, de grâce, de verve et d'originalité qu'on n'eût trouvé que chez Fontenelle ou chez Voltaire, mais que possèdent heureusement aujourd'hui tous nos confrères. N'ayant point eu, comme eux, de fée pour marraine, nous cherchons prudemment un terrain moins périlleux. On dit que l'esprit court les rues : peut-être qu'en y restant nous aurons parfois chance de l'y rencontrer.

Ces réflexions, faites à la porte du *Jardin d'hiver*, dont nous lisons l'affiche, furent subitement interrompues par les cris d'un marchand de journaux ; nous nous retournâmes

tout surpris. Depuis l'ordonnance du feu préfet de police, qui avait transformé nos crieurs en modernes Harpocrates, condamnés à vendre la parole imprimée un doigt sur la bouche, c'était la première fois que nous entendions leur voix s'élever.

L'âge du marchand, qui pouvait avoir douze ans, nous expliquait seul l'indulgence des hommes de police qui se promenaient à quelques pas sans paraître l'entendre. Bien que médiocrement versé dans l'étude des belles-lettres latines, le gardien de Paris a sur l'enfance précisément la même opinion qu'Horace, et il a traduit la belle maxime : *Maxima debetur puero reverentia*, par le prétexte non moins sage qu'*il ne faut jamais obstiner le gamin*. Le gamin, en effet, n'a point de responsabilité,

son âge est une sorte de fiction constitutionnelle qui le rend impeccable; comme les fous des anciennes cours, il peut tout se permettre; pourvu qu'il fasse rire, sa cause est gagnée.

Il n'est pas plus tenu à avoir le sens commun que s'il était roi de Naples ou empereur d'Autriche. De là le danger de lui déclarer la guerre, fût-on sûr de le vaincre; car, pour qu'une victoire soit profitable, il faut encore un sage ennemi.

Cependant, la foule avait fini d'entrer, le concert commençait, et tous ces menus industriels qui s'établissent au seuil des lieux de plaisir pour y attendre le public au passage, comme les huîtres fixées au rocher y attendent le flux et le reflux, se trouvèrent momentanément inoccupés. L'enfant aux journaux

s'approcha d'un vieillard à barbe blanche, dont les traits austères révélaient cette forte race que notre première république avait nourrie de son lait, comme la louve autrefois nourrit les fils de Sylvia. Il tenait à la main une douzaine de petits éventails de papier vert qu'il montrait sans les offrir, indifférent en apparence à la vente qui devait lui assurer le pain du soir.

Il regarda le petit crieur, qui comptait ses journaux d'un air découragé.

— Eh bien, ça ne va pas, gamin? demanda-t-il.

— Encore dix-sept exemplaires! répondit l'enfant. — Voilà *la Presse!* demandez *la Presse!*

Le vieillard secoua la tête.

—Ah! ce n'est plus comme quand tu vendais les bons, dit-il : *l'Ami du Peuple*, *le Père Duchesne*, *la Commune de Paris;* en voilà qui se faisaient lire!

— Je crois bien, dit l'enfant; on voulait toujours savoir s'ils n'annonçaient pas une révolution pour le lendemain. Les journaux, père Robinson, pour qu'ils se vendent, faut qu'ils soient enragés. — Voilà *la Presse!* demandez *la Presse!*

— Le gamin a raison, dit un troisième interlocuteur, bohémien de Paris, que son front renversé et son menton en fuite plaçaient dans la catégorie désignée par Lavater sous le nom d'hommes-grenouilles; mais, aujourd'hui, le gouvernement veut qu'on soit tranquille comme des petits Saint-Jean. N'y a plus seule-

ment moyen de faire une démonstration pacifique comme celle du 15 mai.

— On a trouvé que ça entretenait trop le civisme, dit le vieux Robinson gravement.

— Est-ce que vous y étiez, Sauvageot, à cette démonstration? demanda une bouquetière qui avait alors tout écouté en arrangeant ses fleurs.

— Un peu! dit fièrement l'homme-grenouille.

— C'était-il pour vendre des contremarques ou pour abaisser le marchepied des fiacres?

— Eh non, farçeuse! C'était pour représenter le peuple souverain.

— Il vous avait chargé de ça?

— Tout citoyen a le droit de sauver la

ie, fit observer le vieux marchand d'éven-
s, et Maximilien Robespierre a dit que
surrection était le plus saint des devoirs
ır un républicain.

— Ah! bien, oui; mais c'est le plus *malsain*
ur les bouquetières, dit la jeune fille en
ınt; quand on bat le rappel, personne
achète plus de violettes.

Le marchand de billets haussa les épaules.

— Dirait-on pas qu'on a fait la révolution
our les fleuristes! dit-il avec un mépris
ıperbe; ces femmes, ça ne comprend pas le
remier mot de politique. Faudrait avoir
:équenté les clubs, et tu aurais appris que le
ıon patriote doit toujours se défier des
ıommes qui servent le pays, à cette fin de les
:ncourager à bien faire. Thèse générale, vois-

tu, ceux qui gouvernent sont des fainéants vivant de nos sueurs.

— Comment, de nos sueurs?

— Oui, ça se dit comme ça quand on veut bien parler. Le citoyen Portalis l'a encore répété l'autre jour à l'Assemblée des représentants. Avez-vous lu son discours, père Robinson?

Le vieux sans-culotte fit un signe négatif.

— En voilà un fameux! reprit Sauvageot avec enthousiasme; tant qu'il a été procureur général, il n'a point trop remarqué qu'on aimait trop à avoir des places : son traitement le rendait myope; mais, depuis qu'il n'est plus rien, il s'est scandalisé d'en voir d'autres qui étaient restés quelque chose; aussi il veut employer tous les moyens propres à dégoûter

les bons Français de servir le gouvernement. Il paraît qu'on a fondé une école pour instruire les jeunes gens dans l'administration; le citoyen Portalis ne s'en soucie pas, de peur que ça leur donne la manie d'administrer.

— Tiens, au fait, c'est juste, dit la bouquetière, comme l'école de médecine donne aux carabins la manie de guérir, et l'école de droit la manie de gagner des procès.

— Tu vois bien que tu comprends ça, dit le déplieur de marchepieds, c'est clair comme bonjour! De plus, il veut qu'on supprime l'impôt sur la terre, parce que ça nous fait payer la salade trop cher; l'impôt sur les portes et fenêtres, par la raison que l'air libre est nécessaire à la santé, et les impôts de consommation, ce qui permettra d'avoir partout

du petit blanc à huit, comme hors barrière! Voilà ce que j'appellerais, par exemple, la meilleure des républiques!

— Et comment remplace-t-il les revenus supprimés? demanda le père Robinson.

— Par des impôts volontaires qu'on sera forcé de payer, répliqua Sauvageot. D'abord, il y aura celui sur les cigares, tout bourgeois susceptible d'en consommer étant un *aristo* plus ou moins criminel; ensuite, l'impôt sur les célibataires, parce qu'il est juste que le particulier qui n'a point de femme à entretenir en paye le prix à l'État; enfin, l'impôt sur les plaisirs, la République ne devant gratis aux citoyens que le droit de s'ennuyer.

— Bravo! s'écria le gamin, qui avait fini

par écouter; comme ça les riches payeront plus!

— Oui, mais les pauvres gens gagneront moins, objecta la bouquetière; si on impose le tabac, par exemple, Sauvageot, il n'y aura pas tant de fumeurs pour vous acheter, en sortant, des cigares ou des allumettes.

— Au fait, j'y avais pas pensé, dit le bohémien frappé.

— Si on met une taxe sur les fêtes, peu de gens pourront y venir, ajouta le marchand de billets, et le père Robinson vendra encore moins d'éventails.

Le vieux jacobin fit un geste d'indifférence.

— Si on établit un droit sur les célibataires, continua-t-elle, tout le monde se ma-

riera, et alors, adieu le commerce des fleurs, vu qu'il n'y a que les garçons qui en offrent aux dames; le mariage, c'est l'hiver, ça ne produit plus de bouquets.

— Eh bien, tant pis pour les fleuristes! dit résolument le gamin.

— Enfin, acheva la jeune fille, on vendra moins de journaux quand il faudra payer un droit au gouvernement pour les lire.

— Un droit? s'écria l'enfant, par exemple! Est-ce que c'est du plaisir, les journaux? Essaye donc un peu de lire ça, pour voir si tu t'amuses! — Voilà *la Presse*, demandez *la Presse*.

—La question, d'ailleurs, n'est pas de faire ses affaires, mais de sauver les principes! dit le père Robinson. Fallait voir comme

on avait compris ça, de notre temps. Plus de ci-devants, ni de muscadins! Nous avions sans-culottisé la France entière! tout le monde portait le bonnet rouge et la carmagnole.

— A la bonne heure! interrompit Sauvageot, c'est là ce que j'appelle la véritable égalité devant la loi.

— Chaque citoyen devait mettre son couvert dans la rue, reprit le vieillard, et j'ai vu des richards forcés de dîner comme nous avec un pain de munition et une botte de radis.

— Bien fait! bien fait! cria le gamin en frappant sur ses genoux.

— En voilà une république rouge, cramoisie et bon teint! ajouta le marchand de contre-marques avec admiration.

— Ah ! nous ne reverrons jamais ce temps-là, reprit le petit crieur.

— Nous n'avons pas assez de chance pour ça, dit Sauvageot d'un accent de mélancolie.

La jeune fille, qui s'était remise à faire ses bouquets, les regarda en dessous.

— Dites donc, père Robinson, reprit-elle d'un ton indifférent, dans ce temps-là, on devait joliment revendre les billets de spectacle !

— Ah bien, oui, dit le vieillard en haussant les épaules ; il s'agissait bien de ça ! Le spectacle était sur la place de la Révolution.

Sauvageot fit un mouvement.

— Alors, c'était là qu'il fallait chercher les stations de fiacres? ajouta la bouquetière.

— Fi donc ! des fiacres, c'est bon pour les

aristocates ! dit le père Robinson ; il n'y en avait plus !

— Plus de fiacres ? s'écria le déplieur de marchepieds ; eh bien, mais comment que j'aurais gagné ma vie, alors ?

— Vous auriez vendu des journaux comme le petit, répliqua la bouquetière ; il devait y en avoir pour tous les goûts, des rouges et des blancs !...

— Du tout, du tout, interrompit le sans-culotte ; vous croyez peut-être que la République se laissait taquiner par les partisans de Pitt et de Cobourg ? Dans ce temps-là, voyez-vous, on savait faire respecter la liberté ; aussi un gueux qui aurait vendu des journaux contre-révolutionnaires serait mort à la lanterne.

Le gamin fit un bond de côté.

— Tu entends, mon bijou ? dit la marchande de fleurs, de ce temps-là, tu n'aurais pas crié : « Demandez *la Presse*. »

— Voilà qui est un peu foncé de couleur, par exemple ! dit Sauvageot déconcerté.

— Dame ! quand on prend le bâton pour maître, faut s'attendre à des meurtrissures, dit la jeune fille en riant ; vous avez bien vu qu'on ne pouvait mettre les arbres des Tuileries de niveau qu'en rognant les branches. Mais, moi qui n'entends rien en politique, je voudrais autre chose.

— Ah ! la bouquetière a fait aussi son projet de constitution? demanda le vieillard.

— Tiens, pourquoi pas ? père Robinson, reprit-elle gaiement ; quand on fleurirait un

peu la République, il n'y aurait pas de mal.

— Voyons son plan, voyons, cria le bohémien en ricanant.

— Eh bien, d'abord je me suis dit que ceux qui avaient coupé les basques des habits aux bourgeois auraient mieux fait d'allonger la carmagnole des ouvriers.

— Faut que les hommes soient égaux ! dit le marchand de billets d'un ton de législateur.

— A la condition que ça les rendra heureux, continua la bouquetière. Est-ce que, de voir les riches manger du pain noir, ça rend celui des pauvres plus blanc ?

— Du moins, ils ne sont pas mieux que nous.

— Alors, ce n'est pas votre misère, c'est leur bonheur qui vous tourmente? cette éga-

lité-là, mon petit, c'est juste ce que ma grand'mère appelait de la jalousie.

— Mais qu'est-ce que tu veux donc, alors? dit Sauvageot impatienté.

— Je veux qu'on s'entende, reprit la jeune fille, et, pour ça, faut pas commencer par montrer le poing. On dit toujours que les bourgeois sont nos ennemis ! Est-ce qu'ils ne parlent donc pas notre langue? est-ce qu'ils n'ont donc pas le cœur à la même place que nous autres? s'ils ont des défauts, nous ne sommes point parfaits non plus peut-être? Je sais bien que ceux qui veulent faire abattre les quilles pour ramasser la boule, disent que le peuple est un peu meilleur que le bon Dieu ; il suffit d'avoir une blouse pour avoir une place dans le paradis ; c'est comme quand on nous fait

la cour à nous autres, nous avons toujours plus de qualités qu'il n'y a de lanternes sur la place de la Concorde ; mais les honnêtes filles connaissent la chanson et n'attendent pas le refrain. Ah ! Dieu, si les hommes avaient seulement autant de raison que mes fleurs ! voyez comme chacune trouve sa place : les dahlias près des violettes, les roses près des asters. Aussi, c'est frais, c'est gai, ça plaît à tout le monde ; c'est pas comme votre république rouge : vous en faites un fagot qui met le feu partout, tandis que, moi, je voudrais que ça soit un bouquet.

Dans ce moment, les portes du *Jardin d'hiver* s'ouvrirent, et le public commença à sortir. La jeune fille, Sauvageot et le petit crieur coururent chacun à son poste, tandis

que le vieux Robinson restait immobile à la même place.

L'entretien que je venais d'entendre m'apprenait quelles traces notre révolution avait laissées dans la mémoire populaire. Il lui était arrivé, hélas ! ce qui arrive ici-bas de toutes les grandes choses ! car telle est l'infirmité de la tradition, qu'elle ne peut jamais conserver que la charge du passé. Ce qu'elle retient d'une époque, c'est seulement son exagération ; ce qu'elle sait d'un homme célèbre, c'est surtout sa manie. Parlez au peuple de Napoléon, il vous rappellera infailliblement sa prise de tabac et son costume de petit caporal.

Lorsque la foule fut dispersée, j'aperçus de nouveau la bouquetière et ses compagnons

qui, cette fois, se préparaient à partir. Le petit crieur avait débité ses derniers journaux, le bohémien venait de refermer la portière de la dernière voiture, et la jeune fille tenait à la main son dernier bouquet.

Le vieillard seul n'avait rien vendu.

La bouquetière s'en aperçut et s'approcha de ses deux compagnons.

— Pauvre père Robinson, dit-elle à demi-voix, il n'a pas seulement étrenné ! Dites-donc, mes chéris, puisque, ce soir, c'est nous qui sommes les bourgeois, faut donner un exemple de fraternité; faisons-nous cadeau à hacun d'un éventail.

— Ça va ! crièrent le gamin et Sauvageot.

Et tous trois s'approchèrent en riant, pour faire leur achat.

Au moment où ils partaient, le vieillard rappela la jeune fille.

— Eh ! petite, dit-il, ton bouquet que tu me laisses.

— Gardez-le, père Robinson, ça vous parfumera votre morceau de pain, et ça vous rappellera la république de la bouquetière !

A ces mots, elle éclata de rire, s'élança vers le faubourg Saint-Honoré, et disparut, comme un oiseau, sous les quinconces embaumés.

LA

PROVINCE A PARIS

Le soleil est à peine levé et le rappel bat, les gardes nationaux rejoignent leurs légions l'arme sur l'épaule, la foule se dirige lentement vers la place de la Concorde, où les régiments défilent déjà ; la garde mobile accourt, des fleurs au bout du fusil et un peu bruyante, comme d'habitude ; les détachements provinciaux prennent place près des mille bande-

rollés qui pavoisent le nouveau Champ de Mai; enfin, le clergé, suivi de l'Assemblée nationale, arrive, et la lecture de la Constitution commence.

Moment d'une solennité suprême, où la voix d'un seul homme proclame sous le ciel et devant la multitude le grand pacte national! Chez les peuples antiques, les constitutions avaient toujours une source divine. Pour des intelligences grossières, la terreur religieuse avait besoin de sanctifier la loi; la foule ne l'acceptait que sortant des mystérieuses profondeurs de la forêt d'Égérie, ou descendant avec les roulements du tonnerre, des hautes cimes du Sinaï; mais, depuis, la raison humaine a grandi. Émancipée par les lumières et l'expérience, elle ne demande plus qu'à

elle-même la règle qui doit diriger les conventions d'ici-bas.

Dieu lui apparaît trop grand pour qu'elle en fasse son homme d'affaires. Elle dit au monde : « Agis ! » à la Providence : « Bénis ! »

Œuvre des hommes, la nouvelle constitution de la République a donc été placée sous la protection céleste, et promulguée devant les délégués de la nation. L'air était froid, le jour sombre, les arbres dépouillés, et la neige tombait en flocons épais. On eût dit que le ciel voulait donner un symbole du gouvernement austère qu'annonçait la charte nouvelle. Après les énervantes atmosphères de la monarchie, venait la saine et rude atmosphère de la République ; saison d'épreuves pour le présent, mais qui est, en même temps, la

saison des semailles pour le prochain été.

Du reste, il faut le dire, de toutes les circonstances de cette fête sévère, la plus importante était la présence des gardes nationales de province. Une fois déjà, on les avait vues se précipiter vers Paris, appelées par le canon qui troublait nos demeures. La plupart en gardaient évidemment le souvenir. Il y avait dans leur expression, dans leur attitude, quelque chose de réservé, sinon de défiant. Que fallait-il penser, au juste, de cette turbulente Babylone, dont les convulsions, depuis neuf mois, troublaient le sommeil des départements? Était-il vrai que la Révolution en eût fait son antre d'Éole, et qu'aucune sécurité ne fût plus possible tant qu'existerait ce nid de tempêtes? La capitale du monde civilisé

était-elle véritablement frappée de démence furieuse, et fallait-il lui mettre la camisole de force pour le salut de la France ?

Doutes étranges, mais qu'expliquent les calomnies des partis; car, que la population parisienne ne s'y trompe point, si elle a subi les conséquences des mauvaises élections faites par les départements sous la monarchie tombée, c'est sa faute! si, frappée la première par le grand ébranlement de Février, elle a vu ses industries périr, ses fortunes s'écrouler, et la ruine s'asseoir à toutes les portes, c'est encore sa faute! si, pendant cinq mois, elle s'est réveillée en sursaut au bruit du tambour; si elle a vécu sous la menace du meurtre et de l'incendie; si elle a défendu dans les rues la cause de l'ordre en tachant chaque pavé de

son sang, c'est toujours sa faute! Que n'imitait-elle ces généreux citoyens qui, aux premiers troubles, s'enfuirent vers la province avec leur patriotisme et leur argenterie? Pourquoi ne pas séparer tout de suite le bon grain de l'ivraie? N'a-t-on pas le droit de lui demander compte des ateliers nationaux qui l'ont ruinée? de l'impôt de quarante-cinq centimes, qu'elle a payé la première? de l'émeute de juin, où elle a vu tomber ses plus généreux citoyens? Cruelle injustice! qui fait que l'on reproche à une ville les nécessités de son rôle comme une usurpation, et ses malheurs comme une faute! On sent qu'il faut une tête à la France, et on s'indigne que cette tête conduise, ou profite de sa santé, et l'on se plaint amèrement d'éprouver le contre-coup

de son mal ; les membres veulent se servir du cerveau, mais ne veulent point en dépendre.

Et pourtant, qu'est-ce que Paris, après tout, sinon la perpétuelle délégation du génie et de l'activité provinciale ? Tous ces hommes, dont on voudrait faire une race à part, ne sont-ils pas nés dans les vignobles de la Bourgogne et de la Champagne, sous les saules de la Loire, sur les collines de la Lorraine et de l'Auvergne, parmi les bocages de la Vendée, ou au milieu des brumes de la Bretagne !

Voyez-les plutôt, dans les rangs des gardes nationales accourues des départements, cherchant un hôte qui puisse leur parler de la ville où ils ont vécu enfants, du pays qu'ils ont quitté sans pouvoir cesser d'y penser ! Chacun d'eux s'en retourne avec un ami inconnu, qu'il

va faire asseoir à sa table, et pour le uel il oubliera son indigence d'aujourd'hui. Mais les frais de cette hospitalité paternelle ne seront point perdus : les cœurs s'ouvriront dans l'intimité du banquet, d'injustes préventions seront dissipées. Admise au foyer de la famille, la province connaîtra mieux Paris ; elle apprendra à l'aimer, à le plaindre surtout ! car elle saura ce que l'initiative pèse aux grandes cités comme aux grands hommes, et elle comprendra que la ville enviée puisse adresser par instants à Dieu la prière de Moïse :

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Les départements, du reste, n'étaient représentés à la fête de la Constitution que par

les gardes nationales urbaines; nos campagnes, indifférentes aux changements politiques, dont elles ne peuvent saisir le sens, se tiennent à l'écart. Tout ce qui se passe dans le domaine des idées est, d'ailleurs, pour elles un inextricable mystère; hommes et principes leur sont également inconnus. A l'annonce de la canditature du prince Louis Napoléon, des paysans de la Saintonge s'écriaient :

— Nous le savions bien, qu'il n'était point mort !

Et ils ont voté, croyant nommer l'Empereur.

Lorsque la nouvelle de la proclamation de la République arriva dans un hameau de la Cornouaille, il ne s'y trouva d'abord personne

qui pût comprendre ce que ce mot signifiait. Enfin une femme s'écria :

— Attendez, je me rappelle ! La République est une reine, seulement, elle doit être bien vieille, car je n'avais pas encore fait ma première communion quand elle a régné la première fois.

En Auvergne, un mauvais plaisant persuada aux jeunes filles d'un village que les circulaires de M. Ledru-Rollin condamnaient à mort toutes les femmes non mariées, et la terreur fut si grande, que plusieurs d'entre elles se cachèrent.

Comment s'étonner, après cela, si les habitants des campagnes accueillent les transformations politiques avec une inquiétude soupçonneuse ! incapables de comprendre l'utilité de

ces étapes successives de la nation, ils n'en voient que les inconvénients immédiats.

A dire vrai, d'ailleurs, les révolutions ne leur ont guère rapporté jusqu'ici que des réquisitions ou des augmentations d'impôt. Pour eux, le gouvernement reste toujours incarné dans la fatale trinité du gendarme, du percepteur et de l'huissier. Aussi, quelle que soit la couleur du drapeau flottant sur leur clocher, ils ont continué à murmurer tout bas, en guise de *Credo* politique, la maxime de la Fontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître.

C'est qu'en effet rien n'a jamais été fait pour eux. Tandis que l'ouvrier des villes écrit ses pétitions avec des pavés, le campa-

gnard supporte et se tait. Après Février, une de nos amis arriva dans un village de Sologne où la messe du dimanche avait réuni plusieurs centaines de paysans : tous s'entretenaient avec inquiétude de la révolution qui venait de leur être annoncée : notreami s'efforça de les rassurer. Il leur expliqua les causes de ce grand mouvement, et les résultats que l'on pouvait en attendre; la foule écouta silencieusement, et, quand il eut achevé :

— A la bonne heure, monsieur, dit celui qui parlait pour les autres ; tout ce que nous demandons à nos maîtres, *c'est de nous laisser sept morceaux de pain pour la semaine !*

Paroles navrantes qui suffiraient seules à faire condamner les gouvernements sans entrailles qui ont réduit une population entière

à n'avoir d'autre exigence que celle de la faim !

L'instruction primaire et les chemins de fer, en aidant à établir le niveau intellectuel entre les villes et les campagnes, changeront bien des choses. Un jour viendra où les paysans, émancipés par l'éducation publique, prendront dans l'État l'importance qui leur appartient; d'ici là, les cités départementales exerceront sur eux précisément la même autorité qu'elles ne veulent pas subir de Paris, car la hiérarchie des influences s'établit toujours, dans un État civilisé, en raison de l'activité et des lumières.

Disons tout de suite que la fête de la Constitution a dissipé bien des préventions. Les députations, qui s'attendaient à trouver le

sombre Paris qu'on leur avait dépeint, avec ses hommes en blouse, mendiant la menace à la bouche; ses clubistes marquant les maisons à la sanguine rouge, et ses féroces montagnards portant la guillotine en épinglette ont été singulièrement surprises de ne voir qu'une population endimanchée, circulant au milieu des marchandes de violettes et de petits gâteaux de Nanterre. Le désappointement a été complet, bientôt suivi d'une réconciliation sincère. Les Parisiens, dont on avait fait des ogres, se sont trouvés tout simplement de bons compagnons. Ils ont pris la province sous le bras, l'ont conduite à *Valentino*, et la province a laissé au vestiaire son briquet et sa mauvaise humeur pour danser la contre-danse des *Lampions*.

« Rien n'est changé ici, écrivait hier un pharisophage bourguignon ; ce sont toujours les mêmes enfants gâtés qu'on menace de battre et qu'on finit par embrasser. »

Aussi la plupart des députations ont-elles prolongé leur séjour ; la réaction fédéraliste les rappelle vainement à grands cris ; l'armée d'Annibal ne peut s'arracher aux délices de Capoue. Le *Jardin d'hiver* multiplie pour eux ses prestiges, et les Variétés ont ressuscité les tableaux vivants ! Promenades publiques, monuments, musées, tout est peuplé de ces visiteurs ravis, qui d'abord répétaient avec un dépit devant chaque merveille :

— Tout cela est à eux !

Et qui, mieux inspirés aujourd'hui, s'écrient avec orgueil :

— Tout cela est à nous !

A nous, en effet, car c'est le patrimoine de la patrie, notre commune mère ! Et qu'est-ce donc que Paris, sinon le grand *Forum* où la France a réuni, comme autrefois Rome dans le sien, ses œuvres d'art, son gouvernement et ses dieux ?

La quinzaine qui vient de s'écouler aura été heureusement féconde en distractions pour nos hôtes. Outre la double fête de la Constitution et cette miraculeuse illumination des Champs-Élysées, reliant l'arc-de-triomphe à la place de la Concorde par une guirlande d'étoiles, ils auront épuisé les enivrements de nos concerts, de nos bals, de nos théâtres, de notre Diorama. Peut-être même, entre tous ces plaisirs, auront-ils trouvé une heure pour un

spectacle plus grave, celui du départ des colons allant conquérir hardiment une place parmi les *voleurs* légitimes qu'a découverts M. Proudhon. Ils auront pu voir ces barques chargées d'hommes, de femmes, d'enfants, arches de Noé d'une nouvelle France; ils auront entendu ces éloquentes paroles de M. de Montreuil, rappelant que le travail ne peut-être sanctifié que par le dévouement, et, en voyant ces courageux pionniers de la civilisation essaimer au loin la patrie, non « avec les adieux qui accablent, mais avec ceux qui élèvent l'âme et dilatent le cœur », ils auront joui de cette généreuse émotion d'un peuple que tout noble accent fait tressaillir; qui ne peut que traverser l'erreur ou le vice et qui retourne forcément à la vérité, comme

le liége remonte à la surface des eaux.

Puis, tout en revenant, quelques-uns auront peut-être jeté un regard en arrière; ils se seront rappelé que cette Algérie, conquise par un caprice de la branche aînée, et restée dix-huit ans inutile entre les mains de la monarchie de Juillet, va enfin devenir pour la première fois une terre française. Ce que la royauté avait refusé de tenter dans le calme de son opulence, la République indigente et menacée n'hésite point à l'entreprendre. Elle ouvre un champ d'asile à la misère, elle proclame la croisade du travail; notre acte de propriété n'avait été écrit sur ce sol que par l'épée; elle veut le graver, d'un trait immuable, avec le socle de la charrue! C'est que le principe même de la monarchie est le repos,

comme celui de la démocratie est le mouvement. Celle-ci tend toujours en avant, celle-là en arrière ; l'une a soif de la vie, tandis que l'autre en a peur.

Que la France républicaine grandisse donc librement au dedans et au dehors, mais qu'elle grandisse surtout par l'âme, car de là seulement viennent les forces durables. Aussi espérons-nous que nos visiteurs provinciaux n'auront point eu la douleur d'entendre à l'Assemblée nationale les débats du budget de l'instruction publique rectifié par les Omars du comité des finances. Ils n'auront pas vu reprocher à l'intelligence nationale de *manger davantage en grandissant*, comme l'a dit finement M. Charton ; ils ne savent point peut-être encore que cette armée spirituelle à laquelle

la France doit les seules conquêtes que rien ne pourra lui enlever, est condamnée à un pain de munition plus noir, et que les pères qui ont engendré, nourri et fait grandir les idées républicaines, viennent de se voir disputer par leurs fils une pension alimentaire.

Mais ce que tous les bruits joyeux d'une hospitalité fraternelle n'a pu les empêcher d'entendre, c'est le lugubre retentissement qui vient du côté de l'Allemagne ; ce sont ces éclats de bombes au milieu des villes détruites, ces fusillades de vaincus qu'on égorge, ce nom de Robert Blum qui retentit du Danube aux bords du Rhin, comme un glas funèbre ! ce qui a dû faire battre leurs cœurs avec tous les cœurs de l'Europe libre, c'est cet admirable spectacle de la Prusse, où

un peuple adossé à son droit n'oppose que la légalité à l'insurrection de la monarchie! qu'ils étudient bien ces crises de la Germanie si terribles dans le présent, si menaçantes pour l'avenir, ceux qui imputent comme un crime, aux hommes de Février, la proclamation de la République, et qu'ils se demandent sincèrement si leur hardiesse n'a point été, en même temps, de la prudence; si, en détachant brusquement de la France la royauté mourante, ils n'ont point épargné au pays la torture d'une longue maladie! Fallait-il donc parcourir, comme nos voisins d'outre-Rhin, ce long cercle de résurrections et d'agonies, conduisant tôt ou tard au but que nous pouvions immédiatement atteindre? Une fois engagé sur une pente, tous les points d'arrêt causent

des soubresauts qui ne font qu'augmenter le danger de la route.

Que nos frères des départements s'en retournent donc réconciliés avec la République et avec Paris. Maintenant, ils connaissent l'un, ils apprendront à connaître l'autre; mais, pour cela, il faut qu'ils lui permettent de grandir; ce qu'elle demande aujourd'hui, comme tous les nouveaux-nés, c'est de l'amour et des soins. Devenue forte, elle les payera de tout; qu'ils éloignent seulement de son berceau les mauvaises fées qui lui annoncent la laideur, la souffrance, la méchanceté, et qu'ils se rappellent les prescriptions de la loi de Manou pour l'enfant qui vient de naître : « Qu'on lui fasse goûter du miel et de l'or, qu'il soit nommé dans un moment favorable, sous

une heureuse étoile !... que son nom soit comme des paroles de bénédiction ! »

Et, si on objecte sa voracité précoce, trop prouvée par la consommation de tant de centimes additionnels, qu'on veuille bien se souvenir, en même temps, que c'est l'infirmité de tous les géants au berceau. Rabelais ne nous apprend-il pas que le premier cri de Gargantua fut : *A boire !* et qu'il lui fallut, pour nourrices, *dix et sept mille neuf cent treize vaches de Pautille et de Brehemont !*

FIN

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410